
Février 2015 • Numéro 37
Maze
Christine and the Queens
« Je ne me planque
pas derrière Christine.
Christine, c'est moi en
décomplexée »
Entretien.
© Raphaël Halfaoui • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

Fête du graphisme

2015
2e édition

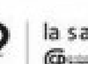
PARIS
7 JANVIER–4 MARS

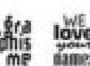
www.fetedugraphisme.org
www.facebook.com/fetedugraphisme

Alejandro Magallanes







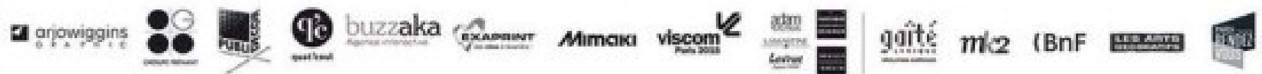


















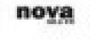













ÉDITO

Au commencement du projet Maze Magazine, un soir de juillet 2011, l'idée-force donnée à Maze était simplement de proposer le reflet de nos aspirations, de nos envies protéiformes. Le mot de «jeunesse» englobe tellement de choses et permet beaucoup de fantaisies, mais qui sont les «jeunes», qui est «jeune» aujourd'hui ? Qu'aime «le ou la jeune» ? Il est évidemment impossible de donner une définition arrêtée et englobant une classe d'âge, certes, mais bien plus que cela. Nous ne nous sommes jamais appropriés «la jeunesse», mais avons essayé d'être les porte-paroles des jeunesses, dans leur plus grande diversité et sous toutes leurs formes, en ne tenant pas compte des définitions qu'on essaye de leur donner ici ou là. Depuis trois ans et demi, le projet a pris de l'ampleur, environ 200 personnes ont franchi les portes numériques de l'open space du magazine Maze, on s'est engueulés, on a ri, on a appris les uns des autres et surtout on a partagé cette envie commune de faire avancer quelque chose de commun, sans se poser plus de question. Aujourd'hui, nous vous présentons avec fierté un Maze revigoré, prêt à partir sur les routes de l'internet mondial pour les cent prochaines années, prêt à rebondir, à faire des rencontres et à s'assumer, prêt à ne rien s'interdire.

- Baptiste Thevelein
Rédacteur en chef et directeur de la publication

Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Philippe Husson

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordination des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, lifestyle
Thomas Sanchez, jeux vidéo
Louison Larbodie, art

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

Secrétariat de rédaction
Benoît Michaëly
Christelle Perrin
Emma Henning
Lisette Lourdin

Correction
Antoine Delcours
Baptiste Erondel
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli

Illustration
Alice Petit-Bonneville
Enora Héreus

Rédaction
Abdenour Bourachdi
Anaïs Alle
Anna Fournier
Anne-Charlotte Mesnier
Anne-Flore Roulette
Alison Roi
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Aude André
Camille Chardon
Célia Renart
June de Witt
Céline Jollivet
Charline Valenchon
Claire Leys
Clara Boulay
Clara Griolet
C. Coquio-Lebresne
Dorian le Sénéchal
Elise Verger
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Gaud Gourvil
Hugo Lamare
Jason Stum
Jérémy Trombetta
Jules Gaubert
Julia Coutant
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Laurie Montagner
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Marie Daoudal
Mauranne Tellier
Mickaël Marino
Myrtille Crabières
Nathan Lévêque
Nicolas Renaud
Nicolas Bono
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Noa Coupey
Noémie Colin
Pablo Moreno
Pierre Guesde
Roxane Thébaud
Samuel Ladvenu
Sofia Touhami
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Tom Lévêque
Tom Vander Borght
Thomas Philippe
Valentine Foucart
Victor Jayet-Besnard
Victor Lepoutre

SOMMAIRE











N°37

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

Le magazine Maze a adopté une politique publicitaire responsable en ne proposant que du contenu extérieur correspondant à sa ligne éditoriale.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur mazemag.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



Du nouveau chez les vampires ? - p.12

hier

Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus

Eric-Emmanuel Schmitt

Eric-Emmanuel Schmitt est un incontournable de notre littérature contemporaine. Dramaturge puis romancier, ses intrigues sont bien souvent pleines de relief et ses personnages d'une grande intériorité. En ce début d'année, Schmitt signe un court et poétique texte au titre paradoxalement long : *Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus.* Il s'insère, avec *Milarepa, Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la Dame rose, L'enfant de Noé* et *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* dans *Le Cycle de l'invisible.* Plus proches du conte philosophique que de la nouvelle, ces récits varient tant par leurs personnages que par les sujets abordés.

Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus nous emmène en Chine où nous suivons le narrateur, un homme d'affaires Européen sans attaches. C'est au cours de l'un de ses voyages professionnels qu'il rencontre Madame Ming, qui remplit la charge de dame pipi du luxueux Grand Hôtel. Loin d'être une femme d'envergure, c'est pourtant à travers elle que le narrateur va apercevoir une partie de la Chine, ce secret si bien gardé.

«La tête ronde d'une couleur écarlate, des plis nets sur la peau, des dents aussi fines que des pépins, Madame Ming évoquait une pomme mûre. [...] Sitôt qu'elle s'exprimait, elle s'avérait plus acidulée que sucrée.»

Cependant Madame Ming a son propre secret... Elle avoue à l'étranger qu'elle est la mère de dix enfants. Impensable. Comment, au pays de l'enfant unique qui devient celui de l'enfant roi, une femme pourrait-elle mettre au monde dix enfants ? Le narrateur ne peut y croire, lecteurs nous-mêmes, nous sommes sceptiques. Malgré tout, on ne peut s'empêcher d'écouter Madame Ming parler de ses enfants extraordinaires. —



DR

Des enfants hors du commun

Ainsi donc Madame Ming aurait dix enfants... Sans qu'on puisse dire si ce ne sont qu'inventions ou souvenirs, elle va alors nous dresser tour à tour le portrait de chacun d'eux. On réalise alors rapidement qu'il ne s'agit pas d'enfants comme les autres.

«À cinq ans, la morve au nez et des tresses aussi fluettes que de la ficelle, Da-Xia nous a annoncé : «Quand je serai grande, j'assassinerai madame Mao.»

Chacun doté d'un trait, d'un don particulier qu'ils exploitent à l'extrême, ils semblent tout droit sortis d'un conte. La vérité, l'imagination... Ces enfants incarnent des valeurs profondément humaines et les souvenirs de Madame Ming sont autant de prétextes à des réflexions sur l'Homme et sur ce qui l'anime.

«Depuis sa naissance, elle percevait des choses que nul ne remarquait : dans les nuages, elle distinguait des visages.»

Un conte philosophique et poétique

Comme les autres nouvelles du *Cycle de l'infini, Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus* revêt plutôt la forme d'un recueil de pensées que celle d'un véritable récit. Ainsi, l'intrigue est bien souvent dissipée derrière la portée philosophique du texte. Au cœur de cet ouvrage, la place de la famille bien sûr, cependant, d'autres thèmes, toujours profondément humanistes sont abordés au fil de l'œuvre. La force de ce livre est sa bienveillance, c'est celle de Madame Ming envers le narrateur : il s'agit de ce regard, qui vous perce et qui vous présente dans un miroir votre propre reflet mais sans jamais vous juger.

«La vérité c'est juste le mensonge qui me plaît le plus.»

De plus, marqué par les pensées de Confucius et autres proverbes chinois, le texte se métamorphose en légendes chinoises. La syntaxe est épurée, les maximes sonnent vrai, et le résultat est un court ouvrage à la fois léger et acidulé.

Finalement, *Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus* n'est certes pas l'œuvre la plus puissante d'Eric-Emmanuel Schmitt. Cependant, ce court texte renferme plus qu'il n'y paraît dans ses pages et entre ses lignes. Il se lit comme une délicate parenthèse chinoise dans la violence du vacarme de notre quotidien.

- Anaïs Alle

Cinq poteaux, mille sacrifiés

Un jour d'octobre, mes professeurs nous emmenèrent à Paris, mes camarades et moi. La capitale, magnifique, s'offrait à nous. Le fort du Mont-Valérien aussi. C'est là que moururent les hommes que Louis Aragon reconnaissait comme ceux qui « criaient la France en s'abattant ». Hier on entendait des cris que les fusils arrachaient aux enfants de l'ombre. Aujourd'hui, le silence règne. Sur le sol de la clairière, les feuilles mortes ont succédé aux résistants. Ce poème, écrit dans un tourbillon d'émotion, est un modeste hommage. Aux mille morts et à leurs cinq poteaux.

Qu'à jamais retentissent ces feux disparus,
Glorieuse souffrance de l'humanité !
Que ces bastions infâmes et ces sanglants talus
Portent toujours le sceau de la férocité.
Qu'à jamais retentissent ces feux disparus !

Fusillés ! Vous étiez des hommes et des héros !
Vos visages bandés, vos derniers soupirs veules
Vous donnèrent un silence ému comme tombeau
Et trois couleurs pures pour éternel linceul !
Fusillés ! Vous étiez des hommes et des héros !

Le soleil pour vous seuls a versé tout son sang !
Car vous ne goûterez plus dans l'exil de l'âme
A l'ivresse du monde et aux rires des enfants,
A l'orgueil des idées et aux baisers des femmes !
Le soleil pour vous seuls a versé tout son sang !

- Loïc Pierrot

Discours sur l'état de l'Union

Une année de challenges face à une majorité républicaine

C'est le 20 janvier dernier que le président américain, Barack Obama, a prononcé le traditionnel discours sur l'état de l'Union. Face au Congrès, une série de mesures sociales pour la classe moyenne a notamment été annoncée, mais également d'autres mesures plus internationales concernant le terrorisme, l'Iran, la normalisation des relations avec Cuba ou encore la question de Guantanamo. Cet article revient sur le contenu et les promesses du Président, pour le « dernier quart » de sa présidence.

Qu'est-ce que le discours sur l'état de l'Union ?

Le discours sur l'état de l'Union, en anglais *State of the Union address*, est un événement annuel où le président des États-Unis présente son programme pour l'année en cours. Il est prononcé à Washington, plus exactement au Capitole, où les deux chambres, c'est-à-dire la Chambre des représentants ainsi que le Sénat, sont réunies.

Il est à noter que le discours de cette année fut un peu particulier pour Obama. Bien qu'il ait déclaré devenir plus habitué et détendu pour cette pratique, pour la première fois depuis son élection en 2008, le président américain a dû présenter son programme devant une majorité républicaine. Il s'est ainsi exprimé devant un Congrès dont les deux chambres sont contrôlées par ses adversaires républicains.

Le discours et la plume.

Barack Obama est un auteur. Il a écrit une autobiographie, « Les Rêves de mon père. L'histoire d'un héritage en noir et blanc » ainsi qu'un essai-programme best-seller intitulé « L'Audace d'espérer », ce qui explique pourquoi il écrit également la plupart du temps ses propres discours. Cependant, la situation est un peu différente pour le discours sur l'état de l'Union. Le Président possède une plume qui réfléchit et travaille au discours plusieurs mois à l'avance avant de lui soumettre. S'il l'approuve, seules quelques corrections sont ajoutées, cependant si la proposition ne plaît pas, le Président réécrit alors lui-même son script.

De 2009 à 2013, ce poste de « plume » était occupé par Jon Favreau, ayant participé à la campagne de 2004 du démocrate John Kerry. Il a ainsi participé au discours d'investiture du 24 février 2009 de Barack Obama. Cependant, depuis deux ans, c'est Cody Keenan qui se charge des discours. Il était le second de Jon Favreau, et possède une plume plus dynamique et acérée, peut-être plus appréciée en temps difficile, face à l'écriture plus lyrique de Favreau.

L'enjeu de ce discours, et ses priorités.

On pourrait croire que prononcer le discours sur l'état de l'union sachant qu'il ne reste à Obama que deux ans de mandat présidentiel ne soit pas important. Au contraire, l'enjeu pour le président est de montrer qu'il est toujours capable de gouverner, en particulier face à une majorité républicaine. Il doit affirmer son assurance et sa ténacité par le biais des promesses pour l'année qui vient de commencer. Un vrai challenge étant donné que l'audience est de plus en plus faible au fil des années. Cependant, la popularité d'Obama s'est vue croître, notamment en raison de la bonne forme des indicateurs économiques : le chômage est tombé à 5,8 % tandis que la croissance est à 5 % en rythme annualisé au dernier trimestre, son plus haut niveau depuis 11 ans.

Obama a annoncé l'entrée des Etats-Unis dans une nouvelle ère économique, tournant la page ainsi à la violente récession qu'ils ont subi suite à la crise des subprimes. Il a ainsi prévu une réforme fiscale qui prévoit l'élimination de nombreuses niches, un accès à la propriété facilité, l'amélioration de l'accès à l'Internet haut-débit, ou encore la gratuité des «community colleges» (sous certaines conditions) qui offrent des formations universitaires courtes. Il a ensuite



appelé à faire avancer les accords de libre-échange avec l'Union européenne et la région Asie-Pacifique, cet appel étant principalement dirigé au Congrès. De bien belles promesses, malheureusement la majorité républicaine constitue un gros obstacle pour mener à bien ces objectifs. En effet, bien qu'Obama puisse opérer certains changements par décrets, le soutien du congrès est cependant crucial à la réalisation de réformes plus profondes et structurelles.

Un focus international

Barack Obama a fait plusieurs annonces et promesses dans son discours, s'engageant en priorité, sur le plan international, à vaincre l'organisation Etat Islamique (EI, ou ISIS). De façon plus généralement relative au terrorisme, il a évoqué les derniers attentats, au Pakistan mais également l'affaire Charlie Hebdo de Paris, se déclarant solidaire de toutes les personnes ciblées par les terroristes « dans le monde, d'une école au Pakistan aux rues de Paris». De plus, le Président a donné un message fort, et de soutien en dénonçant la résurgence de l'antisémitisme et en condamnant les stéréotypes sur les musulmans, qui se sont malheureusement propagés après les dernières attaques terroristes notamment.

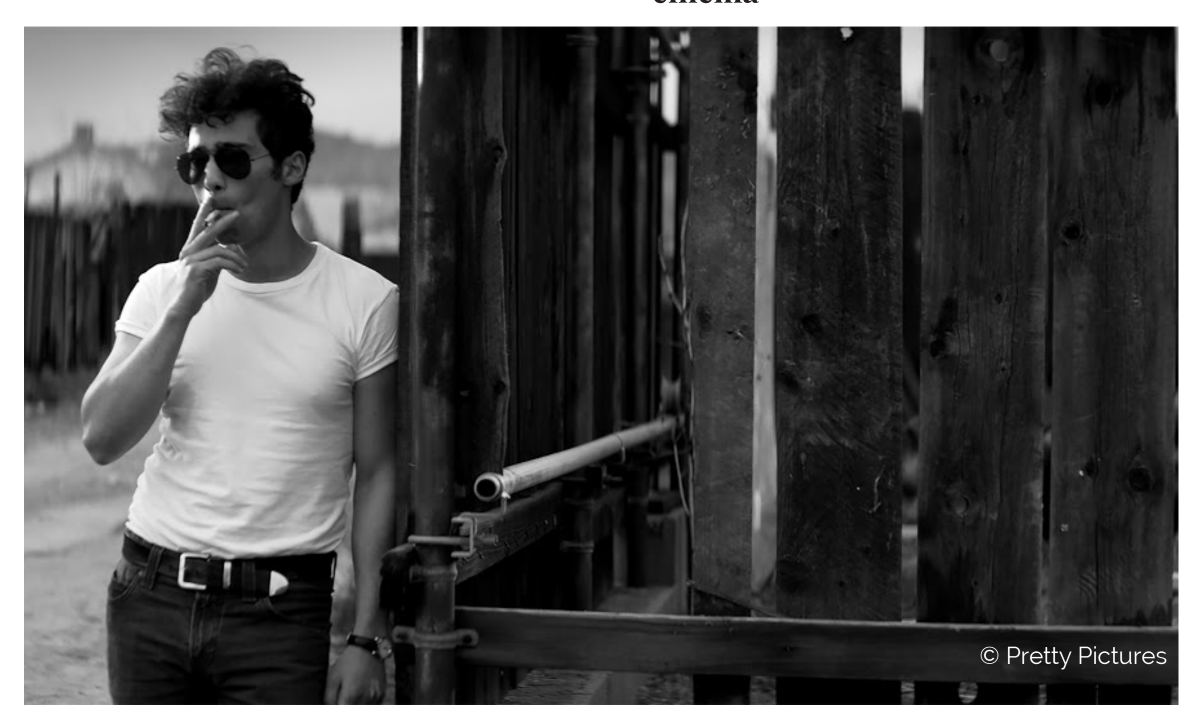
De façon plus précise, le président américain a également évoqué ses relations avec l'Iran et Cuba. Concernant l'Iran, Obama craint que de nouvelles sanctions ne fassent que renforcer l'antagonisme de leurs relations tout en célébrant l'échec de la diplomatie, annonçant qu'il imposerait son Veto si de telles mesures étaient votées. Il a ensuite évoqué avec espoir la possibilité qui est offerte à son pays jusqu'au printemps de négocier un accord complet empêchant l'Iran d'obtenir une arme nucléaire. Obama a ensuite mentionné Cuba, faisant écho aux discussions sur la normalisation des relations deux pays datant de décembre dernier. Il a ainsi lancé un appel afin de commencer le travail pour mettre fin à l'embargo.

Le conflit en Ukraine n'est pas non plus passé sous silence, il fut au contraire l'occasion pour Barack Obama de rappeler la position de son pays dans le monde : «Nous défendons le principe selon lequel les grandes puissances ne peuvent malmener les petites en nous opposant à l'agression russe, en soutenant la démocratie en Ukraine et en rassurant nos alliés de l'Otan. (...) Aujourd'hui, ce sont les Etats-Unis qui se tiennent forts et unis avec leurs alliés, tandis que la Russie est isolée et que son économie est en lambeaux.»

Enfin, suite à la parution des rapports de torture de la CIA à la prison de Guantanamo notamment, la promesse de fermer la prison a été renouvelée, bien que les initiatives en semblent loin... En effet, des transferts de prisonniers vers des pays tiers se sont certes accélérés, mais aucune date de fermeture n'a encore été prévue ni annoncée. Obama a ensuite profité de ce sujet délicat pour réaffirmer l'engagement de son pays envers la justice.

En conclusion, c'est un discours sur l'état de l'Union plein d'espoir et de promesses. On voit bien que le Président des Etats-Unis se bat pour combattre le « lame-duck », syndrome qui touche les locataires de la Maison Blanche perdant leur influence politique en fin de mandat. Ainsi, malgré un Congrès défavorable, Obama a deux ans pour prouver que le dernier quart de sa présidence importe, et qu'il fera une différence.

– Manon Vercouter


© Pretty Pictures

Du nouveau chez les vampires ?

La fille n'a pas de nom. Elle erre dans les rues de Bad City, à la nuit tombée. Des rencontres arrivent, bonnes et mauvaises. *A girl walks home alone at night,* nous dit le titre du film. C'est (presque) tout à fait ça.

Avec ce premier long-métrage, la réalisatrice d'origine iranienne Ana Lily Amirpour accomplit la gageure de renouveler le film de genre -film d'épouvante, kitsch et ketchup- en Californie, avec des acteurs iraniens. Cet OVNI cinématographique, qui oscille entre farce et film d'auteur, aurait pu être un fiasco ; la réalisatrice, touche-à-tout, y met tout un tas d'ingrédients hétérogènes, sorte de cocktail Molotov visuel et sonore qui explose à la tête du spectateur. Contre toute attente, ça marche !

Les premières images du film placent l'intrigue dans une Amérique fictive, il y a cinquante ans de cela, où les jeunes hommes tondent encore les gazons des riches sous un soleil de plomb, le samedi après-midi. L'enjeu ? Une superbe voiture à la James Dean, d'ailleurs assortie au héros : coupe en brosse, jean taille haute, T-shirt blanc moulant, la blondeur en moins. C'est Arash.
Orphelin de mère, c'est lui qui tient la maison et prend soin de ses deux occupants : son père, malade, et le chat qu'il a volé dans une basse-cour. Acculé par les dettes, Arash se voit contraint de céder son bolide au dealer et usurier Saeed, prototype même du méchant. Le quotidien terne du jeune homme bascule lors d'une soirée costumée où il se déguise en Dracula.

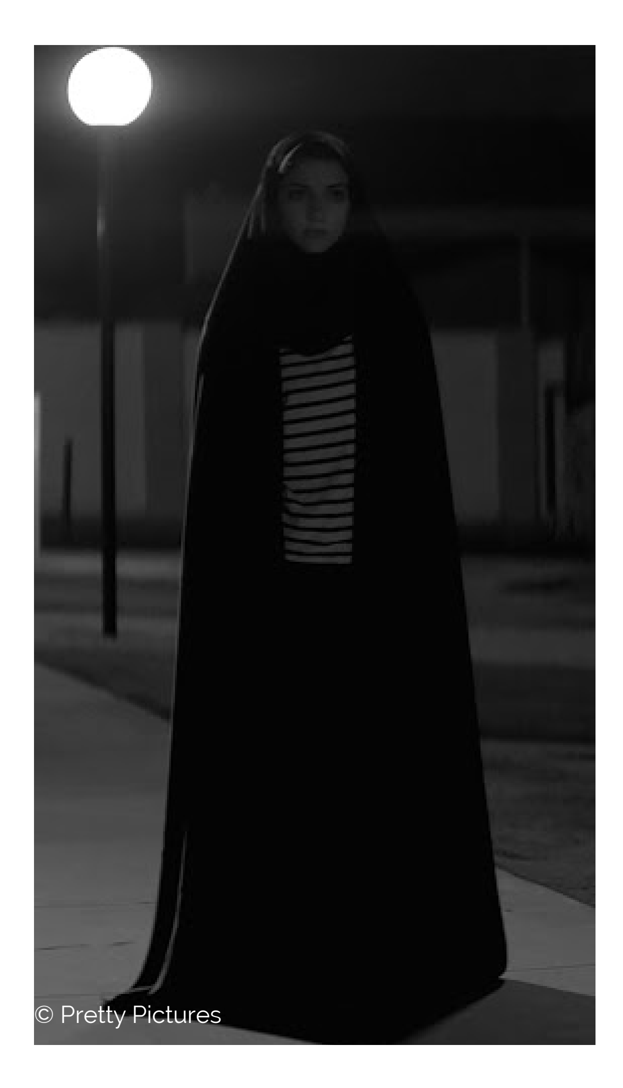
> La réalisatrice renouvèle le film de genre en Californie, avec des acteurs iraniens.

L'héroïne féminine (Sheila Vand) nous est présentée dansant comme une murène, en marinière et petite coupe carrée. Sous ce visage angélique se cache une vampire (vraie, pour le coup). En vengeresse des femmes, et plus particulièrement d'Atti, prostituée bafouée, elle sévit dans les rues obscures de Bad City à la recherche de sang frais (chaud, plutôt ?) et de mauvais garçons. Sa rencontre avec Arash change la donne.

Avec sa bande originale imprégnée de rock'n'roll seventies, le film séduit avant même que ne se déroule l'intrigue. Convaincant du point de vue esthétique, *A girl walks home alone at night* reste toutefois du côté de la série Z, avec son noir et blanc emphatique et ses mises au point artisanales. Mais ne vous y trompez pas, l'œuvre recèle un trésor de références, toutes plus ou moins bien cachées.
L'affiche du film, si l'on commence par le début, évoque l'esprit malsain qui hante *Le voyage de Chihiro* ; on retourne dans le passé avec les *Grease, Dirty Dancing* et autres blockbusters américains, grâce au décor vintage que propose Amirpour. L'omniprésence de plans macroscopiques et l'atmosphère sont très «lynchéens», et le tout rappelle le *Stranger than Paradize* de Jarmush (bien plus qu'*Only lovers left alive*, dernier film de l'auteur).

Loin de perdre le spectateur novice ou d'acculer le cinéphile, ces clins d'œil dynamisent des séquences qui, il est vrai, nous poussent parfois à la limite de l'ennui. Car le film n'est pas sans faiblesses : le dilemme final d'Arash, tiraillé entre amour et honneur, est peu approfondi. On aurait également pu attendre plus d'éléments concernant le chat, sorte d'incarnation de la mère morte d'Arash. Mais qui a dit qu'un premier film devait être parfait ?

- Marie Beckrich


© Pretty Pictures


© Pretty Pictures


DR

Spacegirl & Other Favorites de The Brian Jonestown Massacre

Méconnu, psychédélique et fondamental

Il y a maintenant un peu plus d'un an, alors qu'on discutait rock, et après que j'ai mentionné les Dandy Warhols, une amie me répliquait qu'elle préférait The Brian Jonestown Massacre. Un groupe que je ne connaissais pas alors et qui, selon elle, était le pendant « underground » des Dandy Warhols. Quelques temps plus tard et après que deux ou trois autres personnes autour de moi ont mentionné ce nom je me décidai à me procurer la discographie de ce groupe. Ainsi je découvris l'OVNI qu'est The Brian Jonestown Massacre avec un de leurs premiers disques officiels, *Spacegirl and Other Favorites.*

Le Velvet Underground des années 90

Ce qui rend The Brian Jonestown Massacre si particulier, c'est avant tout la personnalité de son leader. En pleine explosion du grunge, le groupe fondé à San Francisco (ensuite basé à Portland) navigue à contre courant avec à sa tête Anton Newcombe, seul membre permanent du groupe et auteur-compositeur excessivement prolifique (3 albums rien que sur l'année 1996) qui enregistre alors à tour de bras des albums oscillant entre un rock psychédélique revival 60's à la Velvet Underground, et du shoegaze façon Spacemen 3, le tout teinté de folk. Newcombe cite aussi comme influence les Rolling Stones, notamment pour leur attitude « rock'n'roll ». Le nom du groupe est d'ailleurs un jeu de mots liant le nom de Brian Jones, premier guitariste des Rolling Stones retrouvé mort d'overdose dans sa piscine, et le massacre de Jonestown, faisant référence au suicide collectif commis par la secte du pasteur Jim Jones.


DR

Un leader mythique

Si aujourd'hui Anton mène une vie rangée à Berlin avec sa femme et leur fils, il a eu pendant les années 90 un style de vie plutôt débauché. Etant à l'époque accro à l'héroïne, il se comportait avec le groupe comme une sorte de gourou tyrannique. En effet, Anton prétend jouer près d'une centaine d'instruments différents et enregistre quasiment tout seul la plupart des albums. Ne supportant pas que la musique échappe à son contrôle, il n'est pas rare à l'époque que les concerts du groupe soient interrompus par une bagarre entre Anton et les autres musiciens, ou même avec le public; qui vient parfois voir le groupe en espérant que le concert dégénère. Cette vie partagée entre concerts, disputes et drogues a été filmée par Ondi Timoner, qui a suivi le groupe pendant 7 ans et a réalisé à partir de ses archives *Dig!* Sorti en 2004, le documentaire s'attache à dépeindre la relation d'amour-haine entre The Brian Jonestown Massacre et leurs amis/rivaux, les Dandy Warhols, en s'attardant amplement sur le personnage d'Anton Newcombe et la manière dont il a toujours semblé chercher à rester loin des majors et du succès en sabotant son propre groupe.

Spacegirl & Other Favorites

En 1993, The Brian Jonestown Massacre publie *Spacegirl & Other Favorites*, le premier de leurs 14 albums « studio » (les guillemets sont de mise tant le son est lo-fi). Ce premier disque n'est disponible à l'époque qu'en 33 tours et n'est pressé qu'à 500 exemplaires. Il sera ressorti à de multiples reprises sur différents labels aussi bien en vinyle qu'en CD. En 2003, 6 titres bonus lui seront ajoutés. Ce disque préfigure ce que deviendra The BJM, un groupe à l'inspiration débordante, dont le leader utilise la musique comme d'un journal intime. On passe de titres rock pleins de larsen à des ballades folk psychéliques comme Spacegirl et sa suite Spacegirl (revisited) qui à elles deux s'étendent sur plus de 15 minutes.

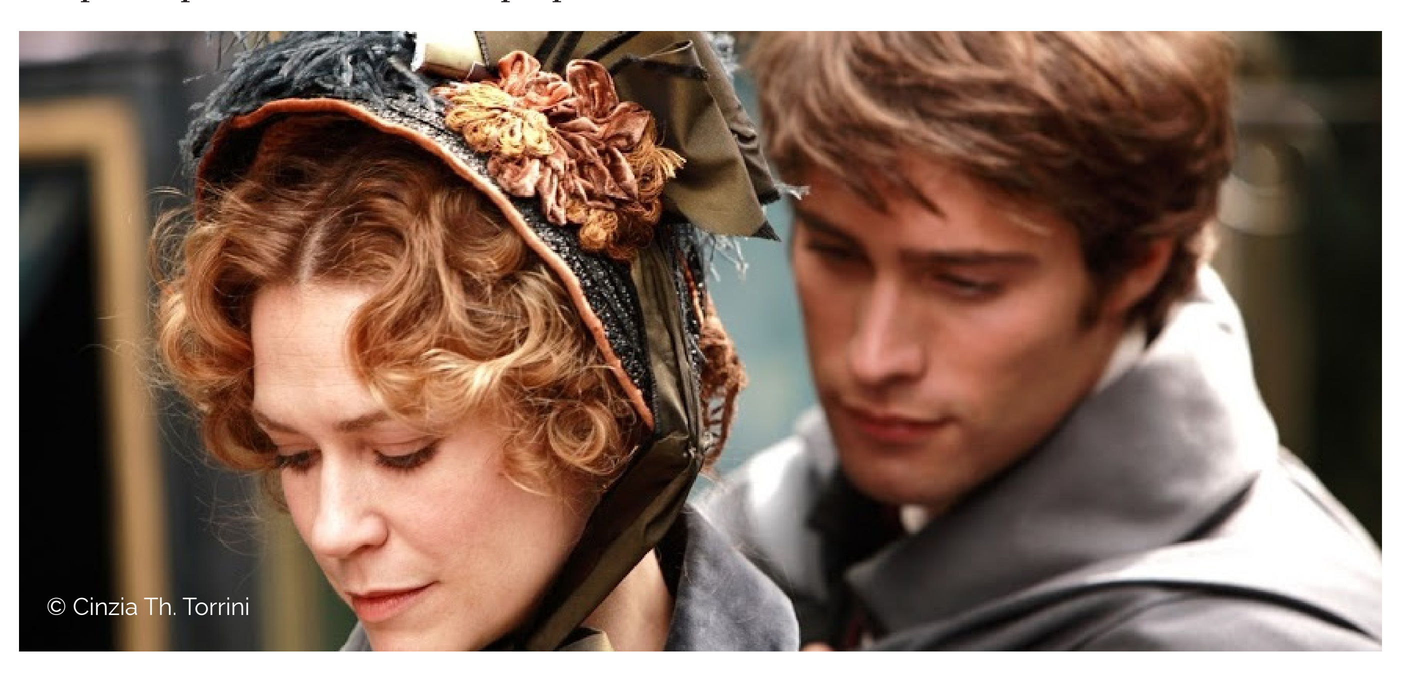
Plusieurs des chansons de *Spacegirl & Other Favorites* se retrouveront sur l'album suivant Methodrone (1995). Ainsi, si ce disque fait aujourd'hui figure d'archive documentant le son des débuts de The Brian Jonestown Massacre, il n'en reste pas moins une excellente introduction à ce groupe qui semble être destiné à ne jamais percer, même si à l'heure actuelle le groupe reste toujours aussi productif. Leur dernier album, *Revelation*, sorti en 2014, conserve les sonorités folk chères à Anton Newcombe qui, tout en continuant à expérimenter (notamment avec l'usage d'instruments électroniques), semble désormais se diriger vers une musique plus en retenue.

- Etienne Meignant

La Chartreuse de Parme

chef-d'œuvre du grognard romantique

Le 4 novembre 1838, Henri Beyle, plus connu sous le nom de Stendhal, s'enferme dans son appartement parisien de la rue Caumartin. Cinquante-trois jours durant, il dicte à son secrétaire un roman fleuve dans lequel il plonge avec passion : La Chartreuse de Parme. Un chef-d'œuvre naît, non seulement parce qu'écrire une fresque complexe et profonde en moins de deux mois relève du génie mais aussi parce qu'elle est le reflet sublime de l'âme à la fois frustrée et exaltée de son auteur. Stendhal, c'est l'écrivain du Mal du siècle, celui d'une génération de jeunes français qui, comme lui, s'étaient rangés derrière Napoléon, l'incarnation épique du Moi et de la liberté. Lors de sa chute, voyant le retour des idées réactionnaires au pouvoir, ces jeunes français deviennent moroses et mélancoliques. Fabrice Del Dongo, personnage principal de l'intrigue, est une incarnation de cette rupture entre l'homme et son époque. Il passe le long du roman à « chasser le bonheur ». Mais comment peut-on être heureux dans un monde qui ne nous comprend pas ? C'est là tout le propos du livre.


© Cinzia Th. Torrini

Romantisme oblige, Stendhal sacralise l'individu. Tout dans La Chartreuse de Parme, des péripéties au destin des personnages secondaires, est influencé par le protagoniste. Fabrice, centre de gravité de l'intrigue, est aussi l'alter-ego de son créateur et donne, par sa personnalité et ses choix, les clefs pour comprendre l'esprit Stendhalien.

Le récit se met en marche avec de très belles pages, plus historiques que littéraires, sur la campagne des armées de la Première République, menées par le général Bonaparte en territoire italien pour le libérer du joug de l'Autriche. Stendhal y décrit avec fascination cette Italie qui, anesthésiée depuis des siècles par la monarchie, prend dans un élan d'euphorie conscience de son existence, réveillée par un vent de liberté venu de France. La marquise Del Dongo, épouse d'un aristocrate acariâtre ultra-monarchiste, succombe à l'allégresse populaire et s'éprend de l'officier français qu'elle héberge. De cet amour éphémère naît Fabrice. Les mois passent, les armées autrichiennes regagnent du terrain et l'Italie reprend son hibernation. Fabrice, que tous pensent légitime, reçoit sous la tutelle de son prétendu père une éducation stricte et conservatrice. Premier clivage. Comment un enfant conçu avec passion dans le terreau de la liberté, peut-il se conformer à cette vie qu'on lui impose ? C'est la question que pose Stendhal. La condition de Fabrice fait d'ailleurs directement écho à l'enfance de l'auteur, passée entre un père tyrannique et détestable et un précepteur religieux et étroit d'esprit. Mais le jeune Italien rejette en bloc ces valeurs ; il est indépendant, rêveur et solitaire. Pétri d'illusions, il se prend d'une admiration folle pour Napoléon et lorsque les journaux annoncent son retour fracassant de l'île d'Elbe, il n'hésite pas une seconde pour le rejoindre.

Du Stendhal rebelle nous passons alors au Stendhal guerrier. Car Henri Beyle n'est pas de ces auteurs qui ont tout lu mais rien vu : lui a participé aux guerres napoléoniennes. Il a connu la boue, le sang et les larmes. L'arrivée du personnage principal au camp de la Grande Armée est une première désillusion : les soldats trouvent son entrain exagéré et le prennent pour un espion; il est emprisonné. Fabrice, que l'auteur appelle avec une ironie amusée « notre héros », sombre dans un profond désarroi mais finit par persuader son geôlier de sa bonne foi. Vient alors la scène la plus célèbre du roman, la bataille de Waterloo. Ce passage, Balzac a dit lui-même qu'il le jalousait et Tolstoï affirme s'en être grandement inspiré pour ses descriptions guerrières. Et pour cause : il dénonce avec beaucoup de finesse les horreurs de la guerre. Exit les cris, la violence et le sang et place à un champ de bataille brumeux où personne ne sait où il est et vers quoi il se dirige ; place à la mort, froide et invisible, qui renverse en un instant. C'est au milieu de cette anarchie glaciale que Fabrice, qui entre temps s'est déguisé en hussard et erre sur la plaine de Waterloo, se demande : « Mais est-ce cela une vraie bataille ? ».

«[Stendhal] n'est pas de ces auteurs qui ont tout lu mais rien vu »

Les déceptions ne s'arrêtent pas là puisque la bataille est perdue et qu'il faut fuir. Là c'est la débâcle, la belle armée de l'Empereur n'est plus qu'un groupe de misérables maraudeurs. Fabrice, qui était sorti indemne du combat, est blessé par un soldat français. L'auteur met ainsi en avant le cynisme de la guerre : la mort peut venir de toute part, même de la main d'un camarade. S'il admire Napoléon, Stendhal est donc un grognard déçu.

Malgré la maladie et la misère, « notre héros » parvient à rejoindre sa terre natale et le retour est douloureux. Pendant toute une partie du roman, dont nous vous passons les péripéties pour laisser intact le plaisir de votre lecture, Fabrice vit dans la crainte et la langueur. Les autorités le surveillent, le pensent « jacobin » en raison de son voyage en France. Il doit mentir, porter un masque. De plus, en bon personnage romantique, il éprouve la frustration permanente de ne pouvoir aimer. Il multiplie les conquêtes mais en vain, son absolutisme l'étouffe. Les circonstances le forcent à se battre et à tuer un rival jaloux sur le sol du Royaume de Parme, où se déroule la majeur partie du roman. Une faction du pouvoir parmesan (ne rigolez pas) saisit l'occasion de ce duel pour emprisonner Fabrice et ainsi nuire à la réputation de sa tante Gina, qui joue un rôle politique important dans la ville.

On mène le condamné dans la tour Farnèse, lieu phare du roman, et là, malgré l'enfermement et le risque perpétuel qu'on l'empoisonne (les ennemis de sa tante essaient de se débarrasser du neveu), Fabrice est heureux. C'est dans ce long passage qu'éclate la beauté du personnage principal et du roman. Le style de l'auteur, unique en son genre, y apparaît dans toute sa splendeur : les phrases s'enchaînent au fil de la plume, avec une grande musicalité, et si certaines répétitions sont à déplorer c'est qu'exalté par son intrigue, il n'a pas voulu casser le naturel.

La fille du chef de la prison, Clélia, croise un jour le regard du jeune homme et tombe amoureuse de sa prestance et de son indifférence supérieure. Lui, de son côté, vit dans l'allégresse la plus totale ; enfin il aime ! Les deux amants se voient une fois par jour : Fabrice se place à la fenêtre de sa cellule qui donne sur la volière de Clélia et l'aperçoit qui lui fait des signes discrets. Stendhal nous offre alors des scènes splendides. Quoi de plus beau, chers lecteurs, que cette fille éperdue qui accourt au crépuscule sur la volière, s'installe sur le piano qui s'y trouve et chante une mélodie dont les paroles avertissent son prisonnier qu'on va empoisonner sa nourriture ? Le paradoxe est de taille : Fabrice, qui pensait trouver un sens à la vie en respirant à pleins poumons le grand air de la liberté trouve l'harmonie les chaînes aux pieds. Le héros, enchaîné et menacé, trouve le bonheur car on empêche son esprit insaisissable de vagabonder, sa cellule le centre sur lui-même et apaise le chaos romantique qui règne en lui. On comprend ainsi pourquoi il vit son évasion comme un arrachem... Stop. N'en disons pas trop.

Mais outre son aspect purement littéraire, l'œuvre a une dimension politique et historique importante. Stendhal ne se contente pas de narrer les tribulations de son alter-ego ; La Chartreuse de Parme est aussi pour lui l'occasion d'exprimer, à travers le microcosme de la cour de Parme, son dégoût à l'égard d'une ancienne Europe conservatrice.

La prison de Fabrice, la tour Farnèse, est une métaphore de ce monde que fustige l'auteur. Ses grosses pierres carrées et sa taille imposante contrastent clairement avec le charme et la grâce

du paysage italien, si cher à Stendhal. Elle est le symbole de l'immobilisme, de l'autorité absolue des rois et aussi de leur paranoïa. Car le romancier n'épargne personne et surtout pas le pouvoir, incarné dans le roman par le prince de Parme, un véritable bouffon de la Commedia dell'arte. Voilà un monarque ridicule, effrayé à tel point par les idées libérales qu'il se réveille la nuit et appelle sa garde au secours, persuadé que d'immondes jacobins veulent lui ôter la vie, alors que le palais est impénétrable. Cette peur du jacobin, du révolutionnaire, est récurrente chez la cour Parmesane et à chaque page le lecteur sent planer sur la société italienne le spectre de l'Autriche monarchique.

Les courtisans eux aussi en prennent pour leur grade. Ils sont décrits comme une « race comique » de girouettes qui calque son opinion sur l'aristocrate le plus en vue du moment, comme des êtres cupides et mielleux. Rassi, ministre du prince et ennemi de Fabrice, en est la représentation parfaite. C'est un lâche qui agit dans l'ombre, un hypocrite doublé d'un arriviste qui n'hésite pas à trahir ses supérieurs pour gagner des galons. Sa quête forcenée d'un anoblissement est l'occasion pour Stendhal d'user de son humour cinglant. Ce dernier brosse également le tableau d'une société où la femme, même si elle a un rang d'importance, est sous-considérée. Le personnage de Gina, la tante de Fabrice on le rappelle, vient, lors de son arrivée à Parme, chambouler l'ordre établi et le conformisme de la cour. Son charme, son intelligence et son audace font vite d'elle une personnalité à la fois crainte, admirée et détestée. Gina, femme moderne, est un pied de nez du romancier adressé à l'Europe archaïque.

Chef-d'oeuvre de spontanéité et d'ingéniosité, ce roman ouvre donc au lecteur l'âme de son auteur ; une âme de grognard romantique, éprise de liberté et de progrès. Stendhal nous fait cependant entrevoir à travers Fabrice Del Dongo toute la complexité de cette jeunesse prisonnière de son époque, qui aspire au bonheur absolu sans vraiment le comprendre. Un récit initiatique, une fresque sur l'Italie du XIXème, une réflexion autobiographique, un roman d'aventure ? La Chartreuse de Parme est tout à la fois et on aime ça. Alors n'ayez pas peur de ses six-cent pages et de son style réputé maladroit ; lisez-la, elle vous le revaudra.

- Pablo Moreno



© Cinzia Th. Torri

Retour sur : La Glorieuse parade

La glorieuse parade, ou Yankee Doodle Dandy, son titre original, est un film de Michael Curtiz de 1942. Il s'agit de la biographie d'un homme du spectacle : George M. Cohan. C'est James Cagney qui incarne ce personnage, ce qui lui permit de remporter en 1943 l'oscar du meilleur acteur. Le film remporta également les oscars du meilleur mixage son et de la meilleure musique. Une fois encore, n'ayons pas peur du noir et blanc et des voix quelques peu nasillardes !


La Glorieuse parade

Tout d'abord, faisons un bref point de rappel sur Michael Curtiz et James Cagney. Michael Curtiz est un réalisateur américain de grand talent qui est, par exemple, le réalisateur de Casablanca (1942) avec Humphrey Bogart et Ingrid Bergman. James Cagney, lui, est une grande vedette à Hollywood à partir des années 30 et il jouera dans de nombreux films noirs dans lesquels il incarnera bien souvent la figure d'un homme dur. Cagney joue d'ailleurs quelques années plus tôt dans l'excellentissime film Les anges aux figures sales (Angels with dirty faces) également réalisé par Michael Curtiz. Dans ce film noir, Cagney interprète un gangster sanguinaire et est alors bien loin du personnage de George M. Cohan. Aussi, James Cagney était l'immense Tom Powers dans L'ennemi public (The Public enemy) en 1931. Bref, une grande carrière pleine de succès pour ces deux hommes.

La glorieuse parade est donc la biographie d'un homme, George M. Cohan, un américain modèle notamment auteur de nombreuses chansons patriotique dont Over there et Yankee doodle boy. La chanson Over there sera chantée par les soldats américains durant les deux guerres mondiales. Le film retrace donc toute la vie de cet homme issu d'une famille irlandaise vivant de la scène. Lui aussi va chanter et danser sur scène auprès de sa famille dés son plus jeune âge et il finira par être considéré comme le père de la comédie musicale américaine. Il sera même surnommé «the man who owned Broadway» (L'homme qui possède Broadway). Le film sort l'année de la mort de George M. Cohan en 1942 durant la Seconde Guerre Mondiale. Le patriotisme que dégageait cet homme était sans

> « La question du film de propagande peut être posée. »

doute à l'époque un excellent sujet de film étant donné le contexte de guerre. La question du film de propagande peut même être posée.

Le travail de réalisation est double car il a fallu réaliser le film mais également mettre en scène les différentes représentations ! Ainsi, par exemple, le premier spectacle à grand succès de Cohan à été tourné à lui seul durant 4 jours avec de très nombreux angles de caméra, à la différence de certaines autres séquences de spectacle où le montage se fait plus discret et donne alors plus d'importance aux jeux des corps. James Cagney, pourtant incarnant un personnage bien loin de ce qu'on a pu voir précédemment avec lui, trouve un ton qui semble très juste et réaliste : il danse, il chante, il joue perpétuellement et nous y croyons. D'autre part, le film présente une qualité d'image incroyable grâce à l'apport du directeur de la photographie James Wong Howe qui sculpte l'image de façon classique. En effet, la photographie de ce film témoigne parfaitement de l'époque classique des studios d'Hollywood ; l'éclairage 3 points (ndlr : méthode la plus simple et la plus employée en télévision ou au cinéma

« il danse, il chante, il joue perpétuellement et nous y croyons. »

pour avoir un éclairage équilibré et dynamique) est dans chaque plan merveilleusement maîtrisé et sublime alors chaque personnage. Aussi, le montage est une grande réussite. Le film est long et se déroule sur toute une vie, le défi était donc, entre autres, de ne surtout pas perdre le spectateur entre les différentes séquences. Ainsi, le temps qui passe est exprimé de façon originale grâce à des plans montrant les différents titres de spectacle de Cohan sur le théâtre de Broadway, ou grâce à des cartes postales qui s'animent. Un film musical à découvrir ou redécouvrir.

- Tom Vander Borght



La Glorieuse parade

La Folle Journée : Passionnément musique !

De retour pour sa 21ème édition, La Folle Journée, comme à son habitude, a déplacé des foules. Ce sont près de 300 concerts qui auront été joués par près de 1 500 artistes. De Mozart à Vivaldi, en passant par Bach, de nombreux compositeurs étaient à l'honneur. Le thème des passions a pris la place de celui du baroque. Mais ne pouvant annuler tous les concerts, il a été décidé de les conserver et d'en ajouter d'autres. C'est donc de nombreuses surprises qui se sont glissées dans ce programme 2015 du festival de musique classique nantais.


DR

De nombreux artistes étaient également là : Francesco Tristano, déjà invité au festival de la roque d'Anthéon, ce pianiste a su conquérir son public. Gidor Kremer, violoniste et chef d'orchestre au conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Considéré comme l'un des meilleurs, ce dernier fait sa première apparition au festival. Nous avons aussi retrouvé la désormais habituée Anne Queffélec pour jouer des œuvres aussi bien connues que moins connues, pour le plus grand plaisir du public. Un autre acteur de cette folle journée est le conservatoire de Nantes qui y envoie de nombreux élèves chaque année pour l'y représenter. Enfin, l'Orchestre National des Pays de la Loire, toujours dirigé par Pascal Rophé, nous a interprété cette année ce monument qu'est la symphonie fantastique. Ce concert est toujours très attendu et a, cette année encore, fait salle comble.
Ce public est - et c'est une surprise - très varié. Néanmoins, la présence de jeunes se fait surtout par l'intermédiaire des artistes et des musiciens. On retrouve en effet à la folle journée un public majoritairement d'âge moyen voire avancé.

Autre fait notable, la folle journée déborde : les salles de La cité des Congrès ne suffisent plus et il a fallu aller jusqu'au Lieu Unique (l'ancienne usine LU) et au CIC Ouest pour trouver trois nouvelles salles. Cette expansion est aussi mondiale : de Rio à Tokyo, de Varsovie à Bilbao et peut être bientôt Tel Aviv, c'est aux quatre coins du monde que la folle journée s'exporte. Véritable ambassadeur de la musique occidentale, elle sait fasciner où qu'elle soit.

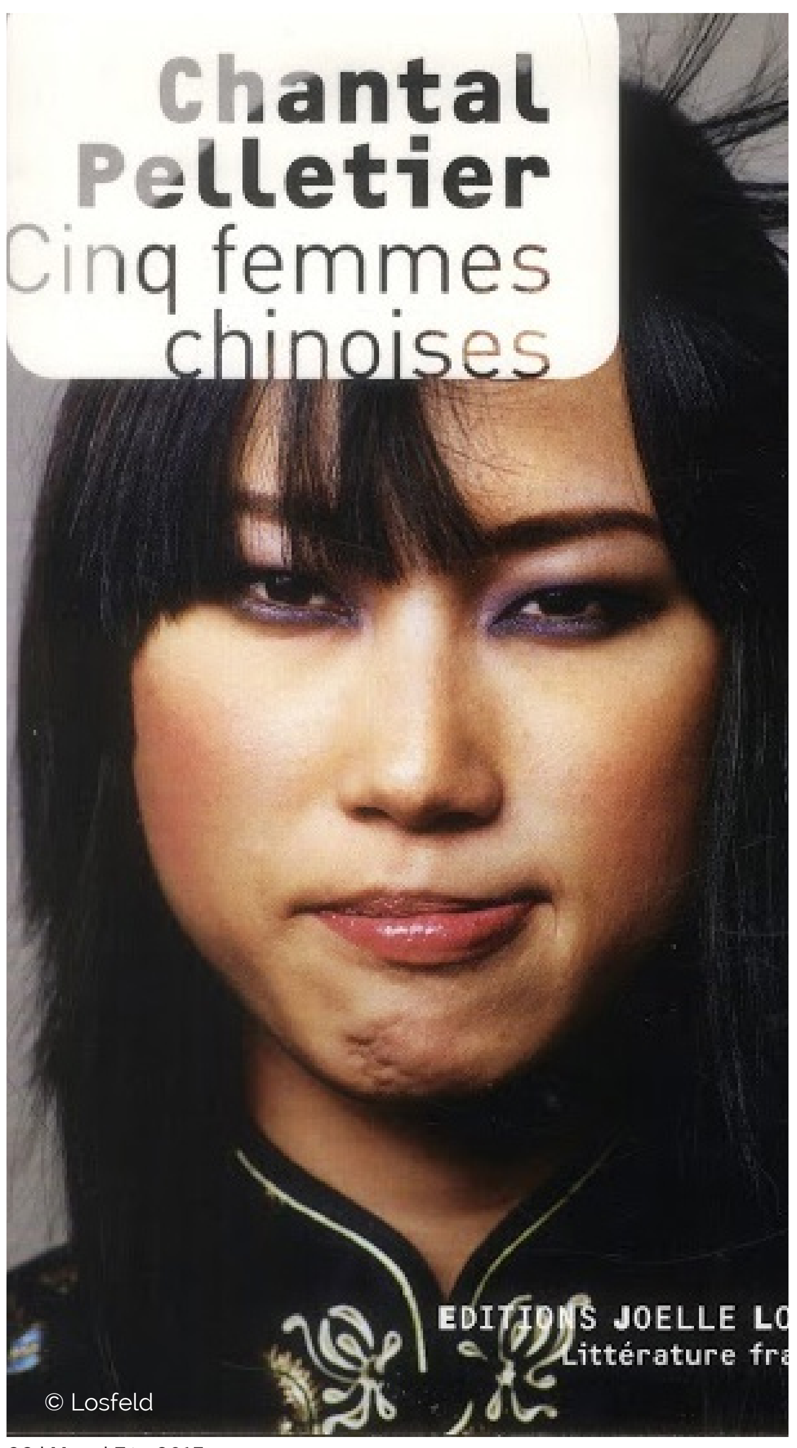
Il faut néanmoins noter quelques bémols, notamment de la part de la TAN, le service de transports en commun de Nantes. En effet, la promotion des transports en commun a été faite, mais rien n'a été changé. Conséquences ? Il fallait presque se battre pour accéder au busway de la ligne 4. Un autre bémol qui a été réglé avec brio fut celui de la toux. Les spectateurs ont en effet tendance à tousser durant les concerts. La solution ? 10kg de bonbons au miel !

Ce festival, on l'aime, ou pas. Mais il est important de souligner qu'il montre à tous que la musique classique reste vivante et attire toujours. Les nombreux spectateurs en attestent. Cette musique, bien que jugée dépassée par certains, reste très importante et constitue une part non négligeable de notre histoire. La majorité des jeunes et moins jeunes aujourd'hui ne connaissent pas ces morceaux, du moins pas leurs compositeurs et titres. Ce festival, c'est une réelle invitation à voyager. Les morceaux qui y sont joués se retrouvent dans de nombreux films de notre enfance et ne cesseront jamais de nous émerveiller.

- Dorian Le Sénéchal

Ces chinoises qui ont changé les choses

Un regard espiègle sous une frange un peu trop droite qu'on envoie valser en soufflant dessus, voici l'image qui illustre le dernier roman de Chantal Pelletier, Cinq femmes chinoises. Elle revient en tête à chaque page tournée, à chaque visage féminin que l'auteure nous présente. Incursion vive et sans tabou dans les vies compliquées de ces chinoises presque anonymes, ce roman dresse en subtilité les portraits de celles qui ont su tirer parti de la misère et qui ont réussi, douloureusement, à se faire une place dans un monde d'hommes impitoyables.



© Losfeld

La première impression laissée par la lecture de ce roman est d'avoir enfin trouvé une voix féminine contemporaine qui illustre un des points sur lesquels se battent les spécialistes des gender studies, à savoir : la littérature est-elle sexuée ? S'il n'a sans doute pas été écrit dans cette optique, ce roman porte en lui les germes d'une écriture novatrice, libre, franche et parfois même brutale, qui ne se laisse pas prendre en otage par un sentimentalisme dégoulinant, ni ne se perd dans des pléthores descriptives cherchant à sonder le moi profond du personnage. Pour saisir le roman dans son intégralité, il faut alors jouer le jeu, quitter sa vision occidentalisée du discours littéraire pour plonger dans celle chinoise qui exprime l'essentiel. Ce n'est qu'à ce prix, que toute la lumière peut être faite sur la vie de ces cinq femmes qui traversent leur enfer personnel sans en paraître réellement affectées.

La plume de Chantal Pelletier, aussi scénariste et journaliste, retrace alors successivement les destinées de fillettes issues de milieux chinois extrêmement modestes, « hérités pour la plupart des campagnes politiques aussi strictes que calamiteuses » qui vont parvenir à transformer leurs mauvais sorts en force profonde. Ainsi le visage d'une orpheline croise celle d'une prostituée pour se perdre dans les bras d'une femme d'affaire hantée par les souvenirs qu'a laissé la guerre civile. Tombent les dieux et les rêves de cette enfant gymnaste promise à un brillant avenir mais stoppée en plein élan par un faux

pas paternel qui jette le déshonneur sur la famille et la condamne à la pauvreté. Les personnages de ce roman ne cherchent pas à comprendre ce qui leur arrive, ni même à maudire qui que ce soit, ils profitent des événements pour créer leurs chances et à force de courage, parviennent tous à bâtir des empires. L'orpheline à la vie détruite deviendra ainsi architecte de renom, quant à la prostituée, elle se servira des hommes bestiaux pour devenir reine et trouvera l'amour dans les bras d'une femme, miroir parfait de sa lutte et seul être qu'elle puisse véritablement aimer au travers d'un monde patriarcal cruel. Mise à mal, la figure masculine apparaît comme affaiblie par la maladie ou bien déformée par l'alcool, renversant ainsi le rapport de force entre les sexes. Viscéralement éprises de ces libertés nouvelles, ces cinq femmes témoignent de l'évolution silencieuse et douloureuse de la condition féminine dans un pays qui renaît de ses cendres et si leurs désirs intimes sont souvent mis de côté, broyés par les événements, elles retirent la satisfaction suprême que formule l'une d'elle alors qu'elle observe sa propre fille, Lan, prendre la relève « Elle s'est tenue debout pour que sa fille grimpe sur ses épaules, a transmis le relais de son père à sa fille et accompli sa mission : tracer la route pour que Lan aille loin. »* Combat continu pour la liberté, ces femmes à la fois héroïnes et sacrifiées sont les pionnières d'une ère novatrice où les chances sont désormais plurielles.

A la limite de l'écriture blanche, Chantal Pelletier livre avec ce roman paru en 2013 aux éditions Joelle Losfeld, un travail littéraire extrêmement moderne et intéressant concernant la vision de la femme dans le genre romanesque. Court mais puissant, n'hésitez pas à le feuilleter si l'occasion se présente !

——

* Cinq femmes chinoises, Chantal Pelletier, éd.folio, p.146

– Marine Roux

Les Live Reports de Janvier

Beach Youth @ Bocal, Caen

Beach Youth, nouveau groupe prometteur de la scène musicale caennaise, était en concert au Bocal à Caen le samedi 24 Janvier pour se préparer pour le Tremplin Phénix Live. C'était donc l'occasion de les découvrir sur scène, après les avoir déjà loupés plusieurs fois. A leur arrivée sur scène à 23h, seulement une vingtaine de personnes sont présentes dans la salle, mais ils ne se laissent pas abattre et commencent directement par des morceaux très dansant avec un son surf pop propre au groupe. Malgré une corde cassée avant d'entamer Memories, le set se déroule normalement et on retiendra particulièrement la version live de Waves, allongée par un break qui fait monter la pression, avant de repartir sur le refrain. Au final, bien qu'ils ne soient pas des bêtes de scène, ils arrivent à nous convaincre en peu de temps, preuve que ce groupe ira loin.

Malgré une corde cassée avant d'entamer Memories, le set se déroule normalement et on retiendra particulièrement la version live de Waves, allongée par un break qui fait monter la pression, avant de repartir sur le refrain. Au final, bien qu'ils ne soient pas des bêtes de scène, ils arrivent à nous convaincre en peu de temps, preuve que ce groupe ira loin.

- Jules Gaubert

Objekt @ Le Transbordeur, Lyon

C'est sous l'étendard des soirées Haste, qui habituent à Lyon à des plateaux électroniques de qualité (Container, Perc, AnD ..), que s'est produit en DJ set le 24 Janvier dernier Objekt, le prodige berlinois ô combien remarqué via ses différentes sorties (tant chez PAN que sur son propre label). A l'image de ses productions studios, c'est un set de techno déviante, violente et quasi expérimentale que le jeune homme nous a proposé ici, passant de l'acid d'Andreas Gehms aux productions d'Adam X par exemple. Un set en vinyl only pour une salle du Transbordeur chauffé successivement par le projet house à quatre mains Nina, puis par le maître des soirées Haste : PEEV. Un second passage dans la capitale des Gaules pour Objekt, qui est d'ailleurs d'ores et déjà attendu de nouveau.

- Victor Jayet Besnard

Mermonte @ Antipode, Rennes

Dans le cadre des cafés citoyens organisés chaque semaine dans la salle de musiques actuelles rennaise, Mermonte était à l'honneur le 21 janvier à l'Antipode. Le café citoyen a débuté avec la projection du documentaire Onamission réalisé par Hugo Jouxtel, film qui nous donne à voir le groupe rennais déambuler dans la délicieuse campagne bretonne, nous offrant ainsi une reposante balade musicale.

Au cœur de ces images en mouvement, point de dialogues. La musique prend le dessus et s'interprètent au gré de leur escapade certains de leurs morceaux dans des lieux insolites comme un bus, une école ou encore un bateau. Preuve que leur musique très évocative de ce collectif se marie avec éclat au calme et à la beauté poétique de la nature. A la suite de cette projection, c'est en formation réduite et semi-accoustique que l'équipage mené par le charismatique Ghislain Fracapane a offert au public un petit concert. Avec sincérité et envoûtement, l'orchestre de cette caravelle rennaise nous a fait vibrer sur les quelques morceaux joués, nous offrant avec une élégance lumineuse une véritable alchimie de couleurs, de parfums, de sons et de matières. La preuve que même en format réduit, Mermonte enchante, envoûte et séduit. On espère leur retour pour un concert en bonne et due forme dans la cité rennaise dans les prochains mois...

- Marie-Madeleine Remoleur

L'idéal de beauté féminin, toujours d'actualité ?

On nous a aimées rondes, on nous a aimées avec du ventre, mais aussi avec des cuisses volumineuses ou avec des bras potelés. On nous a aimées androgynes, sans poitrine. Mais qui est ce « nous » ? Et bien c'est nous, les Femmes. Longtemps traitées comme de simples objets, nous avons peu à peu, depuis le début du 20ème siècle, trouvé notre place dans la société. Et maintenant, le corps idéal c'est quoi ?

Tout d'abord, faisons un petit retour rapide sur l'évolution de l'idéal de beauté féminin.

Que ce soit à la Préhistoire ou durant le Moyen Âge, les courbes généreuses sont très appréciées, car elles sont souvent synonyme de fertilité. L'Antiquité fait exception à la règle : la Vénus de Milo qui incarne l'idéal de l'époque est fine et ferme. Plus les siècles passent, plus les exigences sont nombreuses : au 17ème et 18ème siècles, le teint doit être laiteux, la taille fine, la poitrine généreuse et les bras potelés. Les femmes s'enferment dans des corsets, d'abord en bois puis en tissu afin d'atteindre cet idéal. Le 19ème siècle est, lui, marqué par deux idéaux : celui de la bourgeoise et celui de la belle fragile, deux brunes, au teint translucide. Pas de différence ? Si, la première doit être bien en chair, la deuxième doit paraître malade. Le 20ème siècle marque un véritable tournant, qui va malgré tout s'opérer en douceur : en 1900, la beauté passe avant tout par une toilette, des bijoux et une coiffure sophistiqués. C'est en 1920 que les choses vont véritablement changer : les années folles célèbrent la silhouette androgyne, la coupe à la garçonne. Les premiers congés payés, en 1936 sont aussi synonyme de changement : être bronzée est enfin bien vu. C'est même une preuve que l'on est en bonne santé. Passé ce cap-là, l'idéal féminin va osciller entre ode à la minceur, voire à la maigreur, avec Twiggy dans les années 1960 et Kate Moss en 2000, et hymne aux courbes généreuses avec Marilyn Monroe dans les années 1950 et Monica Bellucci durant les années 1990.

C'est bien beau tout ça me direz vous ! On a compris que les canons de beauté ont beaucoup évolué au fil des siècles ! Mais maintenant, c'est comment ?

Si l'on interrogeait quelqu'un au hasard dans la rue, il vous dirait assurément que les belles filles sont fines, ont une belle poitrine et des jolies petites fesses. Bon, grosso modo, il faut comprendre que si vous n'êtes pas un ange de Victoria's Secret, vous êtes hors catégorie. Mais en y regardant de près je dirais que cette personne se trompe, ou du moins que son discours n'est plus d'actualité. Il y a, si je puis dire, deux profils : la femme « objet » et la femme qui s'assume.

Les « muses » du premier courant sont les actuelles stars de la chanson : certaines ont des courbes avantageuses et des corps musclés, d'autres sont filiformes. Ce qui les rassemble c'est l'usage qu'elles font de leurs corps. Si je vous dis Nicky Minaj, Kim Kardashian ou encore Miley Cyrus, vous voyez de quoi je parle, non ? Les deux premières sont celles qui ont remis les fesses généreuses à la mode : Nicky Minaj avec son fameux twerk et Kim Kardashian en posant littéralement « cul nu » en couverture du magazine Paper. Miley Cyrus n'est quant à elle pas en reste, puisqu'elle fait maintenant la moitié de ses apparitions en « maillot de bain ». Elles font toutes les trois, sans forcément en avoir conscience, une apologie du corps féminin. Malheureusement, ce n'est pas un éloge dans le bon sens du terme : ce dernier est offert aux regards de tous, faisant de lui un objet. Par leur comportement, elles se réduisent à l'image d'une « femme objet », image contre laquelle nous avons lutté durant de nombreuses années.

Mais alors qui sont les femmes du deuxième courant, celles qui s'assument ? Ce sont des femmes qui ont toujours existé mais qui ne sont jamais réellement montrées, car brimées par la société et « l'idéal » qu'elle leur imposait. Maintenant que les mentalités ont évolué, ces femmes peuvent enfin dire qu'elles aiment leurs corps tels qu'ils sont : imparfaits. Le projet Herself. est le plus bel exemple et la plus belle incarnation de ce mouvement grandissant.

Alors oui, les canons de beauté ont évolué au cours des siècles et les mentalités vis à vis de ce fameux idéal aussi. Mais le véritable changement, il se produira quand le monde aura compris qu'il n'y a pas un idéal mais des idéaux. Chaque femme, chaque homme, a le sien. Et vous, c'est quoi votre idéal à vous ?

- Marie Puzenat



Rencontre avec Christine and the Queens - p.44

Raphaël Halfaoui - Culturacaen

aujourd'hui

Don't worry, be healthy

Depuis quelques mois la tendance du « healthy » est partout. Un esprit sain dans un corps sain pour être au top de sa forme. Bref, parlons peu, mangeons bien et faisons du sport…



© Christelle Perrin

Être « healthy obsessed » c'est avant tout se tenir à une alimentation qui se compose essentiellement d'aliments aux noms imprononçables mais « cool». Le steak de soja remplace le bœuf et le sirop d'agave deviendra votre meilleur ami. La Junk Food en devient presque obsolète et les réseaux sociaux, tel qu'Instagram, pullulent désormais de comptes dédiés à la healthy mania. Outre le fait de vous permettre d'avoir un corps de sirène, ce régime, qui n'en est pas vraiment un (mais plutôt de nouvelles habitudes alimentaires à adopter), prône le bien être du corps et de l'esprit. Cela passe évidemment par l'alimentation mais pas que. L'exercice physique est LE commandement numéro deux. Quel sport, me direz-vous ?

Aujourd'hui les salles innovent et vous proposent des cours plus ou moins insolites adaptés à tous les niveaux. Notre coup de cœur : le Fit'Ballet, un mélange de danse classique et de fitness parfait pour modeler la silhouette et acquérir la grâce d'un chat (de gouttière si vous êtes irrécupérable).

Les blogueuses préconisent également le « home training », entendez par là, du sport sans quitter votre salon. Peu, voire non coûteux, il vous suffira d'enchaîner vos séries de squats devant votre film préféré, ainsi que des séries d'abdos spécifiques. De nombreuses applications sont désormais gratuites et faciles d'utilisations, telles que Nike training (la plus complète) ou bien encore Workout Trainer pour des fesses et un ventre en béton..

Les comptes Instagram à suivre :

Healthyfoodadvice : pour des recettes ultras diététiques qui donnent envie.
Squatguide : pour réussir à faire tenir une coupe de champagne sur votre fessier avant l'été.
Gym.advice : des exercices simples à reproduire chez vous ou à la salle pour un body de folie.
Gym.advice : des exercices simples à reproduire chez vous ou à la salle pour un body de folie.

- Margaux Ladiray

«Sur scène le soir, je suis plus Claude François qu'Iggy Pop»,

Rencontre avec Didier Wampas



© Lule SMAC Paloma



© Lule SMAC Paloma

Quand je rentre dans la grande salle de la scène de musiques actuelles nîmoise, Paloma, en cette fin d'après-midi de janvier, les balances sont sur le point de commencer. Tous les Wampas sont là, et, à ma grande surprise, je n'arrive même pas à être mal à l'aise face à ces légendes du rock français. Plus de trois décennies de carrière, de lives déjantés, de chansons cultes comme Manu Chao ou Chirac en Prison, de centaines de festoches, de foules en délires assoiffées de riffs qu'on reconnaît du premier coup, voilà qui devrait donner le vertige au petit amateur de rock que je suis. Pourtant, quand Didier Wampas me tend sa main, tout sourire, lançant de sa voix légendaire un sincère « Salut, ça va ? », je comprends alors que les rumeurs sur la simplicité et la disponibilité du chanteur ne sont pas infondées.

Voilà qui me rassure un peu, tout comme le T-Shirt du PC – le parti de la crêpe – que porte fièrement Didier Wampas. Assis sur un chariot, en backstage, tandis que commencent en bruit de fond les balances, le punk quinquagénaire le plus cool du monde répond à mes questions.

Après deux albums solo, tu repars en tournée avec les Wampas pour l'album Les Wampas font la gueule. Pendant la promo, tout le monde va te poser la question « Pourquoi Les Wampas font la gueule ? », alors je préfère commencer l'interview avec « Qu'est-ce qui pourrait redonner le sourire aux Wampas » ?

On a le sourire, bien-sûr, malheureux ! Y a trop de raisons pour faire la gueule, surtout en ce moment, y en a plein, mais faut pas ! Sur les pochettes d'albums de rock, soit-disant, il faut faire la gueule. Comme on la faisait par hasard sur la photo, on a mis ça comme titre ! D'ailleurs, avec cet album, en fait, on se moque des gens qui font la gueule.

Dans ton dernier album solo, tu es accompagné par le groupe Bikini Machine. Qu'est-ce qui t'a amené à bosser avec ce groupe ? Comment s'est porté ton choix sur eux ?

C'est parce qu'on a le même éclairagiste. Le premier album solo, je l'avais fait avec des Américains, et c'était pas pratique pour tourner. Alors, il m'a dit « Tiens, pourquoi tu ferais pas ça avec les Bikini ? ». J'ai été à Rennes, où on a répété, et ça a collé tout de suite !

Après deux albums solo, tu rejoues avec les Wampas. Est-ce que c'est différent ?

C'est obligatoirement différent. Les Wampas, on a jamais vraiment arrêté, on était juste en pause,

on faisait parfois quelques concerts. Jouer avec les Bikini pendant trois ans, ça change, ils font de la musique différemment.

Tu reprends Comme d'Habitude en concert, et dans Mars 1978, du dernier album, tu chantes que la variété française est morte avec Claude François. Cloclo est-il une source d'inspiration pour un punk français ?
D'inspiration, je sais pas, mais c'est vrai que quand je monte sur scène le soir, je suis plus Claude François qu'Iggy Pop. D'ailleurs j'ai plus grandi avec Claude François !

Et musicalement, tu l'aimes bien ?
Musicalement, oui, il reprenait des trucs de Motown. J'ai grandi avec, et je ne renie pas ce que j'ai aimé petit. Même si j'écoute pas Claude François tous les jours, évidemment. Je ne renie pas les années soixante-dix. A quinze ans, j'ai découvert le punk, j'ai arrêté d'écouter de la variet' mais très vite je me suis rendu compte que, que ce soit Mike Brant ou Claude François, c'étaient mes premières émotions musicales. Donc je renie pas !

Dans ton dernier album solo, tu dédies une chanson au compositeur Olivier Messiaen. Est-ce que c'est important la musique classique ?
Oui, oui, énormément ! J'en écoute beaucoup, et heureusement d'ailleurs ! Parce que si j'écoutais que du rock, je serais un peu frustré. Tu peux pas tout avoir, dans le rock, tu peux pas faire passer les mêmes émotions que dans une Symphonie de Beethov'. C'est pas pour autant que le rock est inférieur, mais c'est différent. Il y a une vraie forme d'expression différente, et je suis content

« il est déjà dans l'histoire du rock »

d'écouter plein de musique classique. Ce qui fait que quand je joue du rock, je me pose pas de questions. C'est plus facile de prendre ta guitare quand t'as écouté de la musique classique, car tu sais que, de toute façon, ce que tu feras, à côté de tout ce qui a été fait en musique classique, tu n'arriveras jamais à le faire ! Ça libère pour faire du rock, je trouve.

Justement, comment ça se passe l'écriture d'une chanson ? Est-ce que ça se fait vite ou pas ?
Je prends une guitare et la chanson doit être faite dans le temps de sa durée, trois minutes. Faut pas réfléchir !

D'ailleurs, tu privilégies souvent les formes courtes.
J'ai pas envie de reprendre, de retoucher mes chansons. C'est toujours moins bien car de toute façon, c'est toujours le premier jet qui est le mieux. Et puis, c'est plus vrai, j'ai l'impression de mentir aux gens si je retouche, si je refais. C'est comme ça, et les paroles, c'est pareil : une fois que j'ai tous les mots sur une chanson, je les laisse et c'est fini !

« j'ai l'impression de mentir aux gens si je retouche, si je refais. »

Dans le film *Le Grand Soir*, tu apparais dans un concert live avec Benoît Poelvoorde qui joue un punk. Un souvenir de cette soirée ?
Ah bah oui ! Poelvoorde était complètement bourré, et c'était quelque chose ! Entre chaque prise, fallait le porter dans sa loge, tellement il était bourré, mais vraiment le porter, quoi ! Deux mecs le ramenaient de sa loge tellement il tenait plus debout. Bien rock'n roll ! Ca se voit dans le film ! Il fait pas semblant ! Il fait rarement semblant je crois, d'ailleurs.

La dernière chanson de l'album s'appelle *C'est pas moi qui suis trop vieux, votre musique c'est vraiment de la merde !* Que répondre à mon petit frère de quatorze ans qui écoute Maître Gims et Black M et qui dit que ce que j'écoute c'est de la merde ?
C'est un peu normal ! Il grandira !

Lorsque j'ai interviewé les Fatals Picards, ils m'ont dit que c'était toujours un plaisir de travailler avec toi et, je cite, « Ta douce et mélodieuse voix ». Qu'est-ce que tu aimerais leur répondre ?
Moi j'aime bien les Picards, ils sont bien et, moi aussi, j'aime bien travailler avec eux.

Yann Lindingre de Fluide Glacial avait réalisé le clip BD de ta chanson Punk Ouvrier. Est-ce que tu serais prêt à recommencer ?
Pourquoi pas ? Nous, on est ouverts à tout !

On a l'impression que le rock et la BD, ce sont deux mondes parallèles qui bossent souvent ensemble. Margerin, par exemple, dessine Lucien et son groupe de rock.



© Elise Schipman

Moi je suis pas très BD. J'ai vraiment arrêté la BD quand j'ai appris à lire, avec Tintin et Pif le Chien ! Je crois que, ce clip, c'était une idée de la maison de disque. Des fois, ça arrive qu'elles aient des idées !

Malgré le succès des Wampas, tu as choisi de continuer à bosser à la RATP, pour garder ton indépendance artistique. Après avoir été un punk ouvrier, tu es maintenant punk retraité. Est-ce que ça change quelque chose ?
Pas grand-chose, non. J'ai plus de temps pour faire de la musique : tant mieux ! Je fais un autre groupe avec mes enfants, Sugar and Tiger. Aujourd'hui, j'ai trois groupes et j'ai le temps de faire plein de trucs, donc c'est bien.

Tu ne comptes pas te mettre à l'aquarelle ?
Ah, non, non ! Pas d'aquarelles ! Je suis pas prêt encore, ni de livres d'ailleurs !

On n'aura donc pas Les Mémoires de Didier ?
Je dis toujours « Quand je serai mort on écrira ce qu'on veut ». Pour l'instant j'ai pas envie de rentrer dans l'histoire, qu'on écrive ma vie, mes mémoires, ça m'intéresse pas ! »

Tandis que je remercie Didier Wampas pour ses réponses à mes questions, je me dis qu'en fait, qu'il le veuille ou non, dans l'histoire du rock, il y est déjà.

Le soir venu, cette phrase se vérifie, tant Didier Wampas, à la fois fidèle à ses habitudes et à sa renommée, se donne à fond. Les Maroon Five auraient dû chanter « Moove like Didier », au lieu de « Moove like Jagger ». Sur scène, c'est bien l'homme que j'ai interviewé quelques heures plus tôt, et pourtant, on a l'impression qu'il s'agit d'un homme différent. Docteur Didier and Mister Wampas, peut-être ? Car le Didier calme et posé dans ses réponses saute d'un bout à l'autre de la scène ou sur lui-même, en chantant dans son micro qu'il envoie valser dans les airs, joue en équilibre de la guitare, soulevé par son public, se jette dans la foule et se laisse porter jusqu'à un mur qu'il escalade pour rejoindre le public resté au balcon. Du grand show, comme on l'aime et comme on n'en fait plus trop : un rock authentique, à la fois adolescent et d'une maturité pleine d'énergie, qui donne du baume au cœur. Au fil du concert, la voix de Didier Wampas, sans doute l'une des plus belles de tout le rock français, atteint les sommets de sa réputation : capable des pires dérives aux aigus infinis et modulable à volonté, elle chancelle parfois, mais ne tombe jamais lorsque notre homme, porté par la foule, joue avec la gravité.

- Basile Imbert

Playlist de l'amitié

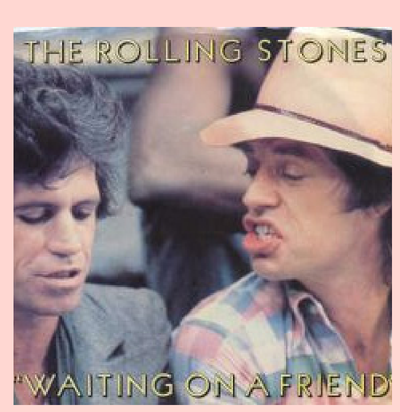
On vous avait déjà concocté une playlist pour les amoureux, on a du donc changer d'idée pour février (bye bye Saint-Valentin). Pourquoi alors ne pas célébrer l'amitié, la fraternité, l'amour des copains ? La bonne vieille copine qui squatte chez vous, l'ami compréhensif qui éponge vos larmes, la bande de bras cassés qui vous accompagne en soirée, ceux qui vous comprennent sans mot dire : il est temps de les honorer ! C'est parti pour une playlist qui sent bon la solidarité, l'humour et les amis de tous poils.



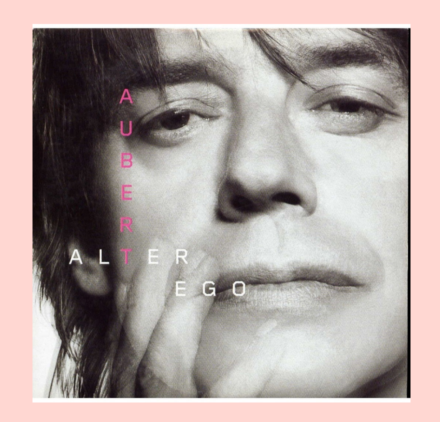
Joe Cocker
With a little help from my friend



Renaud
Si t'es mon pote



The Rolling Stones
Waiting on a friend



Jean-Louis Aubert
Alter ego



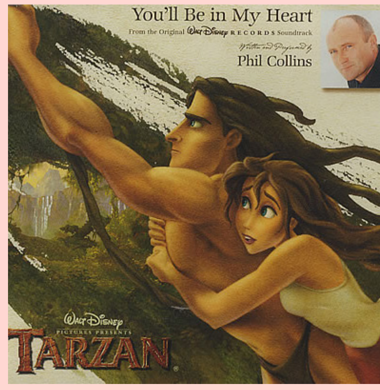
The Clash
Stay free



Stéphane Eicher
Pas d'ami comme toi



Will Withers
Lean on me



Phil Collins
You'll be in my heart



Feu!Chatterton
A l'aube

A la rédaction, on croise les doigts pour que cette playlist ait réchauffé vos petits cœurs en manque de chaleur humaine. Vous pouvez comme chaque mois retrouver la version complète de la playlist sur Spotify. Rendez-vous en Mars !

- Julia Coutant

Kitty, Daisy and Lewis de retour


DR

Trois ans déjà ont passé depuis la sortie du dernier opus de Kitty, Daisy and Lewis. Le trio revient donc en cette fin janvier avec The Third, troisième album du groupe. Et avec un producteur de choix, fan du groupe, qui n'est autre que Mick Jones, le guitariste des Clash. Jones a précédemment produit les Libertines et les Babyshambles, ce qui n'est pas rien ! Le nouvel album des frères et sœurs est, comme les autres, ponctué d'influences diverses que l'on retrouve tout au long de l'album.

Baby bye bye, chantée par Lewis, est un mélange de jazz, soul et pop des années 1950. On se croirait à cette époque, et les cordes ainsi que les chœurs renforcent cette impression. Dans la même veine, on retrouve Whenever You See Me, plus rock'n'roll et qui comporte des cuivres, et Never Get Back, plus blues qui peut faire penser à du Amy Winehouse. Turkish Delight se détache un peu du lot car elle fait penser à de la musique de fête foraine (mais des années 1950, toujours !), ce qui est dû en grande partie aux cuivres et à la batterie si particulière.

Feeling of Wonder, avec en guest à la guitare Mick Jones, est assez funk-rock'n'roll. No Action la suit. La chanson commence lentement au piano, lui donnant des airs d'Adèle, et on peut également entendre des cordes par la suite et de la batterie. La guitare tardive et brève amène la touche funk de la chanson. Bitchin'in the kitchen est elle très rock'n'roll, mais les effets de guitare apportent une touche de funk au morceau.

Good Looking Girl fait penser aux vieux standards de blues comme ceux de l'après-guerre grâce à la façon de chanter de Lewis. Quant aux instruments, ils font plus penser au blues des sixties ou seventies, car on peut entendre notamment de la batterie ou des cuivres. Developer's Disease, elle, est un blues guitare-voix, encore une fois chanté par Lewis. Le banjo de la fin apporte un côté country.

It Ain't Your Business est un peu semblable à la précédente car on y retrouve du blues, mais aussi du rock'n'roll et un zeste de country, dû à l'harmonica et à la guitare. Le solo de cette dernière reste très bluesy. La suivante, Ain't Always Better Your Way est plus country avec un côté rustique, et blues notamment grâce à la guitare. Whiskey, quant à elle, est toujours country mais avec un côté plus rock.

Avec ce mélange de styles, on peut dire que le groupe anglais a encore réussi son coup. Un album vintage qui est vivement recommandé aux fans de rockabilly, et à ceux qui veulent découvrir un style qu'ils ne pourront qu'apprécier !

- Mia Wallace

Hanni El Khatib revient avec Moonlight


© Gautier Zaregradsky

Enregistré en 30 jours, seul dans un studio de Los Angeles, Moonlight, troisième et nouvel album d'Hanni El Khatib a pour lourde tâche de succéder à Head In The Dirt, sorti en 2013 et qui l'avait fait connaître au grand public.

Une chose est sûre : ce troisième opus est beaucoup plus sombre que les précédents albums, comme l'annoncent la pochette et le premier single éponyme, accompagné d'un clip très étrange et difficile à comprendre. Moins pop que Head In The Dirt, plus que son premier Will The Guns Come Out, Moonlight sonne comme le mélange de ces deux périodes différentes, avec une naïveté perdue, dû aux longues tournées et aux désillusions sur le statut d'artiste acquis ces dernières années.

L'album s'ouvre donc sur le single Moonlight que l'on connait déjà. L'ambiance étrange, nuptiale et fantomatique que dégage ce morceau nous met dans le doute : doit-on danser, doit-on se sentir mal à l'aise, doit-on trouver ça beau ? Le morceau se termine et on ne sait toujours pas quoi penser. Melt Me commence, et on retrouve le mélange guitares acoustiques et électriques du premier album, totalement abandonnées sur le deuxième. Néanmoins, ce morceau n'a pas grand intérêt à part être sûrement le plus joyeux, ou du moins le moins noir de l'album. Et enfin on y arrive, LE morceau qu'on attendait : The Teeth est l'hymne garage énervé de Moonlight, comme une réponse à Fuck It You Win, sur son premier opus. Ce titre devrait réconcilier les fans de la première heure d'Hanni El Khatib, après qu'ils l'aient boudé à la sortie de son (trop ?) pop Head In The Dirt. S'ensuivent des titres pas très mémorables bien que sympas, comme Chasin' ou Worship Song. On peut reprocher à Hanni El Khatib de ne pas aller au bout de ses envies, d'être trop passif et de se reposer sur le côté étrange de

> « Doit-on danser, doit-on se sentir mal à l'aise, doit-on trouver ça beau ? »

ses morceaux. On avance dans l'album, sans avoir trouvé la perle rare. Mexico commence, et on a l'impression d'entendre une mauvaise chanson pop pleurnicharde et ennuyante, puis arrive le refrain et on comprend où tout ça nous mène : la rage que dégage sa voix et les guitares stridentes nous mettent une vraie claque inattendue. C'est fort, c'est prenant, c'est entêtant et on écoute ce morceau en boucle juste pour ces trop courts passages.

Comme si ce dernier titre faisait office de barrière, on rentre dans la deuxième partie de l'album, et c'est précisément à ce moment qu'arrivent les bonnes surprises de cet album : Servant, All Black, Home et Dance Hall sont exactement ce qu'on attendait, beaucoup plus électriques et plus dansantes que les premières chansons, elles sont notre raison même d'aimer Hanni El Khatib. Le mélange guitares / clavier offre un son vintage sans pour autant tomber dans le cliché. La boîte à rythmes sur Home offre une touche de modernité plutôt inattendue et risquée, mais au final pas désagréable. C'est alors qu'arrive la fin de l'album, et la question se pose : comment clôturer cet album éclectique, pour ne pas dire incohérent ? Il aurait été trop facile de finir avec un banal morceau en crescendo pour satisfaire tout le monde. Non, Hanni El Khatib est plus inventif que ça et il le prouve : Two Brothers est LE titre disco qu'on n'aurait jamais espéré voir sur un de ses albums. Après un couplet, la basse, la batterie, la guitare et les violon s'entremêlent pendant 4 minutes et nous emmènent très loin avant de s'arrêter brutalement.

Au final, cet album est sûrement le moins accessible d'Hanni El Khatib, et il l'explique lui même: «Ça sonne comme un mélange entre un python qui s'étrangle et un album de Can déformé. Je crois qu'il y assez de détours et de bizarreries sur ce disque pour que les gens se demandent ce que j'ai pu fumer.» Moonlight est un album agréable mais peu de morceaux resteront dans nos mémoires pour longtemps, il ne reste plus qu'à les entendre en concert pour véritablement constater leur efficacité. Notez au passage qu'Hanni El Khatib a réalisé lui même tout les visuels de l'album ainsi qu'un clip de 40 minutes pour illustrer son album, basé sur le principe du foundfootage.

- Jules Gaubert


DR

Le joueur d'orgue

Le tocsin résonna dans toute la cité, avant de se répandre lentement à toutes les plaines, clairières, déserts, montagnes et plages autour de Schlossdom. La plus grande ville de l'Est était en état de siège, et des hordes de barbares, comme venues d'un autre temps, avaient installé leur campement à quelques centaines de mètres, suffisamment près pour être vus des citoyens assiégés, mais assez loin pour ne pas être la proie des flèches des défenseurs. On attendait des renforts qui n'avaient que déjà trop tardé et l'on disait que l'ennemi pouvait compter sur quinze cent hommes supplémentaires venus des montagnes et des déserts lointains. Une rumeur mortelle, bientôt accompagnée du fracas des sabres contre les enclumes des forgerons, contaminait un à un les esprits de la ville, et c'est sans réel optimisme que l'on patrouillait dans un silence déchiré par les grincements des rares armures, le long de la première enceinte, paré à l'assaut qui se faisait attendre. La volonté morbide de défendre jusqu'à la dernière brique de la cité léguée par les Ancêtres Fondateurs animait les hommes, mais ne leur donnait pas de réel espoir de victoire face aux barbares.

Le chef couronné de l'ennemi, Bjitar le Magnanime, qui n'avait de magnanime que le nom venu d'une mauvaise traduction barbare de Magnus, affichait volontairement son intention flegmatique de ne pas encore attaquer Schlossdom, préférant laisser la ville engloutir ses derniers vivres. Le conseil des Illustres Généraux avait été aussi clair que concis : on ne pouvait pas envisager une sortie par-delà les murailles pour mettre en pièces ses troupes, tant l'infériorité numérique rendait perdu d'avance le combat. Le Grand Intendant de Schlossdom, Grachus troisième du nom, ne désirait pas envoyer ses troupes à une mort certaine et préférait attendre que l'ennemi lance l'assaut. D'ici-là, se disait-il en se forçant de ne pas pleurer, peut-être que les Dieux auraient pitié d'eux... Son souci le plus proche pour l'instant était de calmer son fils, Siefrigt, qui rouspétait de ne pas pouvoir partir au combat.

« La guerre n'est pas une chose pour les jeunes de ton âge.

- Mais, père, la guerre est déjà là pour moi ! Je ne vais pas rester sans défendre la cité, à attendre avec les femmes et les enfants que Bjitar ne prenne la ville ! Je veux porter haut les couleurs de mes ancêtres, les couleurs rouge et or de Schlossdom ! »

Le Grand Intendant eut un sourire qui lui réchauffa le cœur. À quatorze ans, son fils avait déjà la fougue caractéristique de sa lignée. Mais un éclair de lucidité, dans cet élan d'amour paternel, le força à lancer à ses hommes :

« Amenez-le dans le Grand Temple avec les femmes et les autres enfants de la cour. Sa place est ici, pas au champ d'honneur ! »

La rage, toute d'hormones bâtie, d'être forcé à fuir le combat et la frustration de savoir perdue la couronne dont il devait hériter rendait la marche de Siefrigt, cerné par deux gardes, exécrable. « Mais laissez-moi ! Laissez-moi me battre ! Je veux défendre Schlossdom ! »
Soudain, alors que le Grand Temple apparaissait devant eux, il y eut un terrible sifflement dans l'air, que précéda un désespéré « Ils passent à l'attaque ! » venu de la muraille ouest. Le sifflement s'approchait à l'horizon et Siefrigt comprit qu'il s'agissait d'une volée de flèches. Il se précipita sous les boucliers que les gardes plaçaient au-dessus de leur tête, pour se protéger de cette pluie mortelle. Puis, saisissant son courage, il profita de ce bref instant de surprise générale pour fausser compagnie aux gardes. Il arriva, le cœur prêt à exploser après cette folle course, à l'armurerie laissée déserte car tous partaient défendre la cité, où il s'équipa avec des armes trop lourdes et une combinaison de métal bien plus grande que lui. Son haubert cachait en partie sa vue, mais il croyait en l'instinct : sur le principe, seule l'enveloppe protectrice de ses ancêtres aurait suffit.

Siefrigt suivit ensuite les foules de défenseurs qui se massaient par centaines devant le pont-levis principal. La panique commençait à prendre d'assaut la ville, tandis que l'ennemi marchait devant ses

murailles, tirant ça et là des volées de flèches qui trouvaient toujours leur cible. Bjitar le Magnagnime s'avançait, entouré de ses généraux, et on entendait le fracas de leurs sabres contre les armures. Une colonne d'hommes en déroute, les bras s'agitant en l'air dans cette symphonie du désespoir, passa devant Siefrigt.

« La première porte a cédé ! Nous sommes faits ! Ils sont bien trop nombreux ! »

Mais déjà, une flèche vint se planter dans le tibia droit du garçon, qui chancelant sur lui-même, accompagna dans sa chute le craquement ignoble de ses os. Ses yeux adolescents se refermèrent, tandis que des infirmiers vinrent le porter sur un brancard de fortune. La ville allait être prise. Sa population allait être massacrée ou réduite en esclavage, comme les autres peuples victimes de la sanguinaire folie de Bjitar. Siefrigt entrouvrit ses yeux, entre deux respirations.
Ce fut à ce moment là, alors que tout semblait perdu, qu'il le vit, enveloppé de la lumière orange d'un soleil d'hiver. Il se releva d'un coup de son brancard, ses muscles endoloris mais suffisamment puissants accompagnant son esprit habité par la volonté d'en découdre, et ses vertèbres craquèrent. Enveloppé dans une bure violette ponctuée d'étoiles brodées qui collait à son allure maigre et rapide, Manificcio, le joueur d'orgue, fonçait vers le Grand Temple, et porté par une béquille, Siefrigt le suivit, bravant sa vive douleur.

Le joueur d'orgue lâcha ses doigts sur les touches du clavier, et ceux-ci s'animèrent avec une telle dextérité qu'on eut cru à un groupe de fauves fondant sur un troupeau d'herbivores paisibles. La chevauchée musicale commença alors, prête à en découdre, et Siefrigt n'avait jamais entendu un air aussi beau. Le jeune guerrier qu'il était ne put s'empêcher de verser des larmes d'émotion profonde et sincère.
Le premier accord plaqué, comme un coup de tonnerre dont les arpèges baroques auraient été la pluie, vibra dans toute la salle principale du Grand Temple, et l'onde se propagea, infatigable, plus forte à chaque mètre conquis. L'une des princesses du gynécée s'exclama alors, dans une sorte de joie hystérique :

« Regardez ! Regardez, à la fenêtre ! »

Siefrigt se rua, non sans mal, au balcon principal et ne put en croire ses yeux hallucinés. Le sol avait tremblé, et une brèche s'était ouverte, en forme d'éclair tellurique qui laissait entrevoir les entrailles de la terre, furieuse d'être ainsi vulgairement labourée. Surpris et terrifiés, le troisième bataillon d'infanterie de Bjitar s'engouffra dans le sol en poussant des hurlements dont l'horreur traversa l'espace pour résonner sur les murs du Grand Temple. Mais déjà, en entamant le troisième mouvement, le joueur d'orgue couvrait de sa volupté harmonieuse, ces cris terribles qui se perdaient sous les accords mélodieux. La gamme mineure était constamment brisée sur elle-même, en permanence retournée dans une construction d'ostinatos imbriqués les uns sur les autres, dont les arpèges solennels se déroulaient inconsciemment comme le ciment de cet édifice, lequel menaçait de s'écrouler sur lui-même, cathédrale gothique branlante, mais qui pourtant tenait bon. Le joueur d'orgue insistait parfois sur un accord qui n'allait pas forcément avec la gamme et qui rompait avec le thème initial, modulant la suite comme une annonce. Pourtant, on ne l'écoutait plus.

Les regards hypnotisés par le dehors avaient bouché les oreilles des défenseurs, qui ne pouvaient décrocher leurs yeux ébahis du spectacle incroyable qui se déroulait non loin du campement ennemi. À chaque note que les doigts du joueur d'orgue faisaient naître, une nouvelle déchirure apparaissait dans le sol de la bataille plus grande que la précédente. La terre se striait de vagues qui déferlaient sur l'ennemi, l'écrasant sous des tonnes d'humus fraîchement retourné. Au bout de longues minutes qui parurent une infinité, Bjitar lui-même fut enseveli sous terre, suivi de près par tous ses généraux qui tentaient de fuir la colère du sol que nourrissait la tendre musique du joueur d'orgue. Lorsque la dernière note eut résonné dans la cité ravagée par le combat, il ne restait plus rien de l'armée de Bjitar, décimée.

Et ainsi, Schlossdom fut sauvée.

– Basile Imbert

ANTIPODE

ANTIPODE
MJC RENNES

JANVIER

DIM. 18 — **LOCUS SOLUS ORCHESTRA** par LOUP BARROW, THOMAS BLOCH, MANU DELAGO et NADISHANA VLADISWAR et **JOZEF VAN WISSEM**

MER. 21 — **ONAMISSION** de MERMONTE

JEU. 22 — **FEST NOZ ANTIFA #5** avec DIGRESK, DOUR/LE POTTIER QUARTET, BLAIN LEYZOUR et BEAT BOUET TRIO

VEN. 23 — **FRANÇOIS AUDRAIN** et **JOY**

DIM. 25 — **CARTE BLANCHE À ANTINOTE** avec SYRACUSE LIVE CLUB, ZALTAN, GEENA, IUEKE, CHAMBRY, KNAPPY KAISERNAPPY et DRY

SAM. 31 — **LA HUITIÈME** avec DJ RICHARD, BORROWED IDENTITY, THEO MULLER et Invités

FÉVRIER

VEN. 06 — **GET UP JUST MOVE #3** avec STEVENSON FAMILY, LE ZOOO, EVOLUTION CREW, LYRICAL INDUSTRY, BATTLE et DANCE FLOOR

SAM. 07 — **KEEP THE SIZE #2** avec SAM PAGANINI, D'JAMENCY, RE.SET et SQUATT

DIM. 22 — **URBAN ESCAPE** de David de Rueda, Mélanie de Groot Van Embden

JEU. 26 — **HANNI EL KHATIB**, **THE PAINS OF BEING PURE AT HEART** et **JESSICA93**

SAM. 28 — **SCRED CONNEXION**, **VAINQUEUR EOW**, **MICRONOLOGIE** et **DJ FRESHHH**

MARS

MER. 04 — **ALI BABA ET LES 40 PETITS POUCETS**

JEU. 05 — **MINA TINDLE**, **CHAPELIER FOU** et **GÉRALD KURDIAN**

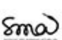
VEN. 06 — **YELLE** et **CLARENS**

SAM. 07 — **CLÔTURE URBAINES** avec MIDLAND, TESSELA, PAULA TEMPLE et LA DENRÉE

JEU. 12 — **SCARECROW** et **SAX MACHINE**

À VENIR — **STEFFI, GEMMA & THE TRAVELLERS, SALLIE FORD, EARTH CRISIS…**

2 RUE ANDRÉ TRASBOT – RENNES – 02 99 67 32 12 – WWW.ANTIPODE-MJC.COM










Atelier Wunderbar - Photo : Midland © James Clothier - Licence : 1019090-1019091-1019092 - Typographies Lieux Communs

Snow Therapy

Les nerfs au bord des lèvres

Une famille suédoise mange sur la terrasse d'un restaurant. Un restaurant sur pilotis, planté dans quelques mètres d'une neige fraîche. Les plats sont bons. Le père est habillé d'un manteau bleu, la mère a les cheveux tirés, les enfants-roi boudent. Afin de sauver la politesse fade de leurs discussions, les reliefs des pics et des crêtes agrémentent l'arrière-plan. Soudain, les vallées et couloirs enneigés tremblent sous le choc d'une détonation. La neige dégringole, se nourrissant d'elle-même. C'est l'avalanche. Impressionnante, elle s'approche dangereusement de la terrasse. Panique. Comme un grand nuage de cendres, les flocons étouffent les cris des enfants. Le nuage est épais. Une sorte de crasse blanche dont il faut sortir pour survivre. La neige s'est arrêtée à temps, ne se transformant pas en faucheuse emportant les âmes dont le sang était déjà glacé. Dans Snow Therapy de Ruben Östlund , le nuage décide de rester dans les esprits.



Se prendre une avalanche ou un rouleau sur une plage de Biarritz, l'effet doit être à peu près le même. Après deux ou trois tonneaux en mode machine à laver, le cœur au bord des lèvres, on essaye de marcher droit. Et on tombe. L'avalanche, dans Snow Therapy, vient faire remonter le fond des tripes, le fond des nerfs de Tomas et sa femme. Alors que la nature et le grand air sont à leur porte, Ruben Östlund a choisi de brouiller les repères, n'expliquant rien, ne montrant rien de vraisemblable, rien qui puisse donner du crédit à la situation. Tout simplement parce que le nœud de l'histoire, c'est la tension du couple – le reste on s'en tamponne l'oreille avec une babouche. Et cette invraisemblance est au service de la tension, presque palpable.

Chaque jour, la famille est sur les pistes, pouvant s'envoler dans de grandes courbes sur la poudre. La caméra plane avec eux, avec une douceur rare. Ils sont seuls. A la fin de chaque journée, la famille retourne à l'hôtel pour glisser sur les parquets vernis. La caméra caresse les corps habillés de bleu. Ils sont seuls. L'éternelle solitude dans une station d'hiver en hors-saison, cela ne semble

pas impossible. Mais lorsque les saunas et les restaurants ressemblent à des boîtes de sardines, cela devient étrange. Étrangement efficace. Le vide silencieux des lieux pèse sur nous comme un couvercle.

Chaque soir, c'est vibromassage dentaire en famille devant le miroir. Et à la façon du vrombissement des moteurs dans les embouteillages d'un lundi matin, les brosses à dents électriques sont routinières. Cette boucle infernale qu'ils fuyaient, représentée explicitement entre autre par l'Eté de Vivaldi – leit-motiv musical du film assez paradoxal en hiver –, revient incessamment, au galop. Toujours dans le principe de la boucle, le couple réinterprète le déroulement de l'épisode de l'avalanche, en confrontation avec le jugement d'un autre couple. Ces situations semblent d'ailleurs être une simple excuse pour remettre le sujet sur le tapis, d'où il faut parfois sortir d'un coup de facilité scénaristique, comme balancer un drone en pleine tête d'un invité. D'après Ebba, Tomas est un père indigne et égoïste, n'ayant pris soin que de son iPhone et de ses gants, pas de ses enfants alors que la mort était au balcon. Et communiquant entre eux autant que des huîtres, un malaise s'installe. Lui, d'abord dans un certain déni par rapport à cet épisode de leur vie, tente de se protéger ensuite en se plaçant en « victime de son propre instinct » dans une scène atroce et larmoyante à souhait. Les enfants, mis de côté, sortent peu à peu du cadre. Malheureusement, par des ellipses trop nombreuses et l'absence cruel de rythme, ce manque de communication semble être à l'image des raccords et du montage : bancal.

> «le reste, on s'en tamponne l'oreille avec une babouche»

Le réalisateur se sauve en jouant avec les lieux, à la fois espaces et reflets de l'intériorité des personnages. Le couple est complètement coupé de l'extérieur. Lorsque Tomas part skier une journée seul et que deux jeunes filles se payent sa tête sur des transats, on ne voit jamais leurs visages : elles sont extérieures à son monde. Et l'appartement loué par la famille semble représenter l'absence de communication, l'enfermement ; le couloir, lui, est une échappatoire, un lieu pour suturer les plaies. La lecture devient double et nous oublions l'invraisemblance.

A première vue, Snow Therapy semblait être un de ces films mal montés traitant d'un sujet en se plaçant en dehors de toute réalité, loin du spectateur, loin de nous. Mais Ruben Östlund, l'acteur Johannes Bah Kuhnke et l'actrice Lisa Loven Kongsli réussissent à créer un film-malaise à en devenir insomniaque.

– Betit Penoît


© BacFilms

Beaucoup de bruit pour rien

Jamais une élection législative partielle n'aura autant déchaîné les passions dans les mondes politique et médiatique. La 4e circonscription du Doubs est passée du jour au lendemain d'un territoire désindustrialisé oublié de tous à un vaste terrain de jeu électoral qui concentre l'attention générale. D'autant plus que, miracle, le candidat du Parti Socialiste est au deuxième tour ! Personne n'y croyait, voyant déjà s'affronter les droites, celle de l'UMP face à celle du Front National. Il n'en est rien. Dans cette circonscription ancrée à gauche, l'UMP a été balayée, laissant la place au FN, menée par une candidate qui en 1996 voyait comme évidente l'inégalité entre les races. Sophie Montel affronte au deuxième tour le candidat socialiste Frédéric Barbier, qui a certainement profité de la montée en flèche de la côte de popularité de l'exécutif, a accueilli quatre jours avant le scrutin Manuel Valls, et a vu Bernard Cazeneuve se déplacer à l'entre-deux tours. Rien que ça. Le Doubs serait donc devenu «the place to be» ? Que nenni.

Cette vaste mascarade politicienne arrange tous les partis politiques. Cela permet d'éviter de parler des vrais sujets, de passer son temps à commenter cette élection législative partielle qui, quel que soit le résultat, ne changera rien à l'avenir du quinquennat de François Hollande. La 4e circonscription du Doubs est un laboratoire. D'abord pour les médias et les instituts de sondage, qui croient pouvoir mesurer un «effet Charlie», l'impact des attentats que nous avons connus le mois dernier. Autant dire qu'on ne voit aucune décence dans l'attitude de ces gens qui pensent pouvoir tout mesurer, dans le seul but de vendre du papier. Mais passons. Un laboratoire également pour le Front National, qui grignote petit à petit dans toutes les élections, mais qui a encore du mal à s'imposer lors du scrutin majoritaire uninominal, du fait de l'alliance objective «UMPS». En effet, le FN et sa candidate ont peur du mirage que représente ce que l'on appelle le Front Républicain, ou le regroupement des démocrates et des républicains derrière le candidat qui affronte l'extrême-droite. Comme si chaque parti était propriétaire de ses électeurs. Cette vieille tradition des consignes de vote, qui infantilise les citoyens, participe depuis des années au désenchantement des Français envers leur classe politique. Les logiques d'état-major n'intéressent plus personne, sauf ceux qui en vivent, et ceux qui les commentent.

Dimanche dans la 4e circonscription du Doubs, toutes les caméras de France seront braquées sur les deux candidats, et leur résultat. Lundi, tout le monde commentera ce résultat, l'analysera comme une victoire pour François Hollande si le candidat PS est vainqueur, comme une effrayante droitisation de la France si la victoire revient au FN. Mardi, on n'entendra plus parler de tout ça. Ni de la 4e circonscritption du Doubs. Et les problèmes de ce territoire n'auront jamais été abordés, encore moins réglés. L'attention politique et médiatique trouvera un autre os à rogner : 2017, le service national, le Patriot Act à la française... Et inlassablement, on recommencera le même schéma.

Et franchement, ça commence sérieusement à fatiguer tout le monde.

- Kevin Dufrêche

Five Nights at Freddy's

Vous êtes à la recherche d'un job étudiant pour l'été, avez envie d'aventure et de frissons et souhaitez concilier les deux ? Le jeu Five nights at Freddy's est fait pour vous !

Un cache-cache d'un nouveau genre

N'avez-vous jamais rêvé d'être gardien de nuit dans un restaurant grouillant de peluches animées surnommées «animatronics» et n'ayant pour seule aspiration que de vous faire la peau ?

Dans ce Survival Horror Point'N'Click, sorti en août 2014, le but du joueur est de survivre dans le restaurant, coincé dans le bureau, cinq jours d'affilée de minuit à 6 h du matin sans se faire attraper par les animatronics. Deux jours bonus sont aussi accessibles une fois les cinq jours réussis (bon courage), nommés « Day 6 » et « Custom Night ». Afin de sortir vivant de ce restaurant, il vous faut impérativement surveiller les moindres mouvements de ces animatronics, à l'aide de caméras, dont la batterie est à 100% au départ mais diminue très rapidement. Si la batterie atteint les 0% avant le levé du jour, Freddy, LA peluche mascotte, viendra vous tuer. En somme, c'est une sorte de cache-cache revisité. Trouvez les animatronics avant qu'ils ne vous trouvent. Mais, cela ne serait pas drôle de s'arrêter là. En effet, les portes consommant beaucoup d'énergie, il est conseillé de ne les fermer qu'en cas de stricte nécessité. En clair, un moment d'inattention et c'est la mort assurée.

La peur est au rendez-vous

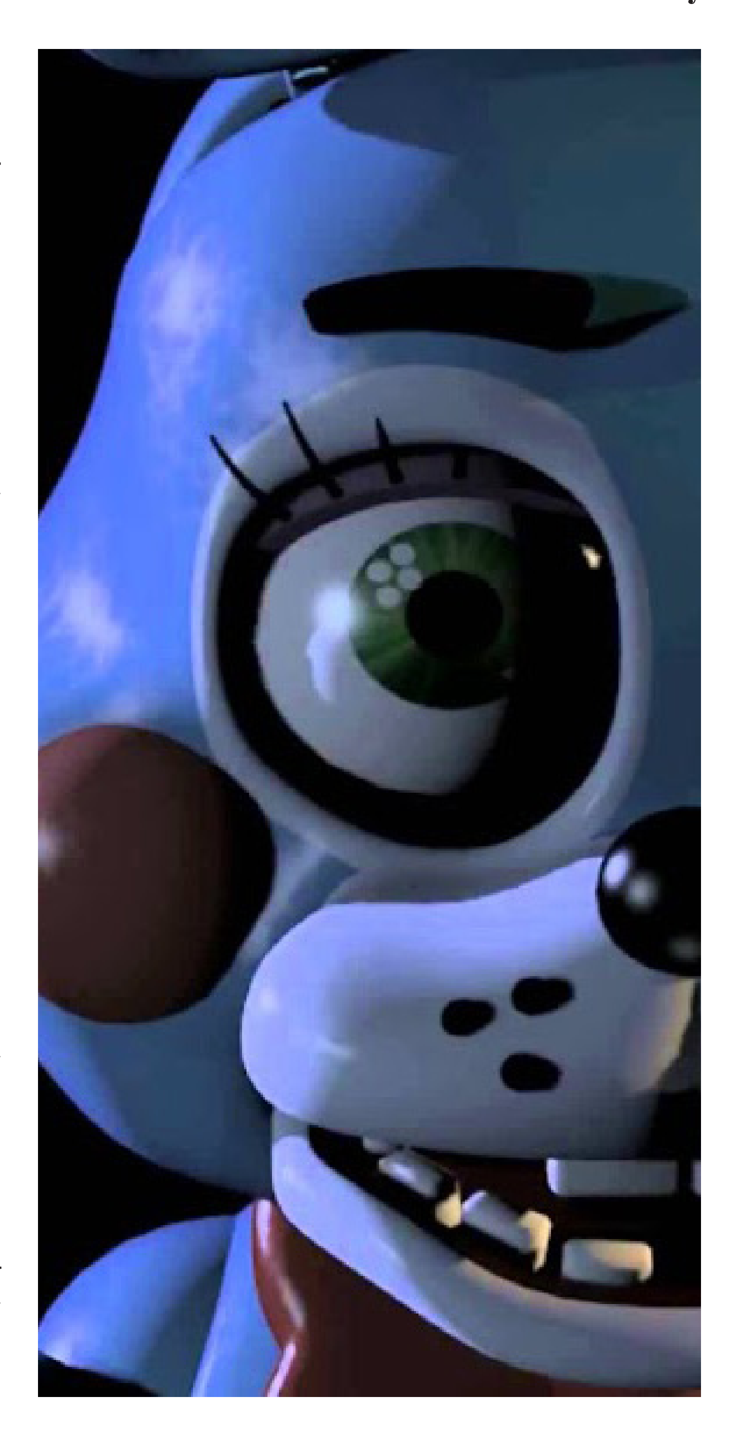
Un design simpliste, une ambiance oppressante, dérangeante, des animatronics effrayants... Tous les ingrédients sont réunis pour que le joueur, muni de son casque et de son clavier, s'enlise dans l'angoisse. En regardant divers avis sur internet on se rend vite compte que ce jeu terrifie même les plus aguerris en matière d'horreur vidéoludique. On connaît tous Amnesia, la référence en matière de jeu d'horreur. Eeh bien, Five nights at Freddy's arrive à le détrôner. Sur l'échelle du frisson, il est parmi les premiers. Il paraîtrait même que les screamers sont nombreux....

A savoir

Le scénario de ce jeu est inspiré d'un fait réel qui s'est produit en 1993 dans le restaurant familial Chuck E Cheese. Ce lieu est le théâtre d'un homicide orchestré par un jeune employé du restaurant qui a tué quatre de ses collègues et blessé grièvement un cinquième après la fermeture du restaurant. Le meurtrier fut alors arrêté et condamné à la peine de mort en 1996.

Five nights at Freddy's 2 et Five nights at Freddy's 3 sont déjà sortis. De quoi prolonger l'expérience pour les plus téméraires d'entre vous... Bonne chance !

-Clara Boulay



The Smell of us – L'Ordre et le Chaos

Bien avant sa sortie en salles, fidèle à l'habituelle image sulfureuse de sa caméra, le dernier film de Larry Clark a déjà fait coulé beaucoup d'encre et a fait remuer non pas moins de langues bien pendues. Longtemps plus distribué ni diffusé dans son pays natal (Ken Park a été montré pour la première fois l'année dernière à New York !), son dernier film Marfa Girl est sorti uniquement sur internet pour le prix unitaire de cinq dollars. Jadis sélectionné en compétition officielle à Cannes pour son premier film Kids, aujourd'hui il semblerait que chaque nouveau film de Larry Clark devienne davantage un événement tant son caractère confidentiel se fait de plus en plus ressentir.

Tourné en France où le cinéaste ne parle pas un mot de la langue, et portés par des jeunes acteurs amateurs, The Smell Of Us est pourtant le film dont il rêve depuis une bonne quinzaine d'année, depuis dit-on, la première fois qu'il a foulé les pavés parisiens. C'est lors de l'une de ses expositions photographiques au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris que ce dernier fait la rencontre d'un jeune poète nantais Mathieu Landais, alias Scribe. Tout comme il y a presque vingt-ans pour les inoubliables Kids, alors scénarisé en deux semaines par le jeune Harmony Korine, seulement âgé de vingt et un ans, Clark demande à Scribe d'écrire un scénario inspiré de sa propre jeunesse pour son prochain film.

C'est l'histoire d'une bande de jeunes skateurs, pour la plupart de milieux aisés qui passent leur journées au Trocadéro et dans les squats, entre défonce et prostitution, certains voient leur jeunesse se consumer avec une fulgurance déconcertante. The Smell of Us, comme son titre l'indique, ne s'attache pas tant à raconter une histoire bien ficelée et documentée qu'à nous faire sentir l'essence même de la jeunesse (ou du moins d'une certaine jeunesse), cette vérité si précieuse à laquelle l'artiste tente d'accéder depuis cinquante ans, par travail d'immersion sur le terrain (son Oeuvre et sa vie privée ne font qu'un, il aime vivre avec les sujets qu'il photographie ou filme).

On peut reprocher mille et une choses au film (ce que certains n'ont pas manqué de faire, l'attaquant sur sa morale douteuse, sa perversion, son ingratitude ou encore le fait de n'être qu'un vaste prétexte pour assouvir ses fantasmes) pourtant le regard de Clark sur ses Kids n'est jamais condescendant : il regarde ses personnages avec beaucoup d'amour, de tendresse, il les sublime tout en les prévenant des gouffres du monde des adultes dont ils tentent l'expérience. Clark se positionne indéniablement du côté des Kids, et son film est le reflet de leurs inconscients, surplombés par leurs peurs et leurs incertitudes. De cela on peut le rapprocher de Spring Breakers de Korine où la jeunesse choisit la débauche et l'excès, car la vie semble ne rien avoir de mieux à leur offrir.

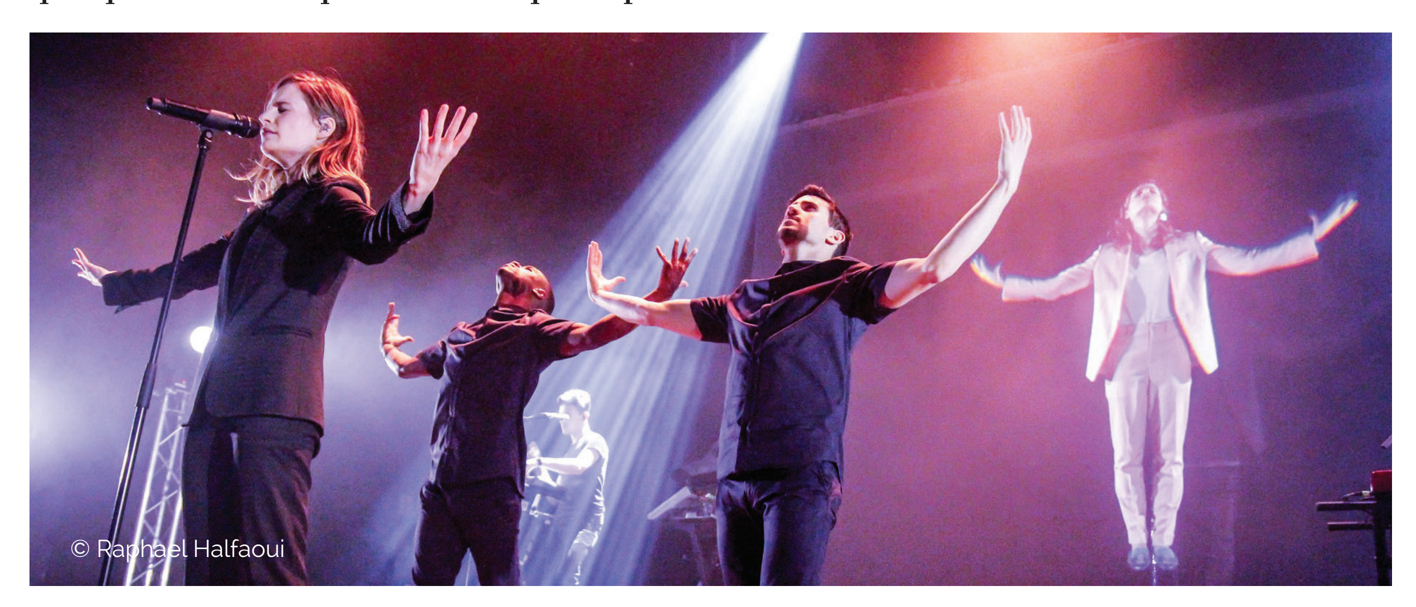
Si Clark rime depuis toujours avec chaos, il atteint aujourd'hui probablement le point culminant avec The Smell Of Us. Ce film questionne la jeunesse certes mais va bien au delà de son sujet et de ses thèmes de prédilections habituels que sont les affres de l'adolescence. En confrontant deux cartographies des corps et des âges, la jeunesse et la vieillesse, en mettant les deux générations à nu face à face mais aussi l'une au contacte de l'autre, il évoque avec délicatesse les souffrances qui habitent les deux corps respectifs. Le premier est si beau qu'il est à pleurer, le genre de beauté nonchalante, facile, une beauté qui s'ignore ; le second, lui se noie dans une certaine nostalgie de ce qui ne lui appartient déjà plus, et le pousse à convoiter tel un vampire la jeunesse comme l'élixir suprême. Entre ces deux corps et êtres que tout opposent se dessine conjointement un visage, celui de la vie elle-même, tiraillé dans les méandres de l'angoisse existentielle. Au sein des différentes textures de la peau, entre les rides et pores se tissent un lien entre ces deux corps antagonistes : le vide. Cette idée de la vanité comme matière asphyxiante de la chair et comme poison de l'esprit se manifeste à son paroxysme à travers la scène où Dominique Frot, qui incarne la mère incestueuse, ivre et nihiliste de Matt, offre une performance géniale d'improvisation. Une seule prise aura suffit, Clark dira que c'est l'une des scènes les plus belles qu'il ait vu au cinéma !

- Lisha Pu

Rencontre

Christine and the Queens
Artiste unique en ses genres

Après son EP Nuit 17 à 52, éponyme de sa fameuse chanson, et son album Chaleur humaine sorti le 2 Juin dernier, Christine and the Queens sillonne les routes et impose son style. Inspirations plurielles pour une artiste singulière, Christine and the Queens, c'est le phénomène de cette année, et sûrement plus encore. Parée de son plus beau costume et d'un succès encore raisonnant dans les tympans, elle nous a en quelques mots évoqué les maux qui inspirent ses textes.



© Raphael Halfaoui

Après son EP Nuit 17 à 52, éponyme de sa fameuse chanson, et son album Chaleur humaine sorti le 2 Juin dernier, Christine and the Queens sillonne les routes et impose son style. Inspirations plurielles pour une artiste singulière, Christine and the Queens, c'est le phénomène de cette année, et sûrement plus encore. Parée de son plus beau costume et d'un succès encore raisonnant dans les tympans, elle nous a en quelques mots évoqué les maux qui inspirent ses textes.

Tu es une artiste complète ; auteur compositrice interprète. Comment sont écrits les morceaux ? Est-ce-que tu commences par la musique, par les textes, est-ce variable ?

Il y a une constante quand même quand je compose, c'est que je commence toujours par la musique. C'est-à-dire que je ne me souviens pas d'une chanson qui aurait commencé par un texte. Et du coup, je pense que dans mon utilisation du français et de l'anglais – l'anglais n'étant pas ma langue maternelle – c'est peut-être plus le français qui se ressent, mais c'est peut-être moins naturel. Je travaille le français par rapport à des sonorités. Je compose la musique toute seule et après j'improvise la ligne mélodique avec des onomatopées. Et souvent, avec le français, j'essaie de retrouver certains accents que j'aime bien. Donc même si mon texte a du sens, j'essaie aussi de travailler le français comme une langue qui chante un peu, plus que comme une langue monotone, parce que le français est plutôt monotone d'habitude.

Alors effectivement, tes textes ont du sens mais ils restent très hermétiques, cryptiques : on ne comprend pas dès la première écoute, et on découvre de nouvelles « couches » à chaque lecture, chaque écoute. Il y a une réelle dimension poétique dans les textes. Comment sont-ils écrits par rapport à la musique ?

Les textes viennent plutôt rapidement, d'un coup, et c'est vrai que j'ai une esthétique qui n'est pas du tout réaliste dans l'écriture, c'est beaucoup d'images, d'ellipses. Je pense qu'on écrit avec ce que l'on a lu, ce que l'on a aimé. Moi, avant de faire de la musique, j'ai toujours beaucoup écrit. J'étais passionnée



par l'écriture, et je le suis encore, et j'écrivais des formes un peu plus narratives. J'écrivais même des nouvelles, des pièces de théâtre. Et puis, à un moment, j'ai basculé. Moi-même, j'arrivais plus à lire des formats longs et je ne lisais plus que de la poésie ou des textes assez elliptiques et je me sentais très à l'aise dans cette manière d'écrire. Et y a souvent des gens qui me disent « Mais pourquoi t'expliques pas plus tes textes ? Pourquoi tu ne nous aides pas à interpréter ? », je parle souvent de Bashung pour ça parce que pour moi, c'est une référence en textes français parce que ce sont des textes qui résistent à l'interprétation. Les chansons de Bashung sont assez énigmatiques. Et en même temps, ce que je trouve assez joli, c'est que les gens travaillent pour en faire leur chanson. Je trouve ça assez beau qu'une chanson, ce soit toi qui la termine. Pas dans le sens où moi je ne sais pas ce que je dis, mais plus dans le sens où je préfère qu'elle t'appartienne aussi un peu. Et que des chansons de Bashung comme La nuit, je mens, elles ont changé pour moi au fil des années parce que moi-même j'ai changé. Ça, je trouve ça très beau comme forme d'écriture. Donc c'est une sensibilité que j'ai en tout cas quand j'écris. Et de toute façon, c'est mon langage de m'exprimer comme cela. Et par conséquent, ce ne sont pas les textes les plus directs du monde, et en même temps ça m'intéresse assez.

Justement, cela laisse place à l'appropriation du texte, comme tu le dis. C'est d'ailleurs l'interprétation qui est assez importante dans ton travail. Quand tu es en studio, imagines-tu directement ce qu'il va se passer sur scène ou penses-tu à la scène quand tu écris un morceau, directement ?

Cela fait partie intégrante du processus, en effet. Alors, la musique est à l'origine de tout mais c'est vrai que je n'arrive pas à la détacher d'images ou d'attitudes, ou « Tiens, comment est-ce-que je pourrais la défendre dans une vidéo ? » ou « Tiens, sur celle-ci, je vais devoir danser ou celle-ci, je serai assise ». Il y a des choses qui me guident toujours un petit peu. Et c'est aussi parce que je pense que depuis le début, le projet existe avec un personnage, et donc une esthétique, un propos, une histoire. Tout a toujours dialogué. Mais ça c'est aussi parce qu'avant ça j'ai voulu faire de la mise en scène, et je pense que c'était une manière de ne pas choisir entre plusieurs disciplines. Quand on réfléchit à la mise en scène, on pense à la scénographie, à la danse, à la musique, à l'interprétation du texte. Donc j'ai toujours beaucoup aimé travailler de cette manière.

> « Le personnage à un moment a été nécessaire, parce que je suis une grande timide et il y avait plein d'impasses personnelles que je n'arrivais pas à résoudre »

C'est donc une vue d'ensemble…

Oui, en quelque sorte. Mais même en studio, je n'arrive jamais avec une maquette guitare-voix ou piano-voix, j'ai déjà des idées de production et c'est comme cela que je me sens à l'aise.

Dans les chansons, la répétition des fins de phrases est omniprésente, notamment dans Saint Claude ou La nuit 17 à 52. Il y a une raison particulière ou c'est plus dans un souci de rythmique ?

Oui, c'est vrai, je suis une meuf qui bégaie en fait. Donc je pense que c'est un souci mental (rires). Non mais sans rire, je pense que c'est parce que je suis obsessionnelle. Je me demande si ce n'est pas une forme de névrose. Forcément, on écrit avec ce que l'on est, donc je pense que ça traduit mon côté obsessionnel. Je pense que ça se psychanalyse. Mais du coup je suis vigilante là-dessus parce que j'ai remarqué que c'était l'une de mes tendances.

Il y a aussi des insertions de phrases parlées, pourquoi ? Est-ce ton goût du rap qui t'influence ?

C'est mon côté slam (rires). Mais, mes pauvres enfants, je tourne autour du rap mais je n'ose pas y aller. J'écoute beaucoup de rap, j'en suis une grosse consommatrice. J'adore profondément le rap, et je pense que les moments parlés sont des tentatives très timides de me rapprocher du genre. Je me suis posé la question et je me la pose encore « Est-ce-que j'essaie de rapper ? » mais je ne sais pas, j'ai des problèmes là-dessus, des problèmes éthiques, parce que le mouvement hip hop et le rap, c'est tellement lié à des choses très culturelles. Par exemple, une rappeuse blanche comme Iggy Azalea, ça me gêne qu'elle reprenne plein de codes de la thug life qui sont liés à la communauté black et qui doivent rester dans cette communauté. Parce que c'est aussi très politique, il y en a énormément dans le rap. D'un autre côté, je dis ça, mais Eminem, j'aime beaucoup et il est blanc. Mais il venait de Detroit et il était aussi socialement dans une position qui fait que le rap est plus justifié pour lui. Moi je me sentirais mal à l'aise de rapper. Ou alors il faudrait que je trouve un entre-deux. Mais en tout cas le rap américain, en termes de production, de phrasés, m'influence beaucoup. D'ailleurs, les couplets de Saint Claude ont été écrits alors que j'écoutais du Kendrick Lamar en boucle, et je pense que cela influe aussi sur mon travail.

> « On a envie que les gens soient contents. On se sent dans une humeur de travail »


© Raphael Halfaoui

Effectivement, on remarque bien le travail sur le mélange des influences. On le voit d'ailleurs avec Paradis Perdus, qui mélange des couplets de Christophe et un refrain de Kanye West. Il y a donc un mélange des genres musicaux, un mélange des arts, un mélange de l'anglais et du français, ou même de l'italien dans Science-fiction. Est-ce un choix de non-appartenance ?

C'est drôle parce qu'au début, ça n'était pas un choix conscient. Je pense que ça va être pareil pour les générations à venir, mais j'ai composé instinctivement, sans réfléchir à ces mélanges-là, parce que moi-même je consomme des choses très différentes, et ça me paraît logique d'écrire une chanson française avec mes influences qui ne sont pas forcément françaises. Et puis, c'est aussi devenu une revendication par rapport à cette furie qu'ont les gens de vouloir mettre tout dans des cases. C'était d'ailleurs intéressant de constater que souvent, en promotion, les gens sont bien embêtés que je ne réponde pas à la question du genre musical. De toute façon, avec internet, tout est poreux. Et même les stars du mainstream piquent dans des genres underground et réciproquement. Je pense que ça aura de moins en moins de sens de réfléchir en termes d'underground et de mainstream dans

quelques années, parce que toutes les cultures sont assez poreuses entre elles ; même si des cultures doivent rester underground, pour des raisons politiques aussi, qui ne resteront jamais aseptisées. C'est tout de même devenu une revendication vers la fin car j'ai senti que c'était peut-être une bonne chose à faire de ne pas vouloir être classée dans un genre particulier. Mais ce n'est pas quelque chose que j'ai intellectualisé.

sexualité féminine, de comment exister en société qui fait que le personnage de Christine est politique. On ne peut pas dissocier ce projet de mes valeurs. Si je considère que j'ai quelque chose à dire et que je monte sur une scène, c'est que j'ai des convictions aussi moi-même. D'ailleurs, quand on m'a posé des questions sur le genre, j'ai trouvé ça bête de ne pas y répondre ; même si parfois on me l'a déconseillé, ou encouragé seulement dans un but marketing. Mais ce n'est pas un marketing, j'ai vécu ça, ça a été

« Le personnage défend une vision du corps féminin, une vision de la sexualité féminine »

Comme tu le dis, tu ne veux pas rentrer dans les cases. Et une interview de Christine and the Queens sans la question du genre, n'est pas une vraie interview de Christine and the Queens. Cette question du genre est donc d'abord présente dans ton nom, qui fait référence aux transsexuels de Londres. Est-ce un engagement personnel, ou est-ce que ça appartient seulement au personnage de Christine ?

En soi, je ne me planque pas derrière Christine. Christine, c'est moi en décomplexée, donc elle est forcément traversée par mon histoire à moi. Et je trouve cela curieux, même si ça n'arrive que peu souvent, les artistes qui disent que leur projet n'a rien à voir avec ce qu'ils sont eux. C'est curieux parce que ce sont bien ces mêmes artistes qui sont derrière le projet. Donc ces questionnements que je mets dans ce projet, je les ai eu moi. J'en ai souffert moi aussi. C'est-à-dire que le personnage à un moment a été nécessaire, parce que je suis une grande timide et il y avait plein d'impasses personnelles que je n'arrivais pas à résoudre et je me suis dit qu'un personnage m'aiderait à le faire. Et si le personnage cherche à s'émanciper des genres, c'est parce que je pense que j'en ai souffert, modestement. Parce que j'ai eu une adolescence de jeune fille bisexuelle dans une famille qui comprenait cela donc ça va. Mais des amis à moi ont été jetés de chez eux à cause de leur homosexualité. J'ai connu des gens qui étaient transsexuels et qui ont failli se suicider pour ça. J'ai vu ce que cela faisait de ne pas se sentir dans la norme. C'est lié à une souffrance aussi, et comme c'est de la pop-musique et du divertissement, je voulais que ce soit quelque chose de ludique et de doux par rapport à ces questions.

Ton engagement, le considères-tu politisé ?

Moi oui, je pense que toute esthétique est politique aussi. Le personnage est politique parce qu'il défend une vision du corps féminin, une vision de la

ma vie aussi. Après, c'est très modeste. Je reste une artiste, je ne suis pas une militante politique, je ne fais rien de très concret. Mais je reçois des lettres qui me remercient d'en parler en interview, qui me font penser que ça ne sert peut-être pas à rien.

Tous tes concerts sont à guichets fermés. Tu as d'ailleurs déjà prévu des Zéniths pour l'année prochaine. Qu'est-ce-qu'on ressent quand on sait que des mois avant le concert, tout est déjà complet ?

On se sent quand même bien, faut le dire. C'est un luxe incroyable de pouvoir faire ça. Après, bien sûr, on a envie que les gens soient contents. On se sent dans une humeur de travail. J'ai lu une interview de Laurie Anderson (femme de Lou Reed et artiste, ndlr) ce matin dans le bus, et elle a dit « A chaque fois que je reçois un compliment ou une bonne nouvelle, ça me donne juste envie de travailler ». Donc quand j'avais des nouvelles sur la tournée, je me disais « Cool, maintenant on va faire un beau spectacle ». Je pense que ça ne sert à rien de se dire que c'est génial. Il ne faut avoir ni trop d'excitation ni trop de peur, il faut essayer de rester dans une logique de travail. Et on essaye de toujours pousser plus loin. Par exemple, les Zéniths, ça me galvanise à fond parce que techniquement, il y a des moyens supers mais en même temps je n'ai pas envie de faire un show qui pétarade de partout. Les gens payent pour me voir, j'ai juste envie de leur donner des bonnes choses. En tout cas, pour nous sur scène, c'est très émouvant chaque soir.

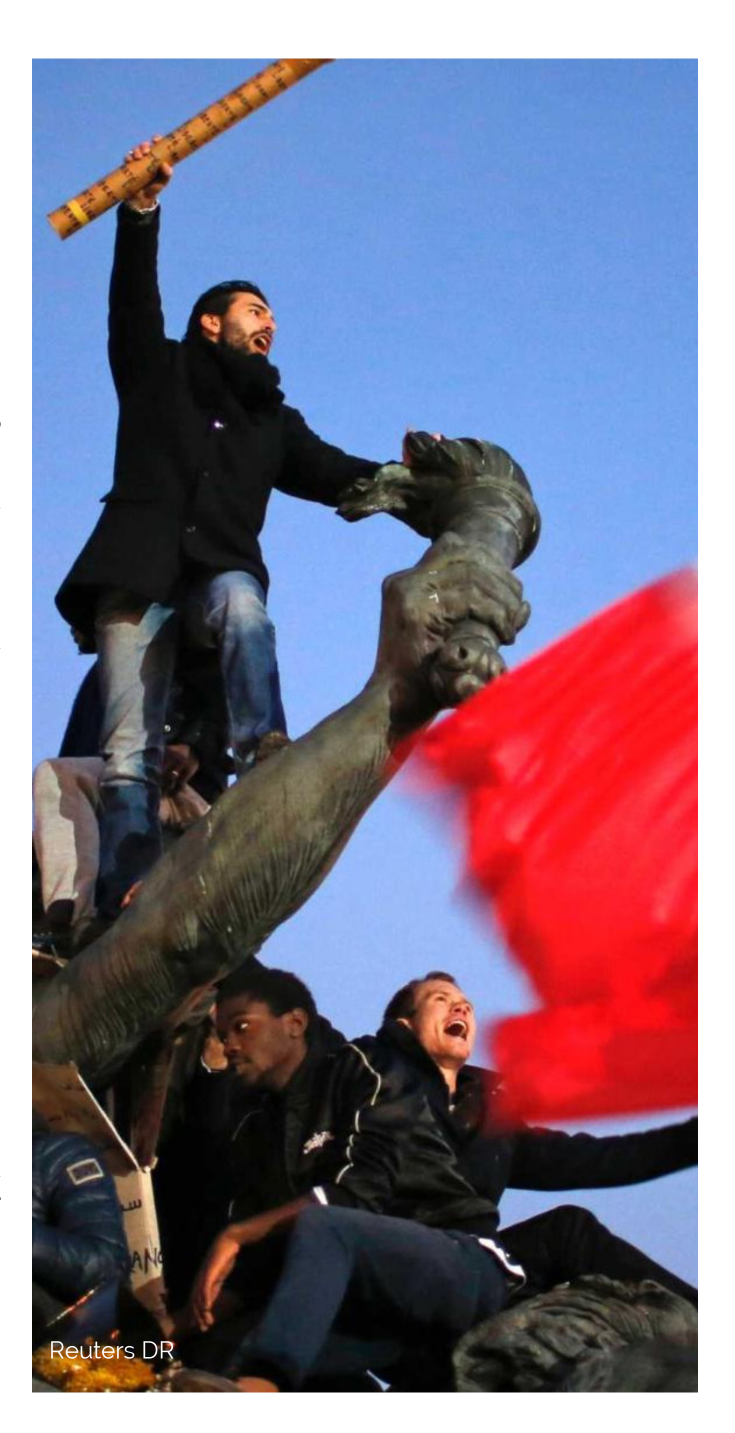
A l'instar de son idole, la presse l'a anoblie en la baptisant «la Reine Christine». Après avoir foulé le parvis de la Cathédrale Notre-Dame de Reims, elle laissera bientôt son empreinte sur les planches des Zénith. Le roi est mort, vive la reine ! Rendez-vous prochainement pour son sacre.

- Baptiste Thevelein et Amélie Coispel

Censure et liberté d'expression

La liberté d'expression est le droit d'avoir sa propre opinion et de l'exprimer que ce soit au niveau politique, religieux, philosophique ou autre. C'est une des libertés fondamentales inscrites dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Elle est restreinte en partie par la loi, qui interdit certains comportements comme la diffamation, la calomnie, l'incitation à la haine, le négationnisme etc. Mais il faut distinguer la dimension juridique de la dimension morale lorsque l'on parle de liberté d'expression. Mis à part les propos condamnables par la loi, peut-on tout dire ? La question est d'autant plus épineuse lorsqu'il s'agit d'un personnage public, qui a des tribunes et dont la voix porte plus ou moins. Ainsi, y a-t-il une ligne rouge à ne pas franchir ? Les évènements qui ont agité les médias, les politiques et le reste des français en 2014 et 2015 ont rappelé plus que jamais l'existence et l'importance de cette question dans un pays démocratique comme la France. Les attentats sanglants perpétrés à Charlie Hebdo et dans une épicerie casher ont remis de façon brutale et douloureuse ce débat au centre de toutes les discussions.

Tout d'abord, il y a eu ce que les médias ont appelé « l'affaire Dieudonné ». Rappelons que cet homme a été condamné une dizaine de fois par la justice (mais n'a pas réglé ses amendes). A ce stade, on ne parle plus d'humour noir ou de dérapage mais d'un discours ouvertement antisémite sous couvert d'humour. Juridiquement, il a dépassé la ligne. Et moralement ? Il est proche d'Alain Soral, qui se réclame national-socialiste. Rappelons que c'est la traduction de « nationalsozialismus », qui désigne en allemand l'idéologie du NSDAP (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei), le parti politique d'Hitler. Est-il moralement acceptable que quelqu'un qui se dit humoriste construise l'ensemble de son œuvre autour de la haine d'autrui ? En l'occurrence, des Juifs, et de la Shoah ? Ce n'est pas un sketch ou une vanne, c'est une marque de fabrique. Soi-disant antisystème, c'est un véritable business autour du geste dit de la «quenelle», un salut nazi inversé, qui a été mis en place. C'est donc clair et limpide, à tous les niveaux la ligne rouge a été dépassée. Certains ont crié à la censure, lorsque des représentations de ses spectacles ont été interdites. Sachant qu'il reste la tribune internet qui est largement exploitée, le personnage continue à s'exprimer malgré tout.


Reuters DR

Plus récemment, c'est Éric Zemmour qui a défrayé la chronique. Son livre Le suicide français (Ed. Albin Michel) a connu un très grand succès, et a caracolé en tête des ventes aux côtés du livre de Valérie Trierweiler. Pendant longtemps, il était aimé par les médias, parce qu'il fait augmenter l'audimat, oui, mais aussi car il est le « tac ». Oui, pour une émission, le principe du « tic » et du « tac », un de gauche et un de droite marche très bien. Alors Éric Zemmour campait le rôle du « tac », souvent du réac. La liberté d'expression : un

signe que notre démocratie se porte bien ? Parfois il se rapprochait de la limite, mais l'a-t-il franchie ? Il a semblé que oui lorsqu'il a été dit qu'il avait parlé de « déportation » des musulmans français dans un journal italien. Mais c'était une mauvaise traduction, faite par Jean-Luc Mélenchon… La chaîne de télévision I-Tele a suite à cela, décidé de « virer » Éric Zemmour en arrêtant l'émission Ca se dispute dans laquelle il intervenait. Mais la censure n'est pas une bonne solution. En effet, lui qui aime jouer le rôle de la victime, le virer ou critiquer constamment le fait que son livre se vende bien ne fait que le conforter dans sa position de celui qui dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Si son livre connaît autant de succès c'est tout de même que les questions qu'il traite doivent être posées et inquiètent vraiment les français. A tous ensuite d'y apporter leurs réponses et de défendre leurs valeurs.

Depuis un moment donc, la France baignait dans une atmosphère quelque peu trouble. Les attentats de janvier 2015 ont été un véritable choc. Entre le 7 et le 9 janvier, Charlie Hebdo, des policiers et des français de confession juive ont été pris pour cibles et dix-sept personnes en tout ont été assassinées. Charlie Hebdo ayant été pris pour cible, la question de la liberté d'expression et de la liberté de la presse ont été remises sur le devant de la scène. En effet, ce sont les caricatures du prophète Mahomet qui ont poussées les frères Kouachi à organiser ce massacre. Pourtant le délit de blasphème n'existe plus en France depuis 1789 (sauf en Alsace-Moselle). Le journal s'est toujours moqué de toutes les religions. Bien que certains de leurs dessins puissent être très choquants pour certains croyants juifs, chrétiens ou musulmans, ils ont le droit de les publier. Personne n'est obligé d'aimer, d'acheter ou de lire quelque chose s'il n'est pas d'accord avec. Mais personne n'a le droit d'assassiner et de remettre en cause la liberté d'expression, une des valeurs fondamentales de notre république, en raison d'un désaccord. Amedy Coulibaly, associé aux deux autres terroristes, s'en est pris aux clients d'une épicerie juive. Après ces évènements tragiques, des actes antimusulmans se sont multipliés. Ainsi beaucoup de débats se sont développés sur la montée de l'antisémitisme, de l'islamophobie, la jeunesse, l'école, la laïcité, les libertés d'expression et de la presse. Le retentissement de ces évènements a été considérable : plus de 4 millions de personnes ont manifesté lors des « Marches républicaines » et 44 chefs d'Etat ont défilé à Paris le 11 janvier, bien que la présence de certains d'entre eux ait semblé pour le moins paradoxale en vue de ce qu'il en est de la liberté d'expression dans leur pays. Mais l'on ne peut pas dire que la République se soit levée comme un seul homme. Tout le monde n'a pas été Charlie. Sur les réseaux sociaux, des messages de protestation, des théories du complot et des apologies du terrorisme se sont multipliés. Et Dieudonné – encore lui – a été condamné pour apologie du terrorisme justement, après avoir dit qu'il se sentait « Charlie Coulibaly ». Et c'est alors que l'idée qu'il y aurait deux poids de mesure a jailli. Mais cette comparaison n'a pas lieu d'être : Dieudonné est hors la loi lorsqu'il fait l'apologie du terrorisme, Charlie Hebdo ne l'est pas en mettant un dessin de Mahomet en une car le délit de blasphème n'existe plus dans notre pays.

Il est formidable que des gens qui ne sont pas d'accord puissent s'exprimer et débattre. C'est bien aussi qu'il y ait des « réactionnaires », des nostalgiques… C'est tout cela qui fait la démocratie. Non, nous ne vivons pas dans un pays de bien-pensants qui empêchent les autres de donner leur opinion, comme certains l'affirment. Nous ne vivons pas non plus dans un pays où il est toléré que des gens utilisent la liberté d'expression comme une arme, en fassent quelque chose de dangereux pour la société et tentent de convertir les foules à leurs idées en manipulant, trouvant des boucs émissaires et faisant de la haine leur fonds de commerce. Ni qu'ils prennent les armes au sens propre du terme pour tenter d'imposer leur vision des choses et pour empêcher les autres d'user de leur liberté d'expression. Des gens ont été tués parce qu'ils étaient juifs, policiers ou parce qu'ils faisaient des dessins en 2015 et en France. Attention donc à ne pas laisser les limites être dépassées sous prétexte de liberté d'expression, mais à ne pas non plus museler tout ce qui n'est pas conforme à nos valeurs, tant que c'est… légal.

- Astrig Agopian

« Il est formidable que des gens qui ne sont pas d'accord puissent s'exprimer et débattre. »

Spartacus & Cassandra
La vie en pellicule

A comme Amour, C comme Cirque, I comme Indépendant et D comme Don : ce sont les mots qu'attribue Ioanis Nuguet, lors d'une interview, aux initiales de l'Association du Cinéma Indépendant dans sa Diffusion (ACID) qui soutient son film documentaire, Spartacus et Cassandra. En quatre mots, il mêle déjà sa vie, son film et un discours engagé : ils sont à l'image de ce projet allant au-delà du documentaire.

Spartacus et Cassandra, avant d'être l'histoire fraternelle et familiale de deux enfants roms, c'est d'abord une œuvre qui trouva ses prémices dans la vie de Camille, qui décida un jour de créer un chapiteau pour accueillir des familles expulsées de bidonvilles dans la région parisienne. Les échasses chaussées sous les toiles tendues colorées, elle proposait un lieu de rencontre, un espace de jeu et de rires, fondée sur le principe de l'éducation populaire : apprendre autrement que dans le système scolaire. Dans les parages rôdait « le filmeur des terrains » : Ioanis Nuguet. Il commença à vivre avec Camille et une famille dont elle s'occupait particulièrement. Cette famille où les enfants devenaient « les parents de leurs propres parents », le réalisateur souhaitait l'immortaliser en pixels et en pellicule. Par je ne sais quel miracle, la famille a réussi à faire abstraction de sa présence – il leur interdisait les regards caméra. A la fois spectateur et acteur de son documentaire, l'existence de la caméra entre son œil et la famille le fit disparaître pour environ 150 heures de tournage, au fil de la vie.

En équilibre sur une slackline – corde plate tendue entre deux arbre – symbole de sa vie qui ne tient qu'à un fil mais dont on ne sait rien à l'instant du prologue, Spartacus nous conte une rétrospective de sa vie jusqu'à la rencontre de Camille, à l'âge de neuf ans. Il vit avec sa sœur dans une caravane et sont en attente d'une famille d'accueil pour laquelle les parents expriment un profond désaccord. Pour lui, l'école est une redoutable épreuve. Pour elle, les appels de sa mère deviennent invivables. Nous suivons leur quotidien, de la peur des contrôles de police aux rendez-vous chez un juge, des disputes avec leur père à leurs moments de bonheur : l'ensemble est capté avec une multiplication des points de vue d'une finesse inouïe et un rendu visuel rare. Le documentaire n'est pas une succession de séquences filmées à l'épaule, inscrit dans les stéréotypes du genre ; non, l'opérateur qu'il est nous fait part de ses coups de génie lors de la scène d'une baignade au lac en accrochant sa caméra au-dessus de Cassandra sur une corde, nous proposant ainsi de se balancer avec elle, dans un rythme d'une grande maîtrise. « La démarche est essentiellement documentaire, tout a été pris sur le vif ». Les lumières à peine rallumées, Ioanis Nuguet nous affirme cela avec simplicité. Soudain, nous voilà plus bas que notre siège tellement il est difficile de croire ses mots.

Vivre et filmer se confondent dans sa démarche documentaire : la représentation de la réalité en devient paradoxale, à la fois très fidèle et stylisée. Spartacus et Cassandra n'est pas ce genre de reportage où les visages sont cramés et sans relief. Non, nous retrouvons des teintes feutrées, semblables à celles des rendus de pellicule 35 mm. Les chaleurs du rouge, les profondeurs du bleu et les éclats du jaune nous émoustillent les pupilles. L'œuvre est naturelle : lorsque le soleil scintille dans le coin de l'écran, il le fait avec douceur, lorsque les gros plans nous font découvrir l'épiderme ou les regards de ces enfants, leurs âmes sont aussi intactes que le grain de leur peau.

Spartacus et Cassandra est un élancement entre le passé et l'avenir de la vie engagée d'un réalisateur, d'un auteur et surtout d'un homme, dont l'œil épouse le temps et le mouvement d'autres vies sans pour autant les regarder droit dans les yeux.

- Benoît Michaely

La mort du Roi Abdallah et la transition

L'équilibre dans l'instabilité fratricide

Vendredi 23 janvier, les dépêches font biper les smartphones : « le Roi Abdallah d'Arabie Saoudite est décédé à l'âge de 90 ans. Son successeur est son demi-frère, le nouveau Roi Salman, 79 ans».



© Hassan Anmar / AFP

Le roi Abdallah, décédé le 23 janvier 2015.

Une royauté complexe

La transition n'est de fait pas évidente dans cette royauté moderne, entrant dans sa 62ième année d'existence. Nos livres d'histoire nous enseignent généralement les difficultés du système de succession par la primogéniture mâle. En Arabie Saoudite, le système est adelphique. Attention, ça se complique. Le pouvoir se transmet horizontalement, sur une génération, c'est-à-dire qu'à la mort d'un roi, son frère prend sa suite. Or, les rois intronisés sont jusqu'à présent issus de la cinquantaine de fils d'Abdel Aziz al-Saoud. A ce jour, Salman est le 7ème. Tous les fils ne peuvent y prétendre. La loi suggèrerait que le pouvoir revienne au « plus apte » des fils ou petits-fils. Le choix se fait autour d'un équilibre complexe entre âge, compétences pour la gouvernance et soutien des membres du clan. Oui, les transitions générationnelles sont synonymes d'affrontements factionnels, des fratricides en quelque sorte.

Le roi Salman est jugé « réformateur prudent », une sorte d'arbitre dans cette famille comptant près de 4000 princes descendants du roi Abdel Aziz. Cette famille royale immense a un train de vie faramineux, vivant des largesses pétrolières. Salman a fait le tri, en mettant en prison les princes ayant commis des écarts trop visibles. Mais il appartient à une faction – les Soudeyris - concurrente aux Saoud, celle d'Abdallah. Vous suivez toujours ? A peine intronisé, il donne de l'importance à son clan en supprimant les institutions aux mains des Saouds: il a évincé du gouvernement deux fils de son prédécesseur. Respectant la volonté du défunt, le prince

héritier est Muqrin ; il nomme cependant Mohamed Ben Nayef Al-Saoud, vice-héritier. Ce dernier est son fils, également ministre de l'intérieur. A 34ans, il sera le premier roi comme petit-fils d'Abdel Aziz. Les tensions fratricides sont existentielles pour le régime : il est évident que ce mode de succession n'est pas vivable dans une famille si nombreuse. La question est : quelle faction sera la première à imposer une succession patrilinéaire, éliminant les autres ? Cette recomposition du pouvoir semble attribuer le monopole du pouvoir aux Soudeyris, Muqrim étant très isolé dans les factions fraternelles. Mais les Saoudiens n'ont pas toujours été les rois du pétrole : ce royaume est assimilé selon M le Magazine du Monde à une « nation entreprise », au dogme wahhabite.

Le wahhâbisme, késako ?

L'Arabie Saoudite est la principale puissance régionale sunnite. Ce courant majoritaire de l'islam se base grosso modo sur la sunna, l'enseignement fidèle des faits et gestes de Mahomet, pris comme exemple et modèle. L'application de la charia y est la plus stricte au monde. Pour devenir juge en affaires pénales et civiles, les aspirants candidats suivent des cours de sciences de l'islam, dans sa forme sunnite et rigoriste : le wahhabisme. L'islam y est ramené à sa forme originelle, dans une interprétation littérale du Coran et des écritures. Lors de son premier discours, le roi Salman s'est exprimé ainsi : « Nous resterons avec la force de dieu sur le droit chemin que le roi a suivi depuis sa création ». L'alliance entre pouvoirs politique et religieux accorde une large marge de manœuvre aux princes gouvernants par rapport aux oulemans, guides religieux. Ceux-ci n'ont pas eu leur mot à dire lors de l'appel aux Américains suite aux pressions du Moyen Orient. Cependant, les Saouds ont dû accorder des concessions aux réactionnaires religieux. Une police religieuse est aux mains des oulemans, appliquant la charia, indépendante du pouvoir politique.

La réduction des libertés fondamentales a entraîné cette vague de ré-islamisation. La réaction des princes saoudiens face aux djihadistes est sous tension : les djihadistes sont également sunnites, rejetant ce régime qu'ils estiment corrompu par leurs alliances, surtout américaines. Oussama Ben Laden était saoudien, avant d'être déchu de sa nationalité. S'ils ont interdit récemment une vingtaine de partis salafistes et islamistes, ils intègrent pèle-mêle à ces « terroristes » Al-Qaïda, les Frères musulmans et les athées...

Mais la charia s'applique à tous les aspects de la vie des Saoudiens, à la fois politique, économique, social, culturel, médiatique... Décrété « blogueur irrévérencieux », Raef Badaoui a été condamné

Le roi Salmane, héritier de la couronne d'Arabie Saoudite.



© Chuck Hagel-US Secretary of Defense

à dix ans de prison et 1000 coups de fouet pour menace à l'islam. Une décennie plus tôt, un saoudien pouvait s'exprimer sur des questions sacrées : les condamnations se sont aggravés depuis le printemps arabe, tant le royaume craint la contestation. Les sévices attentant aux Droits de l'Homme sont nombreux : des sentences valant pour amputations, lapidations et décapitations sont régulièrement prononcées. D'après l'AFP, le nombre de condamnés à mort exécutés s'est encore accru en 2014 : 87, soit 9 de plus qu'en 2013, le plus souvent décapités au sabre. Concernant les femmes, leurs revendications pour la conduite au volant ont été largement reprises dans la presse occidentale. Ce que l'on sait moins, de ce côté-ci de la Méditerranée, c'est qu'elles bénéficient d'un bon accès à l'éducation et fréquentent en grand nombre les universités. Cependant, les proportions paritaires sur les bancs des facultés ne se retrouvent pas dans le monde du travail. Et leurs vies demeurent strictement encadrées par la loi islamique, réduisant invariablement leurs perspectives aussi bien professionnelles que familiales. Classée au 130ème rang concernant l'égalité des sexes, l'Arabie Saoudite impose à ses femmes la mise sous tutelle pour toute décision, que ce soit pour travailler, se marier, se faire ausculter par un médecin, pour voyager...

L'aspiration à un rôle géopolitique croissant : le contrôle de l'image

Cette disparition a entrainé nombre de réactions diverses, de François Hollande bien entendu, mais plus surprenant, également du chef de la diplomatie de l'Iran. Les États-Unis ont salué un « homme courageux », un partenaire précieux et même, des mots de John Kerry, regretté la perte d'un « ami ».

A la tête du FMI, Christine Lagarde a honoré « la façon très discrète » des réformes, de ce « fervent défenseur des droits des femmes », elle a été singée de la meilleure façon par Sophia Aram sur France Inter.

40 jours de deuil national ont été décrétés au Bahreïn, 7 en Égypte, 3 en Tunisie et au Liban. Ces réactions en cascade témoignent d'un poids croissant de l'Arabie Saoudite sur l'échiquier politique international : à la fois membre du G20 et pilier de l'OPEP, c'est un allié privilégié des Etats-Unis depuis le pacte de 1946 ou dit de Quincy signé par Roosevelt et la compagnie nationale, Al Saoud Inc.

Un pays encerclé par la menace

Au-delà des considérations religieuses, ce pays qui occupe la majeure partie de la péninsule arabique est au cœur d'une constellation de pays pétroliers et des problèmes moyen-orientaux. Cette région profondément instable n'empêche pas des perturbations en interne. Ce pays compte 30 millions d'habitants et le chômage s'élève à 25%. Les inégalités sont incomparables entre le peuple saoudien et les princes, souvent formés aux Etats-Unis. Les futurs gouvernants semblent ainsi peu concernés par les contradictions internes. Même si les chantiers publics sont de plus en plus confiés à des entreprises saoudiennes et que les investissements dans les infrastructures sont croissants, ces solutions seront insuffisantes quand la rente pétrolière ne pourra plus acheter la paix sociale. Les enjeux régionaux font de l'Arabie Saoudite un pays encerclé par la menace, les Iraniens gagnent sur tous les plans. La transition géopolitique se fait essentiellement sur les réserves en dollars et en pétrole.

La défense américaine contre le pétrole saoudien.

Depuis que les Etats-Unis se sont tournés vers l'exploitation du gaz de schiste, les saoudiens s'emploient à faire chuter le prix du baril de pétrole afin de maintenir à tout prix leurs parts de marché contre ce nouveau concurrent, américain : des plateformes américaines fonctionnent ainsi à perte, leurs prix étant trop élevés contre ceux du pétrole saoudien. Cette vente à bas coûts cassant le marché américain leur est possible grâce à leurs importantes réserves en dollars. L'Arabie Saoudite souhaite gagner de l'importance en matière de politique internationale, c'est indéniable. Mais les Occidentaux ne seront prêts à les considérer de la sorte, qu'une fois les réformes sociales amorcées et le maintien d'une position claire face au djihadisme. Pays très sensible à l'image qu'il véhicule, on peut parier que les futurs rois saoudiens sauront manier les réseaux sociaux dans le sens d'une royauté moderne et progressiste.

- Marie Bothorel


DR

Syriza

Besoin d'un petit décryptage ?

En raison d'une crise économique de grande ampleur, le 29 décembre 2014 avait lieu en Grèce l'ultime tour des élections législatives anticipées. Les députés grecs s'étaient alors montrés réticents à l'idée d'élire Stavros Dimas, l'ancien commissaire européen à la présidence du pays. La Parlement, la Voulí, fut donc dissous, ouvrant toutes les possibilités quant à la répartition des 300 sièges.

Une victoire historique pour un parti anti-austérité.

Le soir du 25 Janvier dernier, les drapeaux rouges du parti d'extrême-gauche Syriza s'agitaient place Klafthmonos, au cœur d'Athènes. La victoire venait d'être annoncée et les partisans étaient surpris mais heureux. Cette victoire s'avère être historique pour un tel parti. Avec environ 37% des voix, c'est bien ce parti né au début des années 2000 et qui désire trancher radicalement avec les accords de la Troïka (qui réunit la Banque Centrale européenne, le Fonds monétaire international et la Commission européenne), qui a remporté les élections grecques. Aléxis Tsípras, qui emmène ce parti depuis 2012, est par conséquent devenu Premier Ministre de ce pays frappé de plein fouet par la crise, et aujourd'hui surendetté.

Si la victoire a été une surprise pour les partisans, elle était néanmoins prévue par les sondages. L'opinion était en effet favorable à Syriza, quelques jours avant les présidentielles : les intentions de vote des citoyens grecs s'élevaient à plus de 28 % pour le parti anti-austérité alors que le parti conservateur mené par Antónis Samarás, le Premier Ministre sortant, n'obtenait que 25% des voix. C'est en faisant campagne contre les mesures draconiennes de remboursement exigées par la Troïka que Syriza a pu atteindre le pouvoir.

De vrais changements en perspective ?

Tout d'abord, l'impact que va avoir Syriza ne va théoriquement pas se limiter aux frontières grecques. Syriza, c'est le parti qui va maintenant devoir prouver que son programme n'est pas qu'une illusion et que les promesses peuvent devenir des actions politiques. Syriza a pour buts principaux de casser le système clientèliste grec, d'annuler une partie importante de la dette publique pour restaurer un climat de confiance avec le FMI (sans lequel les échanges deviennent impossibles), ou encore de recapitaliser les banques sans à nouveau mettre en péril la situation économique du pays après déjà six ans de récession, mais ce n'est pas tout... Syriza, c'est aussi le parti qui veut négocier une nouvelle fois les accords qui avaient mis en place des conditions pour l'aide financière internationale. La faible croissance du pays n'ouvrait pour le moment aucune possibilité de véritable relance et le programme de la gauche radicale de Tsípras a séduit les votants,



« Le gouvernement Syriza compte lutter intensément contre la fraude fiscale et espère donc pouvoir rembourser ses dettes en remplissant les caisses de l'État de manière rationelle »

avec notamment l'idée d'installation de mesures d'urgence face à cette crise dite aujourd'hui qualifiée d'«humanitaire» (effectivemment, Syriza prévoit entre autres d'augmenter le taux de salaire minimal ou encore de remonter le taux d'imposition). Le gouvernement Syriza qui compte lutter intensément contre la fraude fiscale espère donc pouvoir rembourser ses dettes en remplissant les caisses de l'État de manière rationelle. Le risque premier des méthodes de ce parti de gauche radicale, c'est de ne pas pouvoir récolter cet argent assez rapidement, sans quoi les répercussions pourraient à nouveau frapper l'économie grecque en plein cœur, ne mettant ainsi pas fin à la tragédie grecque.

En déclarant le jour de son élection que son programme bénéficiait du soutien de la communauté européenne, Tsípras affirmait également que des négociations totalement pacifiques pourraient aboutir. Néanmoins, il n'est pas étonnant de constater qu'aujourd'hui, l'Allemagne refuse de coopérer avec la Grèce. Alors que le Ministre des Finances grec Yanis Varoufakis a avancé sa rencontre au 1er février avec son homologue français Michel Sapin, la chancelière allemande Angela Merkel annonçait la veille exclure toute rencontre. Le pays, qui connait une croissance économique forte dûe à un plan de relance efficace après la crise économique de 2008 ne désire plus prendre de risques.
Cette visite en France fut l'occasion pour le ministre de lancer une grande «opération séduction» comme les médias s'amusent à l'appeler dans le but de recueillir des soutiens. Même si le premier ministre grec change de casquette avec aisance en alternant entre fières postures quelque peu trompeuses et d'autres bien plus arrangeantes, il parvient pour le moment à se faire accepter par la plupart des pays membres de l'UE. C'est la nette remise en cause de la tutelle de la Troïka qui pose le plus de questions et de mésententes.

Enfin, il est aujourd'hui un détail qui ne pourrait être négligé : le ministre des Finances ne souhaiterait pas sortir le pays de la zone euro. Jeroen Dijsselbloem, le patron de la zone euro met régulièrement en garde la Grèce en précisant bien entendu qu'il est impensable d'annuler la dette grecque qui s'élève à 175% de son PIB mais affirme aussi qu' «ignorer les accords n'est pas le bon chemin à prendre» ! Des désaccords en perspective ?

– Céline Jollivet

Jupiter : le destin de l'Univers ou la liberté cosmique

Carrière atypique que celle des frère et sœur Wachowski. Après avoir connu la consécration en renouvelant la science-fiction et l'action avec la trilogie Matrix, ils n'essuieront par la suite que des échecs commerciaux. Ni leur film sous extasie qui explose le technicolor (Speed Racer), et ni leur film à 100 millions de dollars entièrement indépendant qui fait de lui le plus risqué financièrement depuis Apocalypse Now (Cloud Atlas) n'auront réussi à attirer les foules. L'échec plane de nouveau dangereusement au-dessus de leur nouveau film Jupiter: le destin de l'Univers, (Jupiter Ascending pour le titre original). Il est sans doute une tache ambitieuse dans l'océan de produits formatés hollywoodiens.

Disons le d'entrée, Jupiter Ascending risque fort de décontenancer le consommateur de blockbuster habituel. Et pour cause, le film s'autorise tout, avec une liberté de ton et de traitement total, et ne succombe à aucun diktat. Ceci en fait l'un des rares films d'auteur de ces dernières années à avoir une telle ambition démesurée.
Les Wachowski poursuivent leur lubie du mélange des genres (Cloud Atlas mixait comédie, horreur, thriller, science-fiction, romance, historique, heroic fantasy...) pour créer un tout homogène et unique. Ici, la science-fiction pure et dure est alliée à un conte traditionnel. En effet, le film raconte simplement comment une femme pauvre (Mila Kunis) va se transcender au fil des péripéties, tout en étant sauvée de mariages forcés par son prince charmant (Channing Tatum). Cette volonté de revenir au conte comme rite initiatique traditionnel est même soulignée par des citations directes (Cendrillon est nommée), et une imagerie évocatrice (la maison champêtre au milieu des ruches d'abeilles). Le mélange des genres va jusqu'à enchaîner brutalement une scène de vaisseaux spatiaux, à une scène de pure comédie, et ouvre le film sur un semblant de pièce de théâtre. L'ambivalence n'est toutefois pas un effet de petit malin puisque cela ne fait que supporter la narration. L'héroïne, Jupiter, n'est autre que le résultat d'un mélange entre un père américain et une mère russe qui est née au milieu de l'océan, c'est-à-dire sans ancrage identitaire. Cela nous amène donc à mettre en évidence que les Wachowski, par cette mixité, tendent à briser les cloisons, supprimer les barrières entre les genres pour appeler à une expression libérée des conventions.

La liberté semble justement être l'un des maîtres mots de cette œuvre. A l'heure où un Interstellar passe son temps à expliquer, et sur-expliquer son univers pour le rendre le plus rationnel possible, Jupiter Ascending ne s'embourbe de cette sorte. Ainsi l'Imaginaire se révèle à sa plus pure manifestation, c'est-à-dire totalement folle

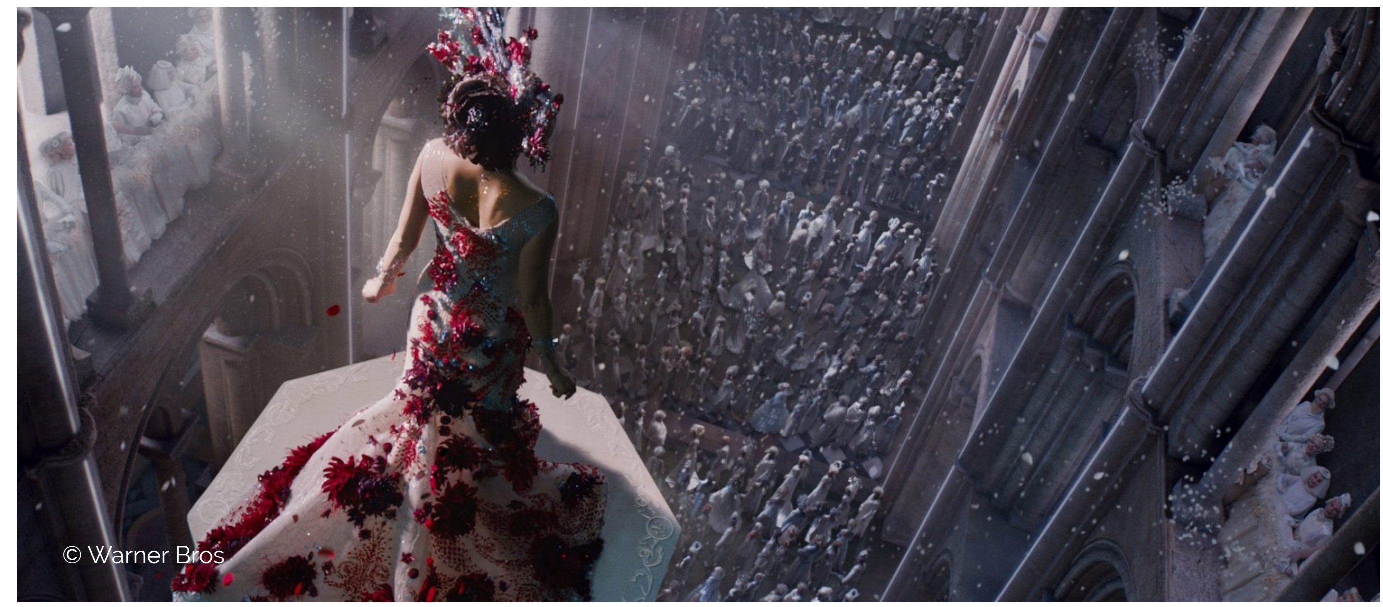


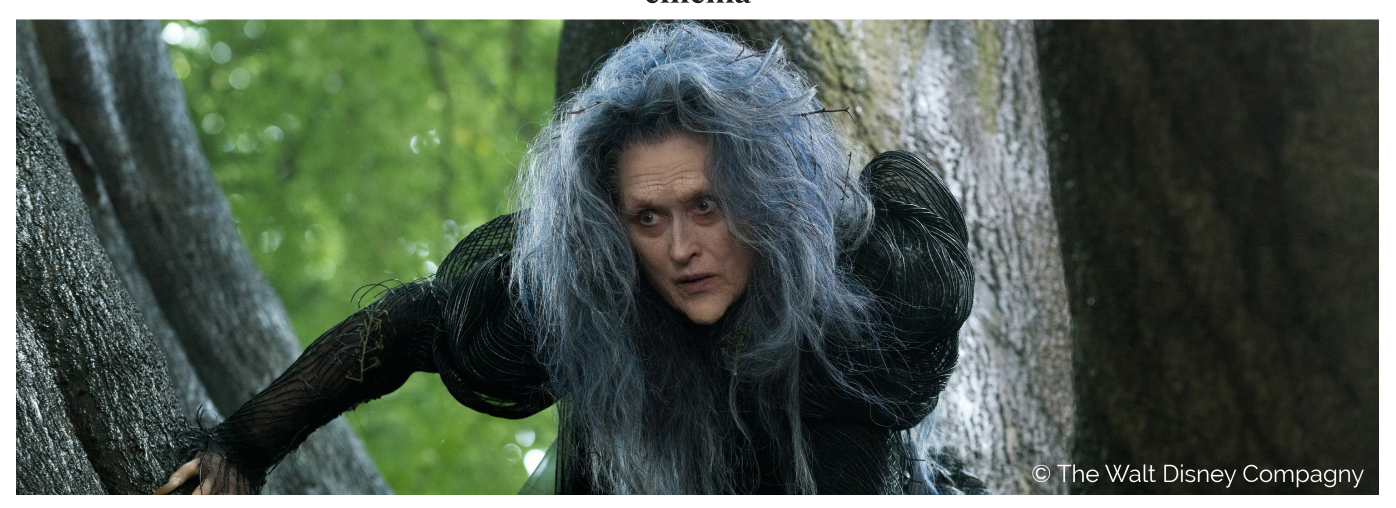
et débridée. Les créatures variées se multiplient dans chaque coin du cadre, les immenses décors (dont beaucoup sont fabriqués physiquement) et les costumes en tout genre (notamment une robe de mariage qui laisse envoler ses pétales de rose) élargissent les frontières de l'imagination. Il y a donc une liberté visuelle, mais aussi une liberté de ton, qui par petites touches s'autorise tout. Outre le fait de traiter du don d'ovule et de filmer la nudité dans un blockbuster familial, il est réjouissant de noter des piques lancées par les réalisateurs à leur patrons. Ainsi les bureaucrates, que l'on imagine être ceux des studios, sont ridiculisés (dont l'un est joué ironiquement par un autre artiste en marge, Terry Gilliam) et un «Putain de coupe budgétaire!» renvoie à leur difficulté d'obtenir un budget à la hauteur de leurs ambitions. Au détour d'un dialogue, il est même pointé du doigt les esprits des spectateurs qui se font formater par les majors. Bref, un certain sens de la subversion absent des Gardiens de la Galaxie, alors qu'il se revendiquait comme tel.

Alors oui, on pourra toujours pointer du doigt le dernier acte un peu noyé dans les dialogues, une courte scène d'action spatiale à la lisibilité difficile, ou encore un personnage secondaire sous-exploité, mais qu'importe. Le film nous convie à laisser aux vestiaires notre cynisme ambiant pour apprendre de nouveau à s'émerveiller, avec des yeux d'enfant, devant un tel spectacle (terme galvaudé qui n'a rarement été aussi adéquate qu'ici). La proposition qui nous est faite est un cinéma qui n'hésite pas à exploiter entièrement son scope (ndlr, une image qui est comprimée lors du tournage qui est ensuite étirée lors de la projection pour ne plus être déformée et ainsi retrouver son format panoramique.), à être toujours extrêmement ambitieux tout en étant accessible. Il suffit de voir la scène de course poursuite entre les buildings de Chicago, dont la chorégraphie et le dynamisme atteignent des sommets, pour nous rappeler la force galvanisante du Cinéma. Le tout est rehaussé par une 3D travaillant en permanence sa ligne de fuite, et une musique symphonique de Michael Giacchino remettant à leur place les bandes originales indigestes qui pullulent. Jupiter Ascending nous rappelle ô combien le cinéma populaire a besoin de ces artistes précieux, dont la force de leurs films n'est perçue qu'après coup. Le grand space opera de cette année 2015 pourrait bien être déjà là, et non en fin d'année avec le Star Wars de J.J. Abrams et sa probable mise en scène de téléfilm fortuné et formaté.

« Le mélange des genres va jusqu'à enchaîner une scène de vaisseaux spatiaux, à une scène de pure comédie, et ouvre le film sur un semblant de pièce de théâtre. »

- Nicolas Renaud


© Warner Bros



© The Walt Disney Compagny

Promenez-vous au ciné
Into the Woods

Into the Woods est le Disney annuel, celui qui fait passer un bon moment entre amis ou en famille. Cela ne changera pas le cinéma, mais on n'y va pas pour ça ! C'est un bon mashup des contes de Noël, assez fin et réussi.

Into the Woods est le Disney annuel, celui qui fait passer un bon moment entre amis ou en famille. Cela ne changera pas le cinéma, mais on n'y va pas pour ça ! C'est un bon mashup des contes de Noël, assez fin et réussi.

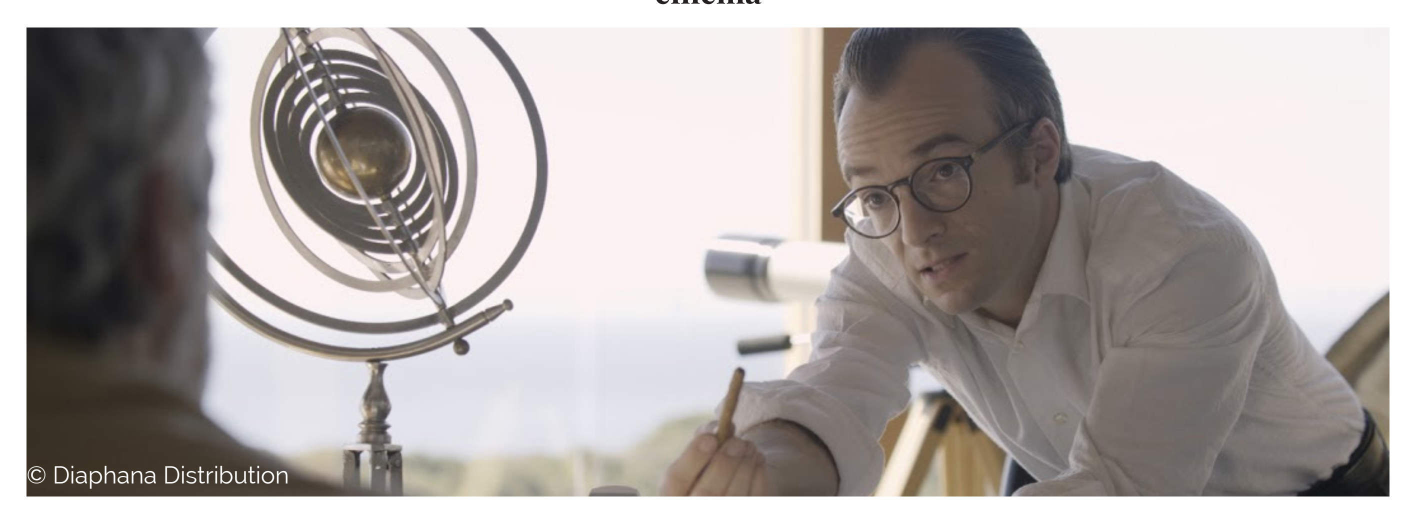
« I wish », voilà le refrain incessant que vous aurez en tête en sortant de la salle. Dans cette joyeuse cacophonie d'airs et de paroles, vous retiendrez probablement ce doux murmure qu'entonne Cendrillon, puis un boulanger, sa femme, un enfant, sa mère, bref, presque tout le village, lors d'une scène d'ouverture interminable. 14 minutes et quelques secondes, autant dire que c'est un challenge. C'est long, ça casse un peu les oreilles à la longue, mais ça plante le décor. Une fois que cela est passé, vous découvrez émerveillé un univers à la Disney. Le Disney annuel, c'est comma la bière du samedi soir avec ses amis, un petit plaisir. Ca ne mange pas de pain, mais ça fait du bien.

La compagnie a innové cette année. Son film est un fourre-tout de tous les contes pour enfant, qui va de Cendrillon à Jack en passant par le Petit Chaperon rouge et Raiponce. Mais ce n'est pas tellement un film pour enfant. Il revisite les histoires qui nous faisaient rêver pour nous montrer leurs sous-textes. Et surtout, il s'amuse des clichés. Le Prince Charmant est devenu totalement ringard, il crie la douleur de son amour du haut d'une cascade en enlevant à moitié sa chemise et en recoiffant ses cheveux. Il perd de sa virilité, de son charme, de son aura. C'est presque gênant au départ, mais tellement surprenant qu'on se laisse emporter et on s'en amuse. Idem pour Cendrillon, qui fuit son prince, chaque soir, en dévalant les escaliers, plutôt que de l'attendre comme une fleur. Et c'est un petit délice que de voir Disney se moquer des clichés que la compagnie a créés. Rob Marshall évite habilement le remake. On assiste par exemple pas à pas à une nouvelle création de robe de bal, il réinvente les contes. C'est ça qui est bon.

Alors pendant deux heures, on s'amuse, on rigole, on fredonne, on s'angoisse un peu et puis on respire à nouveau normalement. Pendant deux heures on observe ce casting au diapason, qui s'en donne à cœur joie. N'y allez pas pour Johnny Depp, il joue dix minutes à tout casser. Mais si vous voulez admirer une bonne prestation de Chris Pine, courrez au cinéma. C'est étonnant à dire, mais c'est vrai. La délicieuse Emily Blunt contrebalance avec la fade Anna Kendrick et Meryl Streep est merveilleuse, comme toujours. De là à la nominer pour un Oscar...

Into The Woods est un joyeux moment de cinéma, le genre de film qui vous fait du bien. Un film sans prétention, qui se moque de lui-même et qui surprend. Ça ne sera pas aussi culte que La Belle et la Bête, pas aussi insupportable que La Reine des Neiges (Libérééééééée, délivréééééééééée... passons) mais ça trottera en vous pendant quelques jours.

- Philippe Husson


© Diaphana Distribution

Réalité(s) de Quentin Dupieux

Jason Tantra, cadreur de télévision, propose le scénario de son premier film d'horreur à un riche producteur et vieil ami, Bob Marshal. Celui ci accepte de le financer à condition qu'il déniche le meilleur gémissement de l'histoire du cinéma.

La magie de Quentin Dupieux, c'est l'étonnement permanent. Il parvient à nous surprendre à chaque nouveau film, tout en restant dans une même démarche. Son « no reason » guide ses histoires sans jamais devenir prévisible ou ennuyant. Nous n'avons plus besoin d'être prévenus, nous savons que nous allons voir un film transgresseur, mais nous ignorons la destination.

Réalité diffère des précédents films par sa profondeur et sa structure complexe. C'est un film plus abouti, qui traînait dans la tête de ce génie faussement taré depuis cinq ans. Alimenté au fil des années par ses autres productions, ce projet est parvenu sereinement à maturation. Ce n'est évidemment pas la durée de préparation qui définit la qualité finale, mais c'est sûrement ce temps d'affinage qui a permis de bâtir un film aussi vertigineux.

Ici, comme le suppose le titre, Dupieux joue avec la réalité. Il mêle le réel aux fantasmes, rêves et angoisses de ses personnages avec une maîtrise du montage saisissante. Nous rentrons doucement dans la folie, sans savoir à qui elle appartient. À Jason ? Ou peut-être tout simplement au film. Une fois pris au piège, les climax s'enchaînent de façon fulgurante.

Au-delà de sa forme sidérante, la présence de réflexions personnelles se fait sentir. C'est un film intime qui livre les inspirations, les craintes et les désirs de son créateur. Les plus cinéphiles sentiront l'influence de Videodrome de Cronenberg planer derrière cette mystérieuse composition. Le film est d'ailleurs peut-être plus accessible intellectuellement avec ce bagage, je vous conseille donc de voir ou revoir le film de Cronenberg avant de découvrir Réalité.

Waves est le titre du film d'horreur/science-fiction écrit par Jason. S'il est présenté de manière comique, il n'est cependant pas vide de sens. Son pitch : les téléviseurs rendent les gens stupides et finissent par les tuer. Ce n'est pas totalement idiot. Videodrome traite également de l'influence négative de la télévision et de l'aliénation de l'homme face à la machine.

Dupieux tourne en dérision le malaise d'un réalisateur qui se confronte au producteur pour demander de l'argent et transforme ainsi son angoisse personnelle en comédie pour le spectateur. Il s'invente plus ou moins un alter ego : un ex-réalisateur de documentaire clochard qui reprend la caméra pour de la fiction à sa manière, indifférent aux soucis matérialistes de producteurs, qui se révèle en fin de compte être un génie.

La réussite du film est aussi tenue par ses acteurs. Alain Chabat, fidèle à ses capacités comiques, incarne parfaitement Jason Tantra. Jonathan Lambert est tout aussi admirable dans le rôle du producteur. Les clowns absurdes Eric Wareheim et Jon Heder habitent discrètement le film mais sont essentiels à la confusion qu'ils magnifient. Et Kyla Kenedy, petit ange blond dont le nom du personnage est Reality, nous plonge dans cette aventure avec un naturel digne d'une grande actrice.

Grâce à sa forme, sa réflexion et ses acteurs, Quentin Dupieux nous transmet une énergie dans ce film. Réalité est une expérience rare au cinéma, à ne pas rater.

– Anna Fournier

P'tit Quinquin – Le règne des guignols

P'tit Quinquin c'est d'abord un joyeux bordel. Tout commence par la découverte de cadavres fourrés dans des vaches folles par un mystérieux « exterminateur » dans un gentil village de la côte boulonnaise. Un genre de duo à la Laurel et Hardy mène l'enquête...



© Roger Arpajou

Le personnage le plus drôle du P'tit Quinquin est sans aucun doute le commandant, une espèce de Charlot cocaïnomane au visage convulsé de tics et de mimiques et à la démarche plus que bancale. C'est évident, une série policière dont l'affaire est menée par deux gendarmes incompétents qui commencent leur enquête en pleine messe d'enterrement, et où le rôle du médecin légiste est tenu par un vétérinaire d'abattoir, ça tourne forcément au gag généralisé.

On ne doute pas un instant que l'extravagance burlesque de Dumont serve plus à disséquer et subvertir l'horreur humaine, qu'à nous faire innocemment éclater de rire. Pour ne citer qu'un exemple, lors de la scène la plus tragique du film qui met en scène la tentative de suicide d'un enfant de 10 ans, le commandant s'adonne à une roulade jamesbondesque à faire sourire les plus cyniques d'entre nous. Le comique est là comme pour redoubler l'anormalité, souligner l'incohérence d'événements qui minent réellement notre société.

Autour de cette belle tripotée d'idiots gravitent P'tit Quinquin et ses amis, de vrais sales gosses qui balancent des pétards sur les cyclotouristes néerlandais sortis pique-niquer. Mais ce sont ces «baby-gangsters» qui ajoutent un peu de candeur à cet hilarant mais macabre bordel. Juchés sur leurs VTTs, tous les cinq nous emmènent en promenade sur les plages boulonnaises qui semblent désertées de toute humanité. On oublie un instant l'effroyable bêtise humaine et on se rappelle à quel point la nature est belle.

Pour une fois que le comique ne se vend pas comme un divertissement abrutissant, profitons en. La bonne dose de drame cuisinée au comique par Dumont est outrageusement incorrecte. Après tout le rire n'est il pas le meilleur moyen d'exorciser le tabou ?

Dans sa mini-série présentée à Cannes au Printemps dernier, Bruno Dumont multiplie des intermèdes gores plus farfelus que ceux de NCIS et des gags tout droit sortis du cinéma burlesques des années 20, si bien qu'on ne sait plus très bien dans quoi ranger P'tit Quinquin. Entre série policière et chronique de l'absurde, c'est à se demander si la Croisette n'a pas été en proie à un canular.

- Noémie Colin

Popularité : une courbe qui s'inverse pour Hollande !

À l'instar de la courbe du chômage qui n'a cessé d'escalader des parois que nous préférerions glissantes, il est aujourd'hui une autre courbe qui ne cesse de grimper.


© Michel Euler/AP/SIPA

Inattendu !

En 2014, quelque soit l'institut de sondage, la cote de popularité de François Hollande faisait grise mine. Le Président, à peine à mi-mandat affichait alors des taux records d'impopularité. La baisse de près de 10% entre Novembre 2013 et Novembre 2014 n'a d'ailleurs pas épargné Hollande d'un nouveau statut peu valorisant : celui du Président le plus impopulaire de la Vème République. En effet, le taux passait de 21% de part de population satisfaite du travail de son Président à 12% selon le Baromètre établi par l'IFOP pour le Journal du dimanche. C'est au cours de la même période que Manuel Valls avait quant à lui gagné quelques points, se hissant toujours bien au-dessus d'Hollande.

De funestes conditions pour un élan de confiance.

7 Janvier 2015. Le début de trois jours sanglants pour la France. Le soir-même de l'attentat au siège du journal Charlie Hebdo qui a fait onze victimes, François Hollande décrétait une journée de deuil national ainsi que la mise en berne de tous les drapeaux pendant trois jours. Quelques jours après, la côte de popularité du Président se hissait à 37%, toujours selon le baromètre IFOP. Incontestablement, sa gestion des attentats y est pour quelque chose. L'ampleur inédite dans l'histoire de cette remontée en puissance du Président mais aussi du Premier ministre dans les sondages est intimement liée à ces tragiques événements.

« Je suis Charlie »

Arborant pancartes ou brassards, la tête haute, le pas déterminé battant le pavé ou bien les yeux rivés sur le poste de télévision, lors de la marche républicaine du 11 Janvier dernier, le sentiment d'union nationale était à son comble. En tête de cortège, nombre de représentants d'organisations internationales et européennes ; tous entourent François Hollande, aussi endeuillé que le pays qu'il gouverne. L'émotion fut partagée par tous lors de ce rassemblement historique, c'est sans doute ce qui explique un tel envol dans les sondages.

La vaste chasse à l'homme lancée quelques instants seulement après les premiers événements pour arrêter ces hommes en noir qui nous glaçaient le sang explique aussi ce bond de popularité. En effet, les résultats ont été à la hauteur des moyens mis en œuvre, la traque fut rapide et loin d'être infructueuse. Saluée comme ayant été un « sans-faute », la gestion de ces attentats terroristes a modifié le jugement d'un nombre important de français envers François Hollande et de manière plus générale, envers le gouvernement. Alors que Bernard Cazeneuve, le Ministre de l'Intérieur, caracole à 52% d'opinions favorables, Manuel Valls atteint même 60% ! Ces derniers, par leur statut d'acteurs fondamentaux de la gestion de ces conflits, ont permis aux Français de faire redescendre ce terrible sentiment qui horrifiait : l'impression d'insécurité.

La confiance s'est aujourd'hui réinstallée pour de nombreux citoyens, preuve qu'un sentiment d'appartenance et de solidarité à l'échelle nationale peut transcender une crise. Ce regain de popularité n'est néanmoins pas encore observable sur le long terme. La réalité économique n'est jamais loin, tous les « frondeurs » déterminés non plus ! L'enchantement chez les socialistes serait-il de courte durée ?

– Céline Jollivet

Les critiques musique de Janvier

La rentrée musicale s'est faite en beauté, avec des sorties d'EP et d'albums pour nous faire démarrer l'année. Voici quelques idées d'écoutes pour égayer le froid hivernal qui s'installe durablement. A vos casques !

Benjamin Clementine – At Least For Now



Après ses deux EP Glorious you et Cornerstone, Benjamin Clementine vient juste de sortir son dernier album At least for now. L'artiste originaire d'Angleterre, qui a fait récemment la couverture des Inrocks, nous offre un album riche et généreux de onze longs morceaux présentés à la fin de l'année 2014. La voix de velours de Benjamin chante la mélancolie même, accompagnée de son éternel piano et de quelques instruments qui construisent une ambiance si particulière. Il est très compliqué de définir le style musical de Clementine, qui se dirigerait plutôt vers la pop avec des accents classiques. Cette ambivalence se retrouve sur le titre Adios sur lequel on remarque des envolées vocales presque lyriques. On trouve aussi sur l'album des titres doux et caressants comme London et Then I heard a bachelor cry. D'autres chansons sont plus lancinantes, à l'image de St Clementine ou de Condolence, presque hypnotiques. Cornerstone, qui était déjà disponible sur l'EP du même nom, est vibrant d'émotion avec une voix pleine et puissante. Les paroles évoquent la solitude, le mal être. Sur Nemesis, Benjamin Clementine travaille le souffle. L'intime et ciselé The People and I nous dévoile un éventail d'émotions avec une montée finale tout en puissance. Le dernier titre de l'album, Quiver a little, est chuchoté et résonne comme si nous nous trouvions dans une église avec, en fond sonore, des cloches qui résonnent. Le premier album de Benjamin Clementine est donc le produit de plusieurs années de travail et d'émotions comme contenues trop longtemps et enfin libérées sur le fil d'une harmonie ciselée. Vivement la suite !

Julia Coutant

Paradis - Couleurs Primaires



Ce jeune duo formé sur Paris en 2011, use de la langue de Molière avec kitsch, pop et romantisme, l'agrémentant de nappes pop-house et d'âcreté techno. Souffle de singularité au sein de la scène musicale française, ce duo composé de Simon Mény et Pierre Rousseau vient juste de dévoiler son premier EP, Couleurs Primaires. Sur de simples mélodies touchantes, ils déploient une électropop mélancolique, envoûtante et dansante, dépeignant avec leur palette aérienne, les couleurs primaires des méandres de l'intimité. Tout débute avec Garde-le pour toi, bijou hypnotique de l'intime sur lequel se déroule une house chaude et enivrante. Touchante et séduisante, leur mélodie se mêle au chant langoureux, secret et électrisant. Le mystère se pour-

suit au sein de l'atmosphère nocturne du crépusculaire, romantique et élégant du titre Sur une chanson en français. Le bal des oubliés nous fait tournoyer au cœur d'une danse frénétique, portée par une rythmique techno fringante. Les corps se déploient dans l'intimité, adoptant les décibels comme rythme cardiaque. Des remix des deux premiers morceaux viennent clôturer cet EP harmonieux et efficace.

Marie-Madeleine Remoleur



Uncode - CMTRN EP [AFK013]

Un retour en force de la part du talentueux et prolifique producteur italien Uncode, qui signe cette fois ci chez Affekt Rec quatre titres à l'intensité palpable, tout en sachant rester sobres, sans fioritures, et parfaitement adaptés à des sets de deep techno.

Victor Jayet Besnard

Cavale Blanche - Deer Funeral



Les rennais, anciennement nommés Cavale, opèrent désormais sous le nom de Cavale Blanche, formation que l'on retrouve d'ailleurs au sein du collectif nøthing regroupant des groupes de la nouvelle scène shoegaze et cold wave française (dont la compilation est sortie le 2 février). Surfant sur une mystérieuse vague à la croisée du shoegaze, de la dream pop et de la cold wave, le duo formé par la bassiste Mathilde et le guitariste froid Lucinaire ont dévoilé début janvier leur premier EP Deer Funeral. Au cœur d'une atmosphère crépusculaire, ces bretons dévoilent avec sensualité un souffle poète mêlé avec éclat aux nappes vaporeuses de claviers et aux éclats éthérés des guitares. Sur ce premier EP, le duo rennais nous offre six titres gracieusement produits. La nuit s'enfonce doucement, dans une ambiance électrique, bondissant d'un emballant et aérien Cavalerie qui perce la nébulosité au gré du chant nerveux des guitares. Le crépuscule chavire progressivement dans l'obscurité profonde avec le magnétique Onze et le cabalistique When Are You Going. Après France, France évasion graduelle et ethérée de guitares saillantes, le décor glacial s'installe définitivement avec le méditatif et mystique Widow avant que le spacieux et éponyme Deer Funeral nous entraîne avec élégance et splendeur en plein cœur d'une nuit sépulcrale, dantesque et cafardeuse. En bref, un premier EP réussi pour le groupe rennais qui vient de rejoindre la maison de disque Sentence Records.

Marie-Madeleine Remoleur



Quand la frontière entre peau et mur ne se fait plus - p.70

demain

Représentation du prophète Mahomet
La bonne question ?



© ZUMA Wire

Alors que de violentes manifestations ont éclaté concernant la une du magazine des survivants de Charlie Hebdo, le débat public s'est cristallisé autour de la question du droit à la représentation du prophète Mahomet dans l'Islam. Mais prendre position en faveur d'un oui ou d'un non catégorique, cela peut être en fait oublier que tout comme pour la religion chrétienne, il convient de parler d'Islam au pluriel, et que ce culte a évolué à travers les âges.

50 nuances de traits

Le Coran tranche la question fermement, il n'interdit en aucun cas la représentation du prophète Mahomet. Il s'agit de la condamnation, ferme et précise, de l'utilisation dans le cadre du culte d'images de divinités, peintures, statues ou statuettes afin de mettre fin aux pratiques idolâtres des religions tribales de l'Arabie préislamique. L'IFPO rapporte d'ailleurs un épisode célèbre de la biographie de Mahomet qui met en scène le prophète de l'Islam détruisant les centaines d'idoles contenues dans le sanctuaire de la Kaaba, lorsqu'il entra victorieusement à la Mecque en l'an 8 de l'Hégire.
De nombreuses représentations de Mahomet voient le jour sans susciter de débats dans des enluminures d'ouvrages du Moyen Age. Le prophète y est souvent représenté nimbé de flammes ou avec un halo lumineux autour de la tête, l'épisode le plus célèbre étant celui de son ascension au ciel. L'IFPO note cependant « qu'à partir du XVIe siècle, les portraits figurés du prophète de l'islam devinrent plus rares, et une iconographie particulière se développa, qui consistait à voiler le visage de Mahomet ou à le symboliser par une flamme, ou parfois par son nom calligraphié. Les historiens de l'art ont même mis en évidence certains cas où des peintures anciennes, sur lesquelles figuraient visiblement ses traits, ont par la suite été grattées, effacées ou, plus discrètement, recouvertes d'un voile masquant son visage »

Cependant le Coran n'est pas le seul livre sacré de la religion musulmane.

Islam pluriel

La religion musulmane est divisée en deux branches majoritaires, les Chiites et les Sunnites – qui sont majoritaires dans le monde musulman. Si le schisme entre ces deux branches remontent à la mort du prophète Mahomet et à la question de sa succession spirituelle pour diriger la communauté musulmane, ses conséquences n'en sont pas moins actuelles. En effet, bien que les Sunnites considèrent le Coran comme une œuvre divine,



> «Le Coran n'interdit en aucun cas la représentation du prophète»

ils considèrent également pour sacrée la Sunna, « la loi immuable de Dieu » qui est le recueil des enseignements du prophète, qu'il s'agisse de ses dires ou de ses actes. Bien qu'il ne soit pas question de l'image comme question centrale du recueil, l'IFPO note « qu'une certaine méfiance s'y fasse jour envers ceux qui fabriquent des images, suspects de vouloir se comparer au Créateur. Certains récits sont cependant ouvertement hostiles aux images, affirmant qu'une maison qui en abrite ne sera jamais visitée par les anges. » Enfin pour les Sunnites, l'imam y est vu comme un guide désigné par les hommes, entre le croyant et Allah pour la prière.
En revanche pour la communauté chiite, l'imam, descendant de la famille de Mahomet, est un guide indispensable de la communauté, tirant directement son autorité de Dieu. C'est la raison pour laquelle leur clergé est très structuré, et très puissant. Dans l'Iran chiite, l'Ayatollah, qui est le guide suprême, n'exerce pas les pouvoir exécutifs, mais autorise par ailleurs à notre époque que des portraits imaginaires de Mahomet décorent les rues en temps de festivités religieuses.

Erreur sur la question

Derrière ce débat sans fin il n'est évidemment pas uniquement question de la représentation du prophète mais de la caricature du sacré, ce qui concerne toutes les religions. La responsabilité de ces déversements de haine, en incombe notamment aux autorités religieuses de tous les cultes, qui, bien que formées à la question de la liberté de culte, se retrouvent démunies face à la désacralisation de leurs idoles. Comment ne pas rire jaune en regardant la vidéo de ce pape légitimant l'usage de la force face à une attaque envers ce qu'il considère comme sacré ? Aurait-on déjà oublié les débats suscités par la sortie du film de Martin Scorsese, La dernière tentation du Christ, les cinémas brulés ? Les manifestations violentes ? Déplorons que l'Islam serve encore une fois d'épouvantail, sans que nous ayons pu tirer leçon d'une question qui transcende les religions. Plutôt que de chercher une réponse dans le passé, inventons-en une pour demain.

- Fabien Randrianarisoa


TIN-TIN
PRESENTE
MONDIAL DU TATOUAGE
6·7·8
MARS
2015
PARIS
POUR MON
HOMME
· GRANDE HALLE DE LA VILLETTE ·
Sailor Jerry
SPICED RUM
TATOUAGE
Magazine
TATTOO life
PRODUCTION
I.T.C
LUCKY 7 SUPPLIES

Les rêves cotonneux de Sekuoia

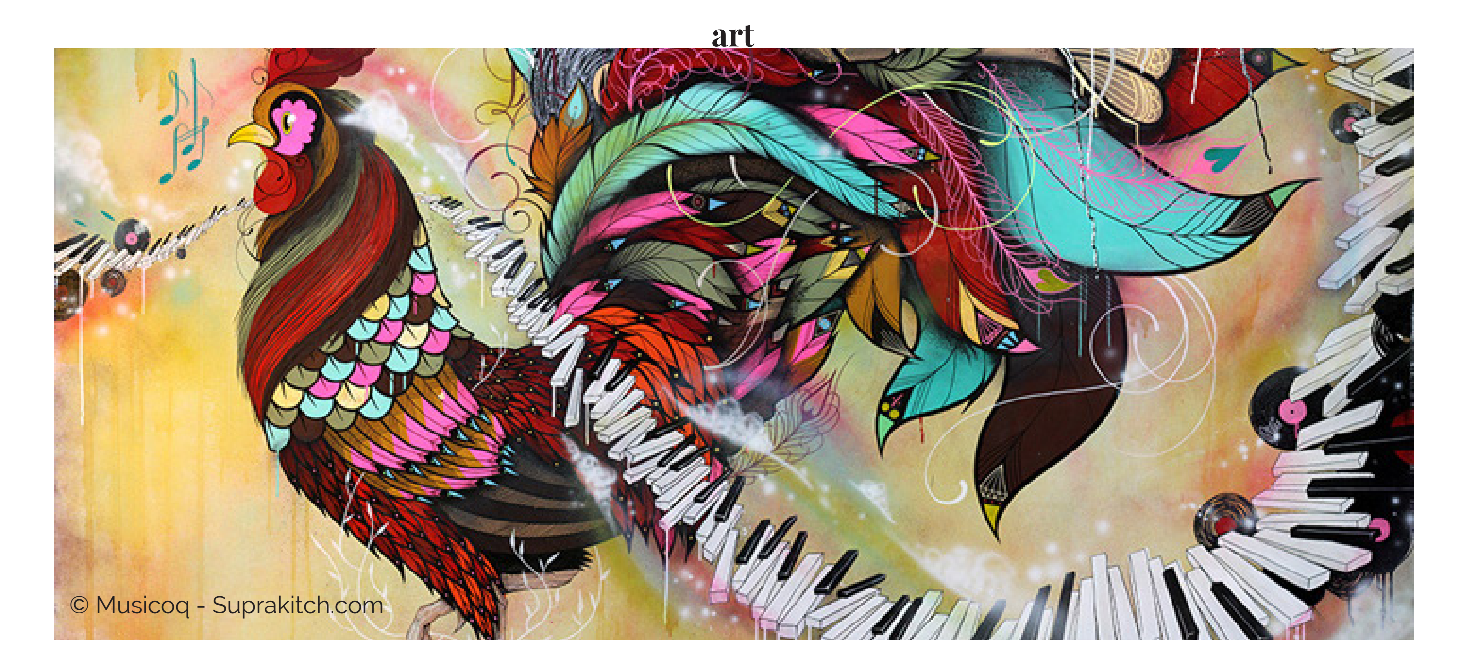
Au cœur de Copenhague au Danemark a éclos Sekuoia, une perle de la scène musicale électronique. A tout juste 21 ans, Patrick Alexander Bech-Madsen, à la tête du projet Sekuoia, dévoile des sonorités oniriques et organiques à la croisée de l'analogie et des arrangements digitaux. Oscillant entre hip-hop abstract et électronica aérienne, le jeune beatmaker est passé en décembre dernier à la 36ème édition des Trans Musicales de Rennes, accompagné sur scène d'un guitariste et d'un batteur. Il s'est fait remarquer, offrant un set de qualité et rêveur, occasion à laquelle nous avons pu le rencontrer.

Avec habileté il dévoile un trip-hop harmonieux, non cloisonné par des frontières ou des processus de composition, sur lequel il s'est notamment confié : «Ma démarche a changé. J'avais l'habitude de créer un rythme très rapide pour trouver le tempo que je voulais et voir ensuite avec la guitare pour trouver les bonnes note. Je pense que j'ai désormais besoin d'expérimenter de nouvelles façons de débuter mes morceaux, peut-être avec un synthétiseur ou bien commencer par des samples sympas». Car des frontières, notre danois ne s'en donne pas, explorant toutes les voies le conduisant au firmament musical. «Quand j'ai commencé, je ne voulais pas sampler quoi que ce soit, je voulais tout enregistrer moi-même. Pour les derniers morceaux j'ai tout enregistré. Je ne suis pas du tout contre l'échantillonnage, j'ai surtout l'impression que de très bonnes choses peuvent venir en samplant des choses soi-même, en samplant a capella. Je pense que plus tu t'accordes de possibilités pour toi-même, mieux c'est», confie-t-il.

« nous offrir hypnose et rêve »

Après un premier EP, Trips, sorti en 2014, des remix effectués pour Tomas Barfod (November Skies) ou Ice Cream (Amber Sail), un second EP, *Reset Heart*, verra le jour le 2 mars 2015 chez Ventura Records, EP qu'on pressent plus intime, plus sincère. On a pu déguster un avant-goût de *Reset Heart* ces dernières semaines, à travers différents extraits que l'on retrouvera sur ce prochain EP comme le morceau *Waves*. On distingue sur ce titre la texture organique propre à Patrick Madsen, mêlée à un agencement électronique, nous plongeant en plein cœur d'un rêve apaisant. Les riffs délavés de guitare se mêlent aux beats percutants pour nous offrir hypnose et rêve. Fin janvier, il a dévoilé un deuxième extrait, Somewhere, titre qui sera lui aussi présent sur son second EP. Ce titre, il le définit lui-même comme un morceau très personnel. « Il me rappelle cet été particulier, quand j'ai écris la chanson. Le morceau est fait pour être joué sur un coucher de soleil éblouissant. C'était tellement vivant quand j'ai essayé de créer la chanson en studio, elle avait cette vibe live», explique-t-il. Sur ce deuxième extrait, il déploie de petites sérénades étincelantes, sur fond de beats envoûtants et de nappes de synthés vaporeuses, éthérées et lancinantes. Broke et Bella viendront s'ajouter à ces deux premiers extraits dans la tracklist de Reset Heart.

– Marie-Madeleine Remoleur


© Musicoq - Suprakitch.com

Quand la frontière entre peau et mur ne se fait plus

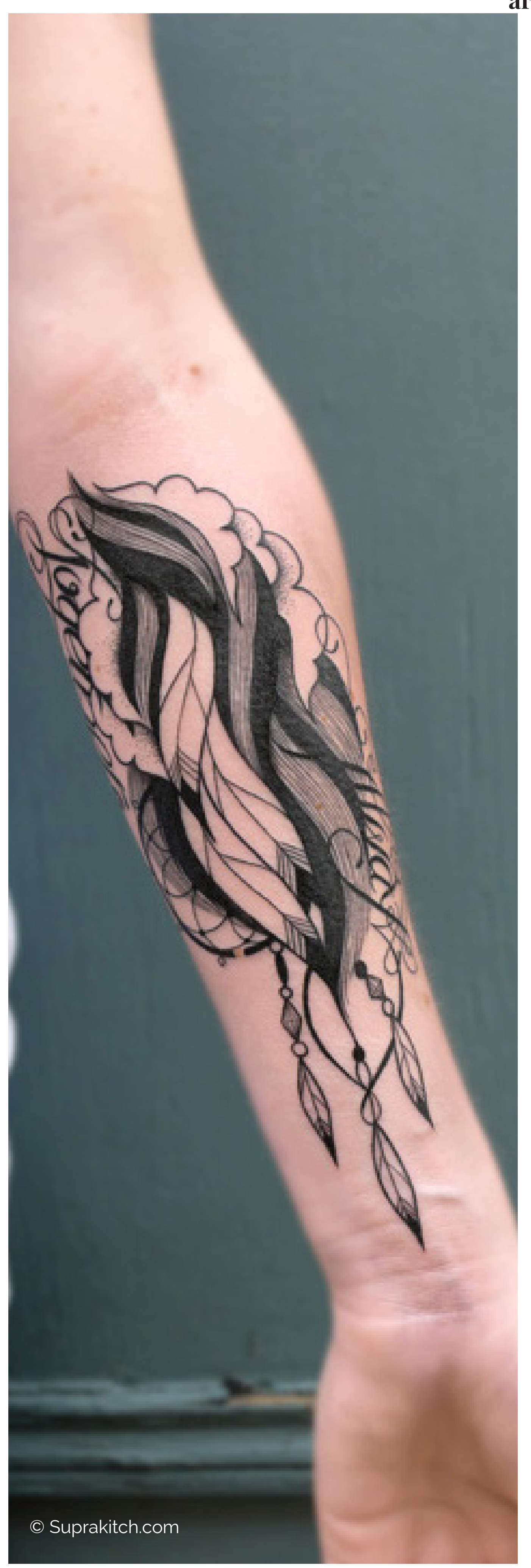
La pratique artistique a de tout temps été évolutive. Souvent encadrée par des règles, elle n'a pu se construire qu'en les brisant, en traversant les limites dictées, allant toujours plus loin dans la représentation, le beau, le laid, la déconstruction... Loin dans sa forme, mais aussi loin dans son support. Minéraux, bois, toile, instruments, appareils, tant de manière de s'exprimer et déjà tant de possibilités. Mais à ces dernières se rajoutent depuis quelques décennies les murs, les lieux abandonnés ou les objets, en plus du design. La question à laquelle toutes ces constatations ramènent inlassablement est : jusqu'où peut aller l'Art, jusqu'où peut-il s'exposer ou s'observer ?

Si l'on en croit l'engouement pour le tatouage ou le body painting, la peau est devenue un support à part entière. Le corps n'est plus seulement un modèle à représenter mais un modèle à occuper. Une surface comme une autre aux multiples possibilités. Il n'est pas récent que la peau soit marquée, mais qu'elle soit autant stylisée l'est. Le tatouage perd peu à peu de son côté sulfureux, anticonformiste, pour devenir une sorte de norme. Tout dépend du milieu dans lequel on vit ou travaille. Le tracé n'a plus à être symbolique et peut être entièrement voué à l'esthétique. Comme toute pratique sans âge, son utilisation ne se fait plus seulement par tradition, ou par contrainte

«La peau est devenue un support à part entière»

(esclaves dans la Grèce antique entre autres), mais par choix et désir personnel. De nombreux artistes l'ont compris et utilisent ces nouvelles opportunités. SupaKitch est l'un d'entre eux.

Street Artist reconnu, qui sévit depuis les années 1990, mais aussi tatoueur émérite se décrivant lui même comme un «compositeur de mélodies graphiques», SupaKitch explore un ensemble de possibilités. Un style à la beauté suggestive, à l'esthétique travaillée, aux œuvres complexes et magistrales. Un univers tel un bestiaire aux détails multiples, qui gardent toute leur précision entre le derme et l'épiderme.



© Suprakitch.com

Murs et enveloppes charnelles semblent sous ses doigts être un même terrain de jeu dont on ne reconnaîtrait plus la frontière. Présent dans un collectif d'artistes tatoueurs (Bleu Noir), il n'arrête pas pour autant les solo shows. Il était présent du 27 novembre au 20 décembre dernier à Zurich à la galerie Wall Ride. Adepte de collaborations, il était aussi présent lors du Converse Clash Wall (printemps 2014) au sein duquel il avait réalisé avec AlëxOne une œuvre complète au bord du Canal de l'Ourcq, en habitant entièrement le Pavillon des Canaux dans le 19ème arrondissement de Paris.

Les créatures poétiques de SupaKitch peuplent les demeures comme les objets. Les projets fleurissent pour l'artiste qui a publié en octobre dernier un livre destiné aux enfants, le Black Color Book, en association avec Koralie, sa compagne elle aussi artiste de rue. Une façon ludique de se confronter à leur vision.
Sur une bonne lancée, SupaKitch est l'exemple parfait montrant que ses Supanimals sont prêts à coloniser chaque espace. Même au travers de la vidéo, qu'il a utilisé pour le projet Endorphin en compagnie de Damien Elroy. Au cours d'une série de vidéos, il recouvre de ses œuvres Angie Jenkins, dans un lieu toujours différent.

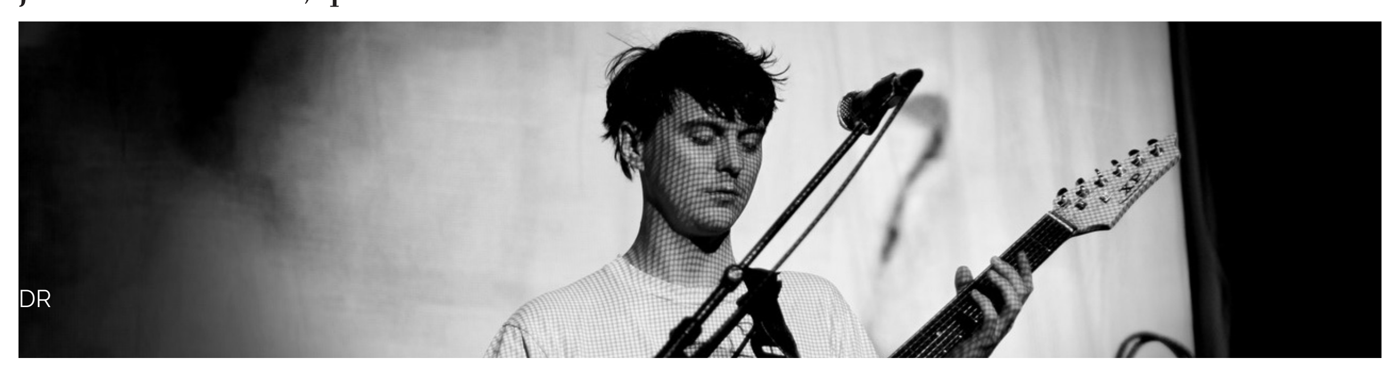
Dans un autre style, Tilt illustre cette ambivalence de surface. Comme SupaKitch, la rue puis l'humain. Débutant le graf' en 1988, ses projets se montent et s'affinent avec les années. À son actif d'innombrables pays, expositions, livres, même une chambre d'hôtel, la Panic Room à l'hôtel du Vieux Panier de Marseille, mais surtout un projet qui nous amène à en parler. Le «graffiti fetishist» auto-proclamé (voir la bio de sa page) ne se contente pas de la rue, ou de recouvrir de ses lettres un corps. Sa pratique traverse ces sections. Avec ses Bubble Girls, deux possibilités existent. Soit il les photographie et graf' leur nom sur un bout de mur, de bitume ou de tôle, soit il dessine sur leur épiderme, photographie l'œuvre et va là aussi écrire le nom de ses modèles en bubble letters dans la rue. C'est d'ailleurs le seul moment où ce n'est pas son nom que l'on peut voir, mais celui d'une autre.

Un monde s'étend entre les deux artistes. Deux conceptions de la rue, deux conceptions de la peau, et pourtant un lien, celui de la frontière franchie par les deux.

– Louison Larbodie

Panda Bear meets the Grim Reaper
treize morceaux futuristes

Qu'y a t-il de « pyschotrope » à « psychédélique » ? Deux ou trois syllabes certes, mais surtout treize morceaux : les treize morceaux composant le dernier opus de notre américain préféré - mais portugais de résidence - Noah Lennox. Panda Bear Meets the Grim Reaper, cinquième album solo sous son nom Panda Bear du guitariste expérimentaliste d'Animal Collective, est signé cette fois-ci chez Domino Records, maison maintenant habituée aux fantaisies colorées de l'artiste. Panda Bear Meets the Grim Reaper se veut malgré son funeste nom - « Panda Bear rencontre la grande faucheuse » - un album empreint d'une joie tourbillonnante, quasi-enfantine : feu d'artifice de saveurs chaudes. Review.


DR

A la manière d'une Sonia Delaunay ultra sensible, Noah Lennox dévoile ici une surprenante palette de couleurs qui s'entremêlent, se mélangent, se complètent et s'affirment à chaque fois davantage sur chaque morceau. Proposant ici comme à son habitude des sonorités et rythmiques tant expérimentales que trip hop ou encore ambient, toutes aussi texturées et planantes les unes que les autres, l'artiste prend toutefois avec ce nouveau LP un virage radicalement pop en comparaison avec ses anciennes parutions (Tomboy en 2011 ou Personn Pitch en 2007), sans jamais pouvoir se faire qualifier d'easy listening. Pop dans le fond certes, mais la forme que revêt cet album est celle d'un psychédélisme apaisé et joyeux, comme en atteste par exemple le single Mr Noah, qui nous invite – pour notre plus grand plaisir – à nous perdre dans ses méandres bourdonnants et brouillons. Avalanche de chœurs ou de solo vocaux des plus émouvants (pensée au magnifique Tropic of Cancer, à coup sûr un des morceaux phares de l'album), Panda Bear se révèle aussi ici relativement audacieux, beaucoup de tracks arborant avec assurance une facette que l'on pourrait qualifier de « futuriste » (Davy Jones' Locker et Shadow of the Colossus en sont les exemples les plus probants).

Impressionnant doit être le travail d'écriture qu'a du demander un album de ce calibre, qui arrive aisément à révéler une essence des plus personnelle sous une apparence policée mais affranchie de toutes barrières censoriales. A la sensibilité palpable et à l'affectivité émouvante, PBMTGR est un véritable voyage sentimental et intime. De l'euphorie de Boys Latin au calme de Lonely Wanderer, N. Lennox arrive ici à nous faire passer d'une émotion à une autre au moyen de quelques synthés, quelques voix et d'une profonde sincérité.

Tout aussi impressionnant est la savante utilisation des samples qu'a Panda Bear, avec notamment dans Lonely Wanderer - dont nous parlions tout à l'heure - l'utilisation d'un extrait de l'Arabesque n°1 de Debussy, interprétée par François-Joël Thiollier. Rien de surprenant à cela cependant, le souvenir, par exemple il y a quatre années de cela, du même Panda Bear se plaisant à sampler l'Erik Satie (que nous aimons tous d'amour passionné, rappelons le) sur le morceau Schereazade étant encore frais. Rien de particulièrement novateur techniquement donc, mais lui en tenir rigueur serait dommage, cette même utilisation de sample participant à merveille au caractère ambiancieux et mélodique de la musique de l'ancien new-yorkais.

Ainsi, la force de PBMTGR est sans nulle doute sa cohésion, les morceaux se répondant les uns aux autres, étant tous différents - musicalement, et non qualitativement, rassurez vous -, l'album ne fait que gagner en cohérence. De manière tant dansante qu'introspective ou trippante, Panda Bear a su, de ce fait, avec finesse faire suivre un fil conducteur à ses treize morceaux. Un album qui connaît ses limites, les exploite et qui nous fait rêver : que demander de mieux ?

- Victor Jayet-Besnard

Rencontre avec Byzant jeune « street-artiste » de Lyon

La photo d'un graff annonçant « Les murs avaient des oreilles... maintenant ils ont la parole. » est probablement une photo connu de tous. Ce graff exprime parfaitement l'un des objectifs du street-art : faire passer un message. Byzant, jeune graffeur, fait partie de ces artistes qui souhaitent partager ses idées. On a discuté avec lui.

Byzant est un lycéen de 16 ans vivant à Lyon qui a décidé de se mettre au graff. Cette dénomination est évidemment bien large mais il est bon de savoir que l'on peut classer le street-art en différentes catégories : « Le vandale, nous explique Byzant, ce sont des blazes qui sont écrits le plus de fois possible, dans des endroits plus ou moins légaux. » Il existe aussi le mural qui se caractérise par des fresques directement sur des murs, et également le pochoir. C'est dans cette dernière catégorie qu'a décidé de s'aventurer notre lycéen il y a six mois. Les pieds bien sur terre et la tête sur les épaules, le jeune lyonnais sait ce qu'il veut et d'entrée il précise :

«Je suis plus dans la dénonciation des problèmes de société et dans la politique que dans l'artistique»

En effet, à travers ses pochoirs, Byzant dénonce, soutient, revendique des idées, il est engagé Byzant ! La question qui dérange (ou non) est donc posée : et la légalité dans tout ça ? Mais ça n'a pas l'air d'être tabou, l'ado s'y connaît et répond sereinement à la question :

«La légalité est un autre problème ; la loi dit «La destruction, la dégradation ou la détérioration volontaire d'un bien appartenant à autrui dont il n'est résulté qu'un dommage léger est punie de l'amende prévue pour les contraventions de la 5e classe» et «Le fait de tracer des inscriptions, des signes ou des dessins, sans autorisation préalable, sur les façades, les véhicules, les voies publiques ou le mobilier urbain est puni de 3 750 euros d'amende et d'une peine de travail d'intérêt général lorsqu'il n'en est résulté qu'un dommage léger» : en clair c'est illégal. »

> «Je suis plus dans la dénonciation des problèmes de société que dans l'artistique»

Ça n'a pourtant pas l'air de le déranger plus que ça. Mais il tient tout de même à préciser que malgré l'illégalité du graff, il existe des lieux prévus à cet effet, « plus ou moins tolérés ». Byzant reste cependant respectueux et choisit soigneusement les endroits où il graffe. Il souligne le fait qu'il ne faut pas détériorer quelque chose qui a de la valeur et ajoute : « C'est rare en effet de voir des graffitis sur des belles pierres. »

Si on résume, Byzant veut faire passer des idées tout en restant respectueux de l'environnement urbain dans lequel il agit. Pour ce faire, il a choisi le pochoir. Mais c'est quoi, exactement ? Réponse du tac au tac :

« Alors moi je prends des images sur internet et je les retravaille, ou sinon je les fais direct. Après, je mets la photo sur clé USB et j'utilise un vidéo projecteur pour projeter l'image sur le papier. Je dessine le contour sur le papier et après je découpe. »

Ça paraît simple comme bonjour, si on l'écoute ! Jusqu'ici donc le budget reste raisonnable (si on a un vidéo projecteur à portée de main), mais ensuite il s'agit de graffer, c'est coûteux ?

« J'utilise des bombes Flame (elles me conviennent même si les caps se bouche vite). Avec une bombe on peut faire plusieurs dizaines de pochoirs, sachant qu'elle coûte environ 4€, cela n'est pas extrêmement cher. En revanche pour faire un mur (ou un wagon) il faut beaucoup de bombes, donc plus cher. »

Bien que le pochoir soit à la portée de tout le monde et peu cher, Byzant semble rester sur sa faim :

« Je suis de plus en plus attiré par les fresques. Utiliser les lettres à notre guise est particulièrement agréable, jouer sur les couleurs pour faire mieux qu'avant ou mieux que celui qui vient de recouvrir ton dernier tag... » et d'ajouter « Le graffiti est un art qui est éphémère, quand ce n'est pas un agent municipal qui le recouvre, c'est un autre graffeur... »

Sur ces mots s'achève notre conversation. On souhaite à Byzant, ce jeune plein d'ambition, une bonne continuation.

Pour en savoir plus sur le graff n'hésitez pas à regarder le documentaire *Faites le mur !* de Banksy.

-Aude André

Bow Low – Happy Hunting Undergrounds

Originaire de l'Orne, le quintet Bow Low évolue dans le sillage de Caen où réside une pétillante et étonnante scène musicale (tout en restant Aiglons). Penchons-nous sur leur nouvel EP.


DR

Depuis sa formation en 2007, le groupe a avancé dévoilant tour à tour un premier album, *Rockeletricband*, en 2008, un EP *What ?* en 2011 marquant un changement dans l'esthétique du groupe, puis en 2013 *30W 10W*, un second album particulièrement salué par la critique. En parallèle, les lauréats de l'édition 2012 des Inrocks Labs perfectionnent leur prestation scénique en jouant en 2013 avec l'orchestre symphonique d'Hérouville St Clair à l'occasion des 20 ans de la salle de musiques actuelles du Big Band Café à Caen, mais aussi en écumant les grands festivals comme les Trans Musicales en 2012 et le Printemps de Bourges, les Papillons de Nuit, les Artzimuté, Beauregard ou encore Musilac en 2013.

Cette formation bas-normande a dévoilé en ce début d'année son nouvel EP Happy Hunting Undergrounds, enregistré en juin dernier au Studio Télémaque à Caen, au côté de Nicolas Brusq (Granville, Kim Novak...), sorti chez Becausе Editions et annonçant la sortie de leur troisième album en mai prochain. Le groupe définit lui-même ce nouvel EP comme «moins produit et plus instinctif». Pour l'anecdote, ils ont d'ailleurs rencontré Antoine (à la basse) et Cyril (à la batterie) quinze jours avant d'entrer en studio, ce qui a eu pour conséquence directe de renforcer le côté rythmique de ce nouvel EP. Comme sur ses précédents albums, le groupe joue au-delà des frontières musicales puisant aussi bien dans le rock des Doors ou la New wave que dans l'esthétique des bandes originales de film à la Ennio Morricone. A coup de rock suvitaminé, débridé et euphorique, ils nous offrent une nouvelle fois un cocktail d'énergie, d'ivresse et d'arrangements racés, réalisé avec instinct et spontanéité.

L'EP s'amorce avec l'éponyme *Happy Hunting Undergrounds* porté par une rythmique tribale et grisante. L'univers du clip réalisé par David Vallet exploite d'ailleurs très bien l'atmosphère presque sectaire et chamanique de ce morceau et des choeurs mêlés à un spoken word détonant mené par la voix du gourou magnétique, Nicolas Camus. Cette ambiance pesante et charmeuse est agrémentée de touches psychédéliques offertes par des claviers et une basse sulfureuse. A la croisée de l'art du théâtre traditionnel japonais et de l'univers rock singulier de nos bas-normands, Kabuki Dance se déploie sur un rythme nippon-groovy pigmenté de guitares saillantes. Cette fougueuse mélodie rock du Soleil Levant devient progressivement entêtante, offrant une dramaturgie épique et piquante.

Mêlant une inaffection sauvage rock à des sonorités hawaïennes, Artemis joue avec nos sens, nous faisant goûter tour à tour la douceur des rayons du soleil et l'âpreté tranchante des guitares, entre nervosité et élégance. Flirtant avec le surf rock, ce morceau est l'occasion d'incorporer avec éclat une mélodie spontanée au cabotage de guitares nerveuses et élégantes. L'EP se clôt avec douceur sur Beelzebub, petit bijou pop dopé aux Whou-whou, nous invitant à nous resservir une bonne dose de Bow Low. Sauvage et libre, ce nouvel EP «inspiré du Vaudou, de la Jungle, des Tristes Tropiques, des Doors, de Jack Kerouac et de Brian de Palma» esquisse un prochain et troisième album soigné.

– Marie-Madeleine Remoleur

Le Yémen
Un Etat qui se déchire

Au sud de la péninsule arabique, parmi d'autres pays comme la Syrie ou l'Irak, le Yémen, connu sous le nom d' «Arabie heureuse» dans le monde antique, est actuellement dans une situation chaotique. Le pays est aujourd'hui réputé comme «le plus misérable du Moyen-Orient» et «en guerre depuis cinquante-trois ans».

Le Yémen, territoire de chaos

Depuis le 23 janvier, le Yémen se retrouve sans gouvernement ni président. Les deux têtes de l'exécutif, appartenant au courant sunnite de l'Islam, comme la majorité du territoire, ont plié sous la pression des miliciens chiites (islam orthodoxe), les houthistes, qui ont pris le contrôle du palais présidentiel et plusieurs bâtiments gouvernementaux, ce qui a causé la démission du président Hadi et du premier ministre Bahah.

Le 26 janvier, les houthistes bloquaient l'accès à l'université de Sanaa, la capitale, pour empêcher des manifestants de riposter contre l'envahissement des milices rebelles sur le territoire. Déjà, ils avaient la veille dispersé la foule par des tirs en l'air à balles réelles. Des manifestants et des journalistes ont été arrêtés et parfois même, pour certains, agressés violemment.

Impossible pour les partis politiques de réussir à convaincre le président Hadi de revenir sur sa démission. Ce dernier déclare que le pays est dans une « impasse totale », notamment après la prise du palais présidentiel. Dans sa lettre de démission, le premier ministre Khaled Bahah a justifié sa décision par le fait qu'«il veut éviter que les membres de son cabinet puissent être considérés comme responsables de ce qui se passe et de ce qui se passera au Yémen». Cet ancien ministre du pétrole de 49 ans qui avait été désigné le 13 octobre pour former le gouvernement évoque son intention de se démarquer du président Hadi, dont il semble contester les concessions faites aux miliciens chiites. Les houthistes, qui ont pris en septembre le contrôle d'une grande partie de Sanaa réclament plus de poids dans les institutions de l'Etat et contestent le projet de Constitution prévoyant de faire du Yémen un Etat fédéral avec six régions. Les miliciens chiites étaient toujours



© Hani Mohammed /AP



© Reuters

présents autour du palais présidentiel le 27 janvier, en dépit d'un accord par lequel ils s'engageaient à se retirer de ce secteur et de la résidence du Premier ministre, et surtout à libérer le chef de cabinet du président, Ahmed Awad ben Moubarak, enlevé le 24 janvier.

En contrepartie, le président Hadi s'était engagé mercredi à amender le projet de Constitution. En outre, l'accord prévoyait que les houthistes ainsi que le mouvement sudiste et les autres factions politiques «privées de représentation équitable dans les institutions de l'Etat, auront le droit d'être nommés dans ces institutions».

Le président Hadi avait été élu en 2012 après le départ d'Ali Abdallah Saleh, chassé du pouvoir dans la vague des Printemps arabes. Le gouvernement avait été nommé en vertu d'un accord de paix ayant mis fin en septembre à des combats après l'entrée des miliciens chiites dans la capitale. Il avait été rejeté dès sa prestation de serment en novembre par l'ex-président Saleh et ses alliés de la milice chiite.

Théâtre de l'interminable guerre chiite et sunnite

La guerre fait toujours rage entre ces deux courants de l'islam qui divisent les populations et créent dans ces pays un climat belliqueux et instable. L'un orthodoxe, le chiisme, est minoritaire au Yémen, mais majoritaire dans le monde musulman. Il est ici représenté par les houthistes. L'autre courant, le sunnisme, majoritaire sur le territoire yéménite, détient le pouvoir qui semble désormais vaciller.

C'est en 2004 que la rébellion houthiste prend de l'ampleur. Elle tient son nom de ses dirigeants Hussein al-Houthi, et ses frères. Issue de la guerre du Saada, qui a lieu lors de la troisième guerre du Yémen, elle a débuté lorsque les rebelles zaïdistes, ont lancé une insurrection sur le gouvernement yéménite le 18 juin 2004. Les zaïdistes sont une branche de l'islam chiite, qui ne représente qu'un tiers de la population yéménite, dont la majeure partie est sunnite. La milice rebelle est, à la suite du printemps arabe en 2011, revenue au premier plan dans le contrôle militaire et politique du pays après le départ du président Ali Abdallah Saleh. Ce dernier garde des relations avec les rebelles et exerce toujours une certaine influence sur ces réseaux.

Confinée dans le nord du pays où se livrent des affrontements depuis 2004, la milice rebelle a réussi à pénétrer dans les rues de Sanaa le 21 septembre 2014 et étendu son influence depuis vers l'ouest, où ils ont pris le port stratégique de Hodeida situé sur la mer Rouge, le centre et le sud du Yémen, où se trouvent certaines régions pétrolières. En fait, ils prétendent combattre la corruption au sein de la sphère politique, se considèrent marginalisés sur le plan religieux, mais aussi politique, économique et social. Ils militent pour un retour de l'imamat, un régime monarchique et théocratique dans lequel le pouvoir spirituel et politique est dicté par les imams chiites, et qui remplacerait l'actuelle République arabe du Yémen, qu'ils accusent d'être inféodée aux Etats-Unis. Ils rejettent fermement la proposition de découpage du Yémen en un Etat fédéral de six régions, estimant que le découpage envisagé partage le Yémen entre régions riches et pauvres.

Les houthistes chiites sont soutenus par l'Iran (chiite à 90%) et sont les adversaires des insurgés sunnites (islam orthodoxe) d'Al-Qaïda. Mais ils considèrent également les États-Unis comme un ennemi, comme l'ont prouvé les manifestations organisées vendredi dans la capitale Sanaa où des milliers de personnes ont scandé «mort à l'Amérique, mort à Israël».

Réactions au plan international

Si des rumeurs ont pu surgir quant à l'arrêt des recherches antiterroristes des Etats-Unis sur le territoire yéménite, le président Obama dément. En effet, le Yémen est un territoire de prédilection pour Al-Qaïda, c'est d'ailleurs, rappelons-le, d'Al-Qaïda au Yémen que se sont revendiqués les auteurs de la tuerie de Paris à Charlie Hebdo. Le gouvernement américain continue donc de traquer les terroristes avec vigueur malgré ce chaos politique. Cependant, cet effondrement politique ne facilite pas les choses et constitue un revers important pour Washington dans sa lutte contre Al-Qaïda dans la péninsule Arabique (Aqpa). Il faut savoir qu'Aqpa est considéré par Washington comme le bras le plus dangereux du réseau extrémiste Al-Qaïda. Les agents américains en poste au Yémen travaillaient avec les autorités gouvernementales sur la base aérienne d'Al Annad, à partir de laquelle ils surveillaient les activités d'Aqpa. L'exécutif yéménite «donnait son aval» pour des frappes aériennes américaines sur son territoire, «mais il contribuait aussi aux efforts sur le terrain» avec ses propres forces, souligne un responsable du département de la Défense. Malgré cela, le porte-parole de la Maison blanche, Josh Earnest, a déclaré que Washington entendait poursuivre sa collaboration avec les autorités yéménites dans la lutte contre le terrorisme, et des missions d'entraînement continuent d'être menées. Certaines autorités américaines craignent que l'instabilité dans laquelle se trouve le Yémen ne laisse à Aqpa l'espace nécessaire à son expansion. «Notre priorité est de maintenir la pression contre Al-Qaïda au Yémen et c'est ce que nous faisons», a déclaré Barack Obama.

Le parlement du Yémen devait par ailleurs se réunir pour discuter de la démission du Président, mais la date de la réunion a finalement été reportée à une date inconnue. Le lundi, une réunion à l'ONU a été mise en place pour le règlement du conflit yéménite. Jamal Benomar, l'émissaire de l'ONU au Yémen, poursuit des contacts avec les principaux protagonistes pour tenter de faire appliquer un accord datant de septembre 2014 et qui vise à faire partir les miliciens chiites de Sanaa. Il a accouru à Sanaa jeudi après la recrudescence des violences qui ont fait au moins 35 morts et 94 blessés, et a rencontré des représentants des forces politiques du pays. Devant la presse, il a appelé les représentants des forces politiques, y compris ceux des houthistes, à «résoudre toute divergence (...) par le dialogue et loin de toute violence ou chantage» politique.

Finalement, il semblerait que tout ne soit qu'une question de qui détient le pouvoir, chiites ou sunnites. Si un groupe, les houthistes, souhaite une « récupération des droits spoliés », les autres, sunnites au pouvoir, affirment la nécessité de respecter l'accord passé sous l'égide des Nations unies qui traduit un redécoupage administratif en six régions [faisant du Yémen un Etat fédéral], conformément à un projet de Constitution qui ne fait pas l'unanimité. Malgré des concessions accordées aux houthistes par le président maintenant démissionnaire, qui souhaitait leur offrir une plus grande représentation politique, il n'y fait rien. Celles-ci n'ont été suivies d'aucun retrait des milices.

Le président et son gouvernement ont été placé en résidence surveillée. La puissante milice chiite au Yémen a fixé dimanche 1er février un ultimatum de trois jours aux autres forces politiques pour trouver une sortie de crise après la démission de l'exécutif, faute de quoi elle décidera de l'avenir de l'Etat avec ses alliés. Les habitants redoutent désormais que l'instabilité politique mène à une paralysie de l'administration, et personne ne sait si les salaires des employés de l'Etat seront versés à la fin du mois ou si les services publics continueront de fonctionner. Les rebelles contrôlent désormais près de 50% du territoire du Yémen. L'organisation humanitaire Oxfam a averti que 16 millions de Yéménites, soit plus de la moitié de la population, ont besoin d'aide. Selon l'ONG, «une crise humanitaire aux proportions extrêmes menace le pays si l'instabilité continue».

- Laurène Poirel

Embarquez avec Jahen Oarsman, entre folk et musiques du monde

Le 3 Février dernier, il faisait la première partie de Moriarty au Normandy, à Saint-Lô. Jahen Oarsman, c'est le nouveau talent de la scène Caennaise. Après avoir participé au festival Chauffer dans la noirceur, où il a fait de « belles rencontres humaines », il a été accueilli par le Label « tour de chauffe », une aide importante pour l'artiste. Et si cette rencontre a été capitale, elle n'est pas la seule. L'artiste revient avec nous sur tous ces événements qui font de Jahen Oarsman l'artiste qu'on connaît aujourd'hui.

Jahen Oarsman. Oarsman, en anglais, ça veut dire « rameur », pourtant tu n'as pas l'air d'avoir tant ramé que ça alors pourquoi ce nom ?

Pour moi, c'était super dur de trouver un pseudo. J'avais des potes qui me filaient des pseudos que je trouvais pourris. Il m'appelle tous « Jibs », j'ai dit « surtout pas » ! J'avais envie de quelque chose qui ne fasse pas ringard, et puis qui reflète l'esprit de ce que je faisais. C'est de la folk mais ça reste assez instinctif, je mélange plein de styles. Donc j'ai essayé de faire une anagramme de mon nom et y a « Jaen » qui est ressorti, j'ai rajouté un H juste parce que je trouvais ça beau. Jahen, c'est cool. Je me suis dit que ce serait mieux avec un nom de famille, surtout que Jahen, ça existe déjà. Et un soir, un pote m'a dit « ça va, tu ne rames pas trop pour ton pseudo ? », c'est un truc con quoi. Et j'ai été rameur, je faisais de l'aviron en Angleterre, alors je me suis dit « ramer, rameur ». J'ai réfléchi, ça faisait Jahen Oarsman et ça sonnait super bien dans mes oreilles, ça fait un peu nordique, c'est juste bien tombé. C'est compliqué mais ça ne s'est pas fait de manière compliquée.

Tu es auteur, compositeur, interprète. Comment procèdes-tu dans la création de tes morceaux ?

Je compose souvent les musiques suite à une émotion particulière qui me fait attraper ma guitare, puis il y a des mots qui me viennent un peu en écriture automatique. Après, il y a quelques chansons qui vont être une évidence, sinon j'ai les premiers mots qui sortent et je suis mon instinct car je ne sais pas de quoi je vais parler ! Ça peut m'arriver aussi d'avoir un texte et d'écrire des musiques mais c'est plus rare.

Pourquoi ce choix de l'anglais ?

Parce que personne ne comprend (rires).

Ta musique puise dans différents styles. Quelles sont tes influences ?

J'en ai énormément. J'ai été bercé par des vinyles, des Leonard Cohen, et puis de la soul, Aretha Franklin par exemple, des trucs plus anciens aussi avec des groupes de chanteurs blacks. Après, des années 90, genre folk rock, donc Oasis, forcément Ben Harper, Tracy Chapman, Joan Osborne, REM, The Smashing Pumpkins, Nirvana, Jeff Buckley, y en a beaucoup. Puis mes influences sont aussi venues par périodes, par exemple, quand j'étais en Angleterre, j'aimais beaucoup écouter Radiohead, les Stereophonics, qui est un groupe gallois, j'aimais beaucoup leurs premiers albums. Quand j'étais en Espagne, j'ai découvert d'autres choses, complètement différentes, plus soul genre Curtis Mayfield.

Et comment s'est formé le projet Jahen Oarsman? Jean-Baptiste pratique la musique depuis ses 12 ans, mais à quel moment Jahen Oarsman est né ?

Je suis arrivé de Paris avec ma gratte et mes compos. J'avais mes compos d'il y a dix ans que je n'avais pas trop fait en public. J'ai fait quelques scènes en



Espagne et à Paris : la Scène Bastille, aussi dans un club jazz, le Baiser salé et à L'étage aussi. Donc je suis arrivé à Caen, ma guitare à la main. Jahen Oarsman, c'est moi, ce n'est pas un groupe. Et donc je change souvent de formation. Les gens, parfois, ne comprennent pas si je suis seul, à deux, à trois□ Mais c'est parce que c'est moi, Jahen Oarsman.

Et comment t'entoures-tu, musicalement ?

Il y a eu beaucoup de rencontres et le projet a déjà beaucoup évolué. Il a déjà un an et demi. Quand je suis arrivé fin 2012, j'ai fait un concert en appartement et j'ai rencontré un premier percussionniste, Kevin, et on a tourné dans les bars. Ensuite, dans la même période, j'ai rencontré Milena et Damien, la violoncelliste et le guitariste. Avec Milena, on s'est rencontrés à une soirée, par hasard, et on a boeuffé. Le violoncelle, c'est mon instrument préféré, j'ai vu une fille avec un violoncelle, j'ai fait « oh mon dieu ». En plus, elle chantait super bien et elle était open pour faire des trucs classiques. Damien, je l'ai rencontré par des amis. Il est chanteur dans un groupe de soul dans la région. Ça a été évident, parce qu'on a les mêmes influences. Il faisait pas mal de chansons françaises et j'aimais beaucoup Tété par exemple, alors il a acheté une Weissenborn (guitare hawaïenne, ndlr) pour faire partie du projet. Au début, c'était percussions, guitare, violoncelle. Et la Weissenborn est arrivée après. Par la suite, on a fait un concert, son coloc' Jimmy avait kiffé, il est venu faire un bœuf, on a fait batterie, percussions, violoncelle, c'était un truc de fou dans un tout petit bar. Mais la puissance □ ! Et c'est là que je me suis dit qu'il fallait essayer de plus tourner. Et ça a commencé comme ça. En parallèle, j'ai fait des reprises dans un orchestre avec lequel j'ai fait 40 dates à l'année, donc j'ai eu du temps pendant la semaine pour développer le projet et je suis devenu Intermittent du spectacle. Ça m'a donc laissé du temps mais ça m'a aussi professionnalisé, notamment au niveau du matériel, ou encore au niveau de l'administratif : comment trouver tes dates par exemple, puisque je n'ai pas de tourneur. Voilà donc comment tout a démarré. Après, on a beaucoup joué pendant l'année, Damien est parti en Belgique car il avait besoin de faire un break, parce qu'on a chacun son métier à côté. Milena était étudiante aussi. Donc quand on a commencé à faire des dates, y avait aussi plus de contraintes, et chacun voulait sa liberté. Milena voulait aussi faire son projet personnel. Donc Valentin (O'Maley) a remplacé Damien très naturellement, parce qu'on jouait ensemble, c'était une évidence. J'ai aussi rencontré une nouvelle violoncelliste, qui travaille en ce moment, qui est en train de se préparer et qui fera des dates dans l'année. Mais cette année aussi, on va être amenés à faire pas mal de premières parties, on va pas mal tourner à deux, avec Valentin, qui a des orientations très funk. Cette année, il y a donc une petite innovation, il va y avoir beaucoup de blues, de rock, mais à deux, ça va sortir autre chose.

D'ailleurs, cette formation à deux, ce sera avec la Weissenborn, qui est un instrument assez atypique. Pourquoi ce choix d'instrument si particulier ?

On a un copain qui s'appelle Ben Harper en fait (rires).
Valentin : On a écouté Ben Harper tous les deux depuis tout petit. Moi je n'en jouais pas avant, je l'ai découvert avec le projet. Damien partait, il fallait prendre le relais, alors j'ai commandé une Weissenborn en Espagne, elle est arrivée deux semaines après et j'ai pris deux jours pour apprendre à en jouer, parce que le troisième, on avait une date ! Et puis j'adore apprendre des nouveaux instruments.

Vous avez fait de nombreuses premières parties, notamment celle d'Irma, au Cargö...

Oui, j'avais un pote Fred Atome, qui faisait la première partie, il m'a fait partager la première partie, c'était énorme. Et puis cette année, il va y avoir des dates sympas, dont deux nouvelles premières parties super cool. On fait le BBC en mars, avec Charles Pasi, super musicien, qui a d'ailleurs été musicien pour Ben Harper, et en avril, on va jouer en première partie de Cats & Trees aux Pieux.

Le Cargö est aussi super présent dans ta carrière.

Oui, je suis un artiste accompagné. En fait, il y a un pôle accompagnement : ils s'occupent de nous, mettent du matériel à notre disposition, de manière un peu plus privilégiée que d'autres groupes. Par exemple, à Caen, il y a Malo, Rakia. Donc nous cette année, on y est aussi. Là, on va faire des enregistrements, ils nous mettent à disposition le studio. On va aussi faire de la vidéo live, et puis des premières parties, grâce à eux. Je tiens aussi vraiment à remercier également toutes les personnes qui me tendent la main et ce depuis le début, par exemple les cafés concerts de Caen, grands ou petits, ce sont des gens formidables et sans eux rien n'aurait pu commencer.

Pour finir, ton EP s'intitule *Time is a catcher*, d'où vient ce nom ?

En fait, j'ai arrêté la musique pendant longtemps, je ne pensais pas en faire mon métier, et en fait le temps m'a rattrapé. Je n'avais pas forcément envie de faire une chanson dessus, peut-être que j'en ferai une, mais c'est parce que parfois, il faut laisser faire les choses, et c'est souvent pour le mieux. Sur la pochette, il y a des rouages qui représentent le temps, d'ailleurs.

Ne perdez donc pas de temps, ouvrez bien vos esgourdes, parce que Jahen Oarsman débarque !

- Amélie Coispel

FESTIVAL
PAPILLONS DE NUIT #15
22.23.24 MAI 2015
Normandie

RDV POUR LES 15 ANS

St-Laurent-de-Cuves (50)
Entre Rennes et Caen

www.papillonsdenuit.com
#P2N

MAIRIE DE PARIS 

ICI & DEMAIN

festival artistique étudiant

12–26 mars 2015

gratuit

programme
réservations
icietdemain.fr

Organisé par :



En partenariat avec :












TOUTE L'INFO au 3975* et sur PARIS.FR

*Prix d'un appel local à partir d'un poste fixe sauf tarif propre à votre opérateur